14565
5 Tomes

D 6874

COLLECTION

COMPLETE

DES

ŒUVRES

DE M. DORAT.

TOME PREMIER.

Vols 1 - 5

PQ
1981
D35
1775
t.1

vol. 1

LETTRES

EN VERS,

ET

ŒUVRES MÉLÉES

DE M. DORAT,

Ci - devant Mousquetaire.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.

300031
1A. 5. 3

Teschner Bibliothek

LETTRE

DE L'AUTEUR.

La différence des occupations, des sociétés & des plaisirs, nous éloigne pour un tems l'un de l'autre : mais nos ames s'entendent, se répondent; & cette délicieuse correspondance est un des charmes de ma solitude. Les vrais amis ne sont jamais séparés. Malheur aux êtres froids, & bornés, dont l'union dépendroit des tems & des lieux !

Tu te rappelles que, dans un de ces momens où nos esprits s'épanchoient avec nos cœurs, je te fis part de mes réflexions sur *le Marchand de Londres*. Je venois de le lire; j'étois encore tout brûlant de l'impression qu'il m'avoit faite. J'éprouvois le besoin d'écrire: besoin impérieux, lorsqu'il naît de la sensibilité. Tu me conseillas de traiter ce sujet, qui manque à notre théatre. Echauffé par tes avis, je m'enfonçai dans le chaos de la piece angloise; car c'est ainsi que j'appelle un ouvrage où rien n'est préparé, motivé, justifié, & dont les grands traits ressemblent à ces

étincelles qui paroiſſent dans des tourbillons de fumée.

Je fus effrayé à chaque pas de la difficulté de mon projet. En effet, ſouffriroit-on ſur notre ſcene un enchaînement de crimes auſſi révoltans, une ſuite de tableaux où l'intérêt doit toujours naître de la terreur? Souffriroit-on un monſtre tel que Milvoud, ne méditant que baſſeſſes, qu'aſſaſſinats, conduiſant le poignard dans le ſein d'un homme vertueux, & faiſant traîner ſur l'échafaud l'infortuné qu'elle a rendu coupable? J'entends d'ici le cri de l'indignation publique repouſſer cette furie, & interrompre cet horrible ſpectacle. Voilà pourtant le fond du drame anglois. Voilà ce qui a intéreſſé, pendant quarante repréſentations de ſuite, une nation reſpectable. C'eſt qu'elle eſt ſenſible aux beautés, & ne calcule point les défauts; c'eſt que les ſeuls adieux de Trumant & de ſon ami ont dû juſtifier l'ivreſſe de tout un peuple, & ce délire des cœurs qui ne ſe rétractent jamais.

Le génie anglois reſſemble à la nature; il eſt ſublime & inégal comme elle. Le peuple qui voit avec plaiſir des foſſoyeurs remuer des oſſemens & plaiſanter ſur des tombeaux, après avoir ad-

miré les nobles & étonnantes ſcenes de *Hamlet*, de *la Mort de Céſar*, de *Juliette*, &c. ce peuple définit lui-même ſon goût & ſon caractere. Il lui faut des tableaux énergiques, à quelque prix que ce ſoit. Il faut émouvoir puiſſamment cette ame ſombre & mélancolique, répandue, pour ainſi dire, ſur toute la nation. Ainſi diſpoſé, il excuſe tous les moyens qui produiſent de grands effets. Rien ne lui paroît abſurde, lorſqu'il pleure ou qu'il frémit; & c'eſt toujours par dédain qu'il critique.

Le génie des François eſt d'une complexion, ſi j'oſe le dire, plus foible, plus délicate, plus ſuſceptible: ils veulent ſur la ſcene une nature choiſie, & par conſéquent altérée. Je ne ſais quel fantôme de perfection a privé notre théatre de mille beautés que n'a point manqué de ſaiſir l'audace ſublime de nos voiſins. Notre ame, qui s'ouvre volontiers à une ſenſibilité douce, ſe refuſe au charme affreux de la terreur. Et qu'eſpérer, pour les progrès de la tragédie, d'une nation qui applaudit tous les jours aux éclairs du bel-eſprit, & ne peut ſe familiariſer avec la coupe d'Atrée?

Tu m'avoueras qu'avec de pareils juges, qui

ont toute la délicateſſe & la timidité du goût, il eſt difficile de rien haſarder. Je pouvois, me diras-tu, m'écarter de mon original, ſupprimer ce que j'y trouve de défectueux, & n'en montrer que le côté brillant. Voilà juſtement, mon ami, ce que je ne pouvois pas faire. La tragédie de Barnevelt (*) a beſoin de ſes défauts : ſes beautés y tiennent, en ſont inſéparables. Tranſportez Milvoud derriere la ſcene, vous ôtez au tableau ſa couleur, ſa vie, cette teinte ſombre qui le caractériſe, ces contraſtes qui le mettent dans ſon jour ; & c'eſt Milvoud qui, à coup ſûr, révolteroit nos ſpectateurs.

Cependant je n'ai point renoncé tout-à-fait à mon premier plan : j'ai imaginé une lettre de Barnevelt à ſon ami ; je te l'envoie : j'ai tâché d'y renfermer ce que mon ſujet m'a offert d'intéreſſant. J'ai donné des motifs à Barnevelt ; ſi cependant il peut en être pour le crime. On pardonnera ſans doute au récit ce qui n'auroit pu ſouffrir la repréſentation.

(*) J'ai changé l'orthographe de ce nom, afin d'en faciliter la prononciation.

LETTRE

DE BARNEVELT.

C'est du fond d'un cachot que Barnevelt en pleurs
Fait paſſer juſqu'à toi ſes profondes douleurs :
Barnevelt ton ami, mais indigne de l'être,
Et dont tu vas rougir, quand tu vas le connoître.
Barnevelt ! . . ton ami ! . . Que ce nom, cher Trumant,
Déshonoré par moi, redouble mon tourment !
Hélas ! il fit long-tems ma gloire & mes délices.
Les plus doux ſouvenirs ſont pour moi des ſupplices.
Mais par où commencer ? Ma défaillante main
Pourra-t-elle à tes yeux retracer mon deſtin ?
Te trainer ſur mes pas au fond de cet abyme,
Et verſer dans ton cœur l'amertume du crime ?
Tes jours purs & ſereins s'écoulent dans la paix :
Irai-je les ſouiller du récit des forfaits ?
Infortuné ! . . . Du moins gémiſſons en ſilence ;
Reſpectons le bonheur que goûte l'innocence.
Que dis-je ? cette voix qui dans tout l'univers
Éclate & retentit en mille échos divers,

Viendroit te répéter, au fond de ta retraite,
Quels ſont mes attentats, quel ſupplice on m'apprête!
Elle diroit le crime, & tairoit le remord.
Moi-même, en frémiſſant, je t'apprendrai mon ſort:
A cet affreux tableau je trouverai des charmes;
Coupable & malheureux, j'ai des droits à tes larmes.
Sois donc inſtruit de tout. Avant que le printems
T'eût loin de ton ami rappellé dans tes champs,
Mon cœur te fut ouvert: tu connus ma maîtreſſe.
O mon ami! toi-même approuvas ma tendreſſe.
" Cher Barnevelt, je pars; ſois heureux, me dis-tu:
„ Un innocent amour ajoute à la vertu. „
Eh! quels cœurs froids & durs, c'eſt toi que j'en atteſte,
N'euſſent point adoré cette beauté funeſte?
Jeuneſſe, éclat, fraicheur, mille appas raviſſans,
N'étoient point à mes yeux ſes traits les plus puiſſans.
De l'infortune même elle empruntoit ſes armes,
Et devoit à ſes pleurs encor plus qu'à ſes charmes.
Tu dois t'en ſouvenir: dans un lieu retiré,
Aſyle ténébreux & de Londre ignoré,
Elle enſeveliſſoit l'aurore de ſa vie.
Au ſein de l'indigence & de l'ignominie,
Elle ſembloit garder une noble fierté,
Et ne point ſoupçonner l'abus de la beauté.
Je crus trouver l'objet digne enfin de ma flame.
Je lui vouai mes ſoins, je lui livrai mon ame;

Cette ame jeune encore, où régnoit la candeur ;
Cette ame tendre & pure, avide de bonheur.
Combien j'aimois Fani ! combien j'étois ſincere !
Comme j'étudiois les moyens de lui plaire !
Je lui ſacrifiois . . . juſques à mes deſirs.
Je partageois ſes maux : c'étoient là mes plaiſirs.
Hé bien, cette Fani . . . tout mon corps en friſſonne,
Cette même Fani . . . la force m'abandonne . . .
Cet objet ſi ſacré pour mon cœur éperdu,
Idolâtré par moi, c'eſt lui qui m'a perdu.
Tu vas frémir d'horreur : l'enchantereſſe à peine
De mon être ſoumis ſe ſentit ſouveraine ;
Elle jura ma perte, & déjà ſon orgueil
Voyoit dans l'avenir ſon trône & mon cercueil.
J'apportois à ſes pieds, ne pouvant davantage,
Le fruit de mes travaux, ſimple mais pur hommage.
Ces ſecours dans Fani redoubloient ce deſir,
Ce beſoin de briller, de tout aſſujettir,
Ces élans inquiets vers ce pouvoir ſuprême,
Qu'un ſexe ambitieux préfere à l'amour même ;
Et moi qui faiſois tout pour vaincre ſon malheur,
De ſes mortels ennuis je me croyois l'auteur ;
Oui, je m'en accuſois. Juſqu'au fond de mon ame
La perfide obſervoit les degrés de ma flame.
Sa douleur à mes yeux croiſſoit de jour en jour,
Et d'un ſecret reproche accabloit mon amour.

Il eſt donc des momens où, penché vers l'abyme,
Malgré lui l'homme tombe entre les bras du crime!
Quand l'amour a parlé, quel cœur eſt combattu?
Tout ce qu'on fait pour lui ſe transforme en vertu.
Je ne pus ſupporter ce tableau douloureux,
Et prêt à m'avilir, je me crus généreux.
Le ſage Sorogoud, ce frere de mon pere,
Commerçant reſpectable, à l'état néceſſaire,
De ſes travaux ſur moi ſe repoſant alors,
Laiſſoit entre mes mains circuler ſes tréſors.
J'oſai les détourner! Grand Dieu, pour quel uſage!
Fani le commandoit... oui, ce fut ſon ouvrage.
Je lui portai ſoudain, pâle, glacé d'horreur,
Cet or, cet or fatal.... payé de mon honneur!
Elle parut enfin, & fixa tous les vœux.
De ma honte parée, elle éblouit les yeux.
Mon amour en acquit une force nouvelle;
Je reſpirois l'encens que l'on brûloit pour elle.
Sans ceſſe mon orgueil ſe ſentoit chatouillé;
Je partageois l'éclat dont elle avoit brillé.
Je me trouvois heureux! Port, démarche, ſourire,
Elle réuniſſoit tout ce qui peut ſéduire;
Animoit, en parlant, tant de charmes muets,
Et par tous les liens m'enchaînoit aux forfaits.
A cet égarement j'abandonnois mon être;
De mes ſens enivrés je n'étois plus le maître.

A chaque pas, ami, je trouvois un écueil ;
Je dépendois d'un mot, d'un geſte, d'un coup-d'œil.
De ce ſommeil de mort, hélas ! ſi redoutable,
Oſeras-tu prévoir la ſuite épouvantable ?
Non... cet excès d'horreur ne peut s'imaginer :
J'ai fait ce que ſans crime on ne peut ſoupçonner.
Sorogoud ignoroit que, baſſement avide,
J'avois ſur ſes tréſors porté ma main perfide ;
Mais bientôt il apprit quel funeſte poiſon
Embraſoit tous mes ſens & troubloit ma raiſon.
Sa tendreſſe en conçut un ſiniſtre préſage.
Ce vieillard redoutoit la fougue de mon âge,
Un cœur ſimple, facile, aiſément abattu,
Enclin à la foibleſſe, ainſi qu'à la vertu ;
Le feu des paſſions allumé dans mes veines ;
La beauté de l'objet dont je portois les chaines ;
Et voulant me ſauver de ſes pieges ſecrets,
Il briguoit l'ordre affreux d'enfermer ſes attraits.
Fani l'apprend, je vole : elle s'offre à ma vue,
L'œil de larmes noyé, ſur ſon lit étendue,
La pâleur ſur le front, dans ce trouble enchanteur,
Avec tous ces appas qu'embellit la douleur.
Elle me tend les bras, me remplit de ſa flame ;
L'ardeur de ſes baiſers coule au fond de mon ame.
« Barnevelt... cher amant, dit-elle, je te vois,
» Et je t'embraſſe, hélas ! pour la derniere fois.... »

Je les entends encor ces mots si redoutables,
Ces parjures sanglots, & ces soupirs coupables.
Sur le sein de Fani je retombe mourant.
" O mon cher Barnevelt, poursuit-elle en pleurant,
„ Tout est fini pour moi... Sorogoud... ce barbare...
„ Ce monstre veut ma mort! demain il nous sépare!
„ Ô forfait! m'écriai-je; il faut le prévenir.
„ Tes vœux sont mes devoirs, & je cours les remplir.
„ Qu'il me traite en esclave, & s'il veut, en victime;
„ L'amour seul est mon dieu, c'est lui seul qui m'anime,
„ C'est lui seul que j'écoute. Hé bien, entends sa voix,
„ Reprit-elle, il te parle, il te dicte ses loix.
„ Mais ne perds point de tems: demain, si tu differes,
„ On éleve entre nous d'éternelles barrieres.
„ Plus de Fani pour toi, pour moi plus de vengeur.
„ Préviens ce coup affreux, préviens notre malheur,
„ Mon trépas & le tien. La nuit paroît moins sombre;
„ Un foible jour s'échappe & pénetre dans l'ombre.
„ Tu sais que Sorogoud se rend chaque matin
„ Dans ce bois solitaire & de ces lieux voisin,
„ Où sans doute son cœur médite ma ruine.
„ Va, qu'il y trouve seul la mort qu'il nous destine.
„ Ose tout, saisis-toi de ces trésors secrets
„ Qui, sur lui déposés, ne le quittent jamais.
„ Pour fuir en sûreté ce dangereux asyle,
„ Ainsi que son trépas, son or nous est utile.

„ Prens ce masque & ce fer; va, cours, frappe, & soudain
„ Toute entiere à toi seul, je me jette en ton sein.
„ Je t'obéis, te suis aux plus lointains rivages,
„ A travers les rochers, dans des antres sauvages.
„ Je veux créer pour toi, soumise à tes desirs,
„ Un nouvel art d'aimer, & de nouveaux plaisirs.
„ Je veux, fermant ton ame aux cris de la victime,
„ Dans l'excès de mes feux anéantir ton crime.
„ Mais frémis, si jamais, foible & timide amant,
„ Tu m'oses préférer l'auteur de mon tourment.
„ Si tu crains de verser un sang que je déteste,
„ Pour répandre le mien, cet autre fer me reste. „
O cher Trumant! peins-toi ton malheureux ami,
Foudroyé par ces mots, respirant à demi,
Cherchant en vain sa voix dans les sanglots mourante,
Renversé dans les bras de sa cruelle amante,
Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur,
Et les feux de l'amour à ceux de la fureur.
Peins-toi, si tu le peux, cette effrayante scene,
Ce trouble, ces transports d'une femme inhumaine;
Ce lit, ce lit fatal, d'une lampe éclairé,
Et ce double poignard par Fani préparé.
Que te dirai-je enfin? attendri par ses larmes,
Échauffé par sa rage, entraîné par ses charmes,
Ses menaces, ses cris... je promis tout... Ah, dieux!
Fani, dans ces momens, me force d'être heureux;

Avant de l'égorger, enivre la victime;
Et son dernier baiser est le signal du crime.
Elle voile mes traits, elle enhardit mon bras;
D'une main assurée elle conduit mes pas.
Enfin, dans ce farouche & ténébreux silence,
Je sors, marche au hasard, frémis, pleure, balance.
Si dans mon désespoir je souleve mes yeux,
Chaque objet que je vois m'est un présage affreux.
Le soleil à regret commençoit sa carriere,
Un nuage de sang me cachoit sa lumiere.
La terre gémissoit; des torrens sous mes pas
Murmuroient les accents de meurtres, d'attentats.
Tout me sembloit flétri de mon haleine impure;
L'aspect d'un assassin consternoit la nature.
Tant l'Arbitre éternel, qui punit les pervers,
Fait de la mort d'un sage un deuil pour l'univers!
J'entre enfin dans ce bois, pour moi seul formidable,
Asyle accoutumé d'un vieillard respectable.
Je l'apperçois: le front élevé vers les cieux,
Au monarque suprême il adressoit des vœux.
Il offroit un cœur pur, une longue sagesse,
Ce calme attendrissant d'une heureuse vieillesse;
L'usage de ses biens sans remord amassés,
Au sein des malheureux par lui-même versés;
Soixante ans de travaux! Qu'il me parut auguste!
Que le coupable souffre en présence du juste!

D'avance

D'avance je sentis tous ces tourmens secrets,
Et ce déchirement qui suit les grands forfaits.
Près d'un arbre appuyant ma démarche tremblante,
Le fer tomba vingt fois de ma main défaillante;
Contre mon sein vingt fois je voulus le tourner:
Je crus loin de ce lieu me sentir entraîner.
Mais de Fani bientôt la menaçante image
S'offrit à mes regards, & me rendit ma rage.
Oui, je croyois la voir, un poignard à la main,
Errer autour de moi, se découvrir le sein;
Me dire: frappe, lâche, ou j'expire à ta vue.
Ces mots retentissoient dans mon ame éperdue;
Ce fantôme chéri guidoit, pressoit mes pas;
Vainqueur de mes remords, il affermit mon bras.
Ne voyant que Fani, respirant sa vengeance,
Furieux un instant... ô Trumant! je m'élance,
Je vole, & dans les flancs de ce foible vieillard
Ma main dénaturée enfonce le poignard.
Il jette un cri, succombe, & d'une voix mourante:
„ Dieu, quel réveil, dit-il, pour toi plein d'épouvante,
„ O mon cher Barnevelt! Loin de moi que fais-tu?
„ Dans ces cruels momens tu m'aurois défendu.
„ Dieu veille sur ses jours, veille sur sa jeunesse,
„ Et d'un semblable sort préserve sa vieillesse.
Je veux fuir, & ne puis: inanimé, tremblant,
Je jette loin de moi mon poignard tout sanglant;

Je découvre mes traits : des pleurs trop inutiles
Coulent à longs ruiſſeaux de mes yeux immobiles.
Je ne puis m'arracher de cet objet affreux ;
J'approche, & vais tomber ſur ce corps malheureux.
Sorogoud ouvre à peine une foible paupiere ;
Il ſe voit ſoulagé d'une main meurtriere,
Il reconnoît la mienne ; & s'arrêtant ſur moi,
Son œil peint la tendreſſe encor plus que l'effroi.
„ Eſt-ce toi, Barnevelt, me dit-il ſans colere ?
„ Eh ! que t'avois-je fait, que te ſervir de pere ?
Contre ſon ſein alors il vouloit me preſſer,
Et ſon errante main cherchoit à m'embraſſer.
Ma bouche en ſanglottant s'attache à ſa bleſſure ;
De ſon ſang qui bouillonne & ſort avec murmure
Je comprime les flots, j'en repais ma douleur ;
Et des flots de ce ſang ont coulé dans mon cœur.
Secours vains & tardifs ! Ses membres ſe roidiſſent,
Sa main me quitte, tombe, & ſes yeux s'obſcurciſſent.
Sa lamentable voix exhale un dernier ſon,
Et ſe ranime encor pour ſceller mon pardon.
Dans cet effort ſublime il s'épuiſe, il expire ;
Il meurt entre mes bras ; il meurt ! & je reſpire !
Les cheveux hériſſés, chancelant, égaré,
Enfin j'abandonnai ce cadavre ſacré.
La barbare Fani réclamoit ſa victime :
En tribut à ſes pieds je cours porter mon crime.

Au comble des forfaits, au comble de l'horreur,
J'entrevoyois encore un rayon de bonheur.
Si j'étois parricide, au moins c'étoit pour elle;
Et pleurant Sorogoud, j'adorois la cruelle.
À peine elle me voit, le bras enſanglanté:
„ C'en eſt donc fait, dit-elle, & le coup eſt porté?
„ Viens..ſuis-moi...Mais où ſont les tréſors du perfide?
„ Ses tréſors, m'écriai-je! arrête.... au parricide
„ Joindre le ſacrilege! Ah! Fani, laiſſe-moi....
„ Ne me demande rien... reſpecte mon effroi....
„ Vois ce ſang, vois mes pleurs....Déjà cette furie
Pâlit de mes remords, & tremble pour ſa vie,
Tremble d'être ſurpriſe avec un aſſaſſin.
O fureur inouie! exécrable deſſein!
Pleine d'une horreur feinte, inquiete, éperdue,
Elle fuit, un moment elle échappe à ma vue.
Coupable par l'amour, & par l'amour puni,
On vient, on me ſaiſit par l'ordre de Fani.
Je voulois lui parler, & ma langue glacée
Refuſoit ſon organe à mon ame oppreſſée.
Je reſtois immobile, & je crus quelque tems
Que de noires vapeurs venoient tromper mes ſens.
Je tâchois d'excuſer cette femme inhumaine.
On me charge de fers, à ſes yeux on m'entraîne.
Ah! Fani, m'écriai-je, en lui tendant les bras:
Ah! Fani... Je ſortis, & ne l'accuſai pas.

Pardonne, cher Trumant, ce récit effroyable.
Pardonne... je pouvois devenir plus coupable.
Non, tu ne conçois pas quelle étoit mon erreur ;
L'excès de mon amour, l'excès de ma fureur,
Cet abandonnement, cette fatale ivresse,
Cette fievre des sens, que je nommois tendresse.
Nourri de jour en jour par un monstre adoré,
Ce penchant infernal m'avoit dénaturé.
J'avois reçu des cieux quelques vertus peut-être :
Fani d'un regard seul faisoit tout disparoître.
Si dans ses noirs accès Fani l'eût ordonné,
Toi-même, ô mon ami, je t'eusse assassiné.
Epouvantable aveu, mais que j'ai dû te faire,
Tels sont mes attentats ; j'en reçois le salaire.
La douleur dans mon ame entre par tous mes sens.
Je suis environné de spectres menaçans.
Pour moi, toujours rongé de serpens invisibles,
D'horribles jours font place à des nuits plus horribles.
Si j'ai quelques instans d'un pénible sommeil,
Soudain ils sont troublés par l'effroi du réveil.
Je me crois descendu dans un profond abime,
Et pour souffrir alors ma force se ranime.
Sorogoud me poursuit, je l'entends, je le voi ;
Sa blessure toujours se r'ouvre devant moi ;
Et dans cette effrayante & lugubre demeure,
Sur la terre étendu, c'est du sang que je pleure.

Malgré tous mes forfaits, oui, pour ton amitié,
Oui, je ſerois encore un objet de pitié.
Ton ame s'ouvriroit à mes douleurs mortelles....
Tes larmes ſe joindroient à mes larmes cruelles;
J'entendrois tes ſoupirs; je verrois ta vertu
Soutenir un coupable, à tes pieds abattu;
Un criminel ami, frémiſſant de lui-même,
Qui fut chéri de toi, qui ſe repent, qui t'aime;
Objet infortuné de mépris & d'effroi,
Mais digne cependant d'être pleuré par toi.
Hélas! ſi je pouvois jouir de ta préſence,
D'un moment d'entretien obtenir l'indulgence,
Toucher encor ta main, & répondre à ta voix,
Me plonger dans ton ſein pour la derniere fois,
Te ſerrer dans mes bras!... Inſenſé! je m'égare...
Qui, toi! toi, mon ami, dans les bras d'un barbare!...
Ah! ces liens de fer doivent ſeuls m'embraſſer:
La nature m'abhorre, & doit me repouſſer.
J'abjure, cher Trumant, un ſouhait qui te bleſſe.
Eh! de quel prix pour toi peut être ma tendreſſe?
Demeure dans tes champs, dans ces paiſibles lieux,
Aſyles du vrai ſage, & du mortel heureux,
Cultivés par toi-même, & que tu rends fertiles,
Où ta main ſe conſacre à des travaux utiles,
Où l'haleine du crime & l'accent du malheur
Ne troublent point tes jours, auſſi purs que ton cœur!

Peut-être en cet instant, l'œil serein, l'ame émue,
En parcourant des cieux la brillante étendue,
Pénétré de respect, & de joie enflamé,
Tu bénis en secret l'Être qui t'a formé.
Peut-être, revenu d'un si noble délire,
Tu vois tes chers enfans autour de toi sourire,
Et ta fidelle épouse, assise à tes côtés,
Applaudir à leurs jeux par toi-même imités.
Hélas! à ce bonheur j'avois osé prétendre.
Oui, j'aimois dans Fani l'épouse la plus tendre:
Je méditois déjà ces liens fortunés
De deux cœurs l'un à l'autre à jamais enchaînés.
Que je me suis trompé! Victime déplorable,
C'est l'attrait des vertus qui m'a rendu coupable.
O célestes plaisirs, qu'autrefois j'entrevis,
Qui te sont prodigués, & qui me sont ravis!
Va, jouis-en long-tems, ils sont ta récompense:
Cueille & moissonne en paix les fruits de l'innocence.
Les malheurs que du sort te gardoit le courroux,
Qu'ils se joignent aux miens, je les réclame tous!
Qu'ils n'approchent jamais de ton ame sublime!
Les maux sont mon partage, ils sont faits pour le crime.
Inutiles souhaits! Barnevelt, que dis-tu?
Eh! peut-on être heureux, après t'avoir connu,
Quand on doit partager l'horreur qui t'environne,
Quand on respire un air que ton crime empoisonne?

Ami, conſole-toi, je mourrai vertueux.
Mon ame par degrès s'épure pour les cieux.
J'oſe tout eſpérer de l'Arbitre ſuprême :
Ses auguſtes décrets, qui l'enchaînent lui-même,
Sont toujours à nos yeux d'ombres environnés ;
Les forfaits qu'il punit ſont déjà pardonnés.
Mais quand viendra l'inſtant, pour moi le ſeul propice,
D'acheter mon trépas par un heureux ſupplice !
De livrer aux bourreaux, une fois bienfaiſans,
Ce cœur qui, pour renaître, a beſoin des tourmens !
Interpretes des loix, en vous je me confie.
Que mon affreuſe mort puiſſe expier ma vie !
Et puiſſe par mon ſang, goutte à goutte verſé,
Le ſang de Sorogoud être enfin effacé !
Vous auriez à rougir d'une lâche indulgence.
Aux mânes de mon maître il faut une vengeance.
Il la faut éclatante : il faut épouvanter
Ces cœurs, ces foibles cœurs, qui pourroient m'imiter.
Je crois être à ce jour : cette image ſanglante,
Bien loin m'effrayer, eſt pour moi conſolante.
Je vois nos citoyens, confuſément épars,
Fixer ſur Barnevelt leurs avides regards,
Parler, s'interroger, s'indigner de mon crime,
Déteſter à la fois & plaindre la victime.
Du voile de la nuit mes tourmens ſont couverts ;
Ma honte doit paroître aux yeux de l'univers.

Que dis-je ! cette mort flétrissante & cruelle,
La mort des scélérats, on peut la rendre belle.
Un repentir sincere attendrit tous les cœurs.
Combien de criminels ont fait verser des pleurs !
Je veux que de ce jour on garde la mémoire ;
Je veux d'un jour d'opprobre en faire un jour de gloire,
Et qu'enfin mon pays, justement combattu,
Punissant mes forfaits, regrette ma vertu.

O Trumant, si Fani, par qui je fus coupable,
Peut hériter au moins du remord qui m'accable !
Si des rayons secrets pénétroient dans son cœur !
Si Fani quelque jour expioit sa fureur !
Sur-tout n'abuse point de cet écrit funeste.
Je suis loin de nourrir un feu que je déteste ;
Mais la pitié me parle, & j'écoute sa voix :
Moi seul de mon forfait je veux porter le poids.
Que le sien soit voilé d'une nuit éternelle !
Ce cœur qui put l'aimer ne peut se venger d'elle.
Ne sois point généreux & sensible à demi :
Ce sont les derniers vœux que forme ton ami.
Au trépas qui m'attend s'il faut qu'elle me suive,
Crains les gémissemens de mon ombre plaintive.
Un instant ranimé pour ce tourment nouveau,
Je sentirois sa mort dans l'horreur du tombeau.
Ne crois point que Fani, par sa cruelle adresse,
De quelqu'autre jamais égare la jeunesse :

Son empire eſt fini. Va, n'en redoute rien ;
Il n'eſt dans l'univers qu'un cœur comme le mien...
Le ſien ſera changé. Toi, mon Dieu, toi, mon juge ;
La terreur du coupable, & pourtant ſon refuge,
Tu peux tout réparer. Le plus beau de tes droits
Eſt de parler aux cœurs, transformés à ta voix.
Parle, agis, dans ſes yeux mets deux ſources de larmes,
Aurois-tu pour le crime aſſemblé tant de charmes ?
Que Barnevelt mourant, que Barnevelt puni
Obtienne par ſes pleurs les remords de Fani !
Mais quel bruit de ces lieux interrompt le ſilence ?
Mon cachot ſe referme, & vers moi l'on s'avance....
Ah, ſi c'étoit la mort que l'on vint m'annoncer !
Toi que dans ce moment je ne puis embraſſer,
Reçois, mon cher Trumant, mes adieux les plus tendres.
Par d'inutiles pleurs ne trouble point mes cendres.
Qu'à l'exemple du mien ton cœur ſoit affermi.
Je mourrai trop heureux, ſi je meurs ton ami.

EXTRAIT
DES MEMOIRES
DU
COMTE DE COMMINGES.

Le comte de Comminges eſt obligé, pour des intérêts de famille, de ſe rendre à l'abbaye de R***. Son pere & le marquis de Luſſan, quoique parens très-proches, étoient déſunis dès l'enfance; & cette haine croiſſant avec l'âge, étoit devenue irréconciliable. Il s'agiſſoit de rechercher dans les archives de cette abbaye, des titres d'où dépendoit le gain d'un procès qui n'alloit à rien moins qu'à dépouiller entiérement le marquis de Luſſan. Le comte part ſous le nom de Longaunois, pour être plus obſcur & ne donner aucun ſoupçon dans un ſéjour où madame de Luſſan avoit pluſieurs parens.

Comme il ſe trouvoit près de Bagnieres, il demanda à ſon pere la permiſſion d'y paſſer le tems des eaux: il l'obtint. Dès le lendemain de

ſon arrivée, il fut conduit à la fontaine. Il regne dans ce lieu une liberté qui diſpenſe du cérémonial. Avec toutes les graces de la jeuneſſe, ornées par l'éducation, le comte ne tarda point à être remarqué. On l'admit dans toutes les parties de plaiſir. On le mena chez le marquis de la Valette, qui donnoit une fête aux dames. C'eſt là qu'il rencontra le bel objet de l'amour le plus tendre, le plus vertueux & le plus malheureux qui fut jamais : c'étoit mademoiſelle de Luſſan, qu'il ne connut que ſous le nom d'Adélaïde. Cette erreur ſervit encore à le perdre. Il ſe livre avec ſécurité à l'impreſſion vive & rapide qu'il éprouve. Adélaïde, de ſon côté, s'abandonne ſans remords à un ſentiment dont elle ne peut prévoir les ſuites. Ils ignorent ce qui peut les armer contre la ſéduction de leur penchant, & tous deux ſont entraînés l'un vers l'autre par cette ſympathie funeſte que le ciel fait naître preſque toujours entre les cœurs qu'il deſtine à l'infortune. Enfin ils apprennent qui ils ſont, & frémiſſent de ſe connoître, en s'applaudiſſant de s'aimer. Le comte ſe reproche le motif de ſon voyage : il ne voit plus dans M. de Luſſan l'ennemi de ſon pere ; il n'y voit que le pere de ſa

maîtreſſe. Tous les papiers dont il eſt dépoſitaire, & qui peuvent aſſurer la ruine du marquis, il les brûle ſans balancer. Que l'amour eſt ſublime dans les belles ames! C'eſt de toutes nos paſſions celle à qui les grandes choſes coûtent le moins. Après ce ſacrifice, que le comte double en le cachant, il s'arrache à ce qu'il aime, & va rejoindre ſon pere, qu'il trouve déjà inſtruit, & à qui il a le courage de ne rien cacher. Reproches, menaces, emportemens, rien ne l'effraie. Ce ſentiment conſolateur, qui naît des belles actions, le tranquilliſe. Il oppoſe au courroux paternel une ame reſpectueuſe, mais dévouée pour jamais à l'amour & au malheur. Ce pere inflexible cherche tous les moyens de traverſer un attachement qui fait échouer ſa haine & ſes eſpérances. Il propoſe pour femme à ſon fils une fille de la maiſon de Foix. Le comte la refuſe, & eſt enfermé dans une tour, où ſa ſeule conſolation eſt d'aimer Adélaïde, & de ſouffrir pour elle. On ne met de terme à ſon eſclavage que l'engagement de ſon amante avec un autre. Tremblante pour les jours du comte, elle ſe détermine enfin à lui donner la liberté aux dépens de la ſienne. Elle choiſit, dans la foule

de ſes adorateurs, le marquis de Benavidès, homme révoltant par ſa figure, ſon eſprit & ſon caractere. Plus ce lien eſt affreux, moins il peſe à la délicateſſe de cette ame tendre & courageuſe; c'eſt la compaſſion du comte qu'elle prétend exciter, & non pas ſa jalouſie. Elle veut, en renonçant à lui, lui laiſſer la certitude qu'elle ne peut être heureuſe qu'avec l'époux qu'on lui deſtine.

Le comte, prévenu des réſolutions d'Adélaïde, s'abandonne à la plus vive douleur. Il trouve le moyen de s'échapper de ſa priſon, & part avec l'eſpérance de détourner ſon amante de ſon horrible projet. Il n'étoit plus tems : ſon mari l'avoit déjà emmenée dans ſes terres. La ſituation du comte de Comminges ne peut ſe décrire. Après le premier accablement, il s'occupe des moyens de revoir Adélaïde, & des déguiſemens qu'il pourra employer pour s'introduire dans les lieux qu'elle habite. Il apprend que Benavidès a beſoin d'un peintre; il ſaiſit cette idée; rien ne peut le retenir, il court ſe préſenter. Quel ſpectacle pour lui! il voit Adélaïde rêveuſe, ſolitaire, occupée à dévorer ſes larmes : mais enfin il la voit, il ſuit tous ſes

mouvemens, frémit au seul son de sa voix, distingue le bruit de ses pas; il entend jusqu'à son silence. Il jouit de son abattement, de sa tristesse, de son malheur même : plaisir cruel & empoisonné, qui suppose le comble de l'infortune ! Un jour, n'étant plus maître de son trouble, il entre dans la chambre d'Adélaïde, se précipite à ses pieds qu'il arrose de pleurs. Benavidès les surprend, met l'épée à la main, & veut se jeter sur sa femme. Le comte s'élance au-devant d'elle : il est attaqué & blessé par Benavidès. C'est alors qu'il cherche à se défendre, bien moins par amour pour la vie, que par haine pour Benavidès, qu'il fait tomber à ses pieds & laisse presque mourant. Ce monstre, après quelques jours où l'on désespéroit de lui, revient à la vie, pour empoisonner celle de sa malheureuse épouse. Ses premiers sentimens, en ouvrant les yeux, sont la jalousie & la fureur. Graces, jeunesse, beauté, attrait impérieux des larmes, rien ne peut le fléchir. Las d'être tyran, il veut être bourreau. Le barbare ! il traîne Adélaïde dans le fond d'un cachot, & la fait passer pour morte. Ce bruit parvient aux oreilles du comte. Désespéré, privé de tout, anéanti, il fuit

l'œil des humains. Errant de déserts en déserts, il porte dans les lieux les plus sombres & les plus sauvages, l'excès de son désespoir & le délire de sa douleur. Enfin, je ne sais quel mouvement le conduit à la Trappe : il court s'ensevelir au fond de ces tombeaux où la religion enchaîne ses pâles victimes, & où le feu des passions brûle encore sous la haire & les cilices. Quelques mois s'écoulent. Benavidès meurt. On rend à sa femme le jour & la liberté. Ne tenant plus à rien, ignorant le sort du comte, elle sort du château sous des habits d'homme, & se détermine à finir ses tristes jours dans le couvent où elle a été élevée. En chemin pour s'y rendre, elle se détourne, & entre dans l'église de la Trappe. Parmi les voix qui chantoient les hymnes célestes, elle y distingue la voix de son amant; elle le reconnoit à travers sa pâleur & les traces des austérités. Elle ne peut s'éloigner d'un lieu qui renferme ce qu'elle aime, profite de son déguisement, & va se présenter au pere abbé. Il la reçoit, est touché de son trouble, & prend pour des dispositions religieuses, des pleurs que l'amour seul fait répandre.

Fiere de partager la retraite de ſon amant, contente de le voir, de le ſoulager dans ſes travaux, de reſpirer le même air que lui, elle a le courage de ne ſe point faire connoître. Cette contrainte, les rigueurs d'une vie pénitente, l'amour, ce poiſon lent lorſqu'il eſt malheureux, épuiſerent entiérement le corps foible de cette infortunée. Elle tombe malade. Couchée ſur le lit de cendre où elle eſt expirante, entourée de religieux qui adreſſent au ciel de lugubres prieres, elle oſe dévoiler le myſtere de ſes amours, ranime ſes forces pour demander pardon de ſa conduite, offre à Dieu ſes larmes & ſes malheurs, fait approcher le comte de Comminges, entr'ouvre les yeux, le nomme, lui ſerre la main, & meurt entre ſes bras.

J'ai cru que cet extrait pourroit être utile: il met ſur-le-champ le lecteur au fait, & lui épargne la peine de recourir à l'ouvrage même, qu'on ne trouve point ſéparé. Je n'ai jamais rien lu de plus intéreſſant que ces mémoires: ils laiſſent dans l'ame cette voluptueuſe impreſſion de mélancolie & de triſteſſe, dont on remercie l'amour & ceux qui ſavent le peindre. On

y

y a su renfermer tout ce que le sentiment a d'expressif; la douleur, de pathétique; l'amour vertueux, d'héroïque & d'attendrissant. Ils sont attribués à madame de Tencin (*). Il n'y a guere en effet qu'un auteur de ce genre qui ait pu répandre sur ses productions cet intérêt, cette flamme d'une sensibilité douce, ces graces simples & touchantes, bien préférables à tout le luxe du bel esprit. Les femmes auteurs conservent, pour la plupart, dans leur style, un caractere de tendresse & de séduction qui les distingue: elles ont, si on peut le dire, plus de souplesse dans le cœur, & possedent mieux que nous le grand art des développemens: l'on diroit que l'attrait de leur sexe se communique à leurs ouvrages: elles excellent sur-tout dans les peintures où l'amour est la nuance qui domine: l'habitude de ce sentiment leur en facilite l'expression; & en général toutes les vertus, toutes les passions d'instinct sont faites pour leur ame & pour leur pinceau.

(*) Je m'étois trompé, ou plutôt je l'avois été par des gens qui se disoient instruits, en avançant que ces mémoires étoient de la comtesse de Murat. On prétend qu'ils sont de madame de Tencin; ce qui n'est pas sans contradicteurs.

J'ai choisi dans la lettre du comte de Comminges, le moment où il vient de perdre sa maitresse : c'est là que l'ame est déchirée, que les larmes coulent, & que le grand intérêt commence. Quelle situation que celle de ce malheureux amant, séparé de l'univers, ne pouvant implorer ni recevoir de consolation, portant aux pieds des autels un cœur brûlant de regrets amoureux, calculant par ses maux tous les points du tems qui composent les heures, n'ayant pour refuge qu'un Dieu qu'il redoute, qu'une tombe pour demeure, & que l'éternité des siecles pour perspective !

Plus ce sujet est admirable, plus j'ai lieu de trembler pour l'exécution. Toutes les langues paroissent pauvres, lorsqu'il s'agit de donner à certains tableaux le degré de force qu'ils demandent ; & il en faudroit, pour ainsi dire, une particuliere pour exprimer les grandes douleurs, les grands plaisirs, & toutes ces émotions profondes qui restent ensevelies dans le sanctuaire des ames sensibles.

*

LETTRE

DU COMTE

DE COMMINGES. (*)

C'est de tous les mortels le plus infortuné,
De tous les malheureux le plus abandonné,
C'eſt ton fils qui t'écrit : peux-tu le méconnoître !
Ton fils ! depuis long-tems tu l'as pleuré peut-être.
Il reſpire, frémis. Au comble de l'horreur,
En attendant la mort, il vit de ſa douleur ;
Il vit !.. près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? ah, pardonne.
J'entends des cris plaintifs, & l'effroi m'environne :
Mes pleurs coulent...Ma mere !.. ô ſort ! ô ſort affreux !
Je vais troubler tes jours, que je dus rendre heureux :
Mais j'ai beſoin d'un cœur compatiſſant & tendre,
Où mon cœur oppreſſé puiſſe enfin ſe répandre.
Tout eſt muet & ſourd au fond de mes déſerts,
Et toi ſeule à ton fils reſtes dans l'univers.
Rappelle-toi... combien je t'ai coûté de larmes !..

(*) Le comte de Comminges eſt ſuppoſé écrire quelque tems après l'événement qu'il raconte.

Rappelle-toi ce tems, marqué par tes alarmes,
Où le bras paternel, contre mes vœux armé,
Briſa le plus ſaint nœud que le ciel ait formé.
Que de maux ont ſuivi cette rigueur d'un pere!
Je fus reſpectueux autant qu'il fut ſévere:
Mais j'aimois un objet, tu le ſais, tu l'as vu,
Qui prit ſur moi les droits que donne la vertu;
J'aimois Adélaïde!... Ombre à jamais chérie,
Et c'eſt ce même amour, qui t'arracha la vie!
C'eſt pour briſer mes fers, pour fermer mon tombeau,
Que tu choiſis l'époux qui devint ton bourreau!
Ma mere, il t'en ſouvient... j'en frémis d'épouvante,
Dans un cachot ce monſtre enferma mon amante.
Auteur de ſes tourmens, de ſon horrible ſort,
Anéanti, trompé par le bruit de ſa mort,
Privé de tout, j'errai long-tems à l'aventure;
J'eus la terre pour lit, mes pleurs pour nourriture.
Sombre habitant des bois, dans leurs profonds détours,
Je pleurois mon amante, & la cherchois toujours.
J'allai, je m'enfonçai dans cette ſolitude,
Où mourir à ſoi-même eſt la premiere étude,
Où d'épaiſſes forêts & des rochers affreux
S'élevent triſtement ſous un ciel ténébreux:
Tombeaux anticipés qu'habite le ſilence,
Et que le repentir diſpute à l'innocence.
Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes ſacrés,

Figure-toi ton fils, l'œil, la marche égarés,
Parcourant au hazard cette lugubre enceinte,
Séché dans les ennuis, mourant dans la contrainte,
Vers la terre baiſſant les yeux noyés de pleurs,
Et flétri, jeune encor, par l'excès des malheurs.
L'aſpect religieux de tous nos ſolitaires,
Pénitens ſans orgueil & martyrs volontaires;
Le ſpectacle touchant de ces ſages mortels,
Qu'on voit vivre & mourir, à l'ombre des autels,
Dans le mépris des biens, des eſpérances vaines,
Et loin du tourbillon des paſſions humaines;
L'intéreſſante paix, la majeſté d'un lieu,
Où l'homme, en s'oubliant, s'approche de ſon Dieu:
Tout réveilloit en moi la plainte & le murmure;
Tout, par un poiſon lent, aigriſſoit ma bleſſure.
Je confiois ma plainte aux antres d'alentour:
Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.
Combien de fois, au fond de ma retraite obſcure,
Séduits par les attraits d'une vaine impoſture,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur,
Que me donna ſa main dans mes jours de bonheur!
Cet aſpect conſolant ſoutenoit mon courage:
Avec recueillement j'adorois ſon image.
J'y retrouvois ce front, ſi noble ſans fierté,
Où l'art ne ſut jamais farder la vérité:
Cette bouche où ſouvent, oſerai-je le dire?

Je vis, à mon approche, errer un doux sourire ;
Et cet œil qui, sévere & tendre tour à tour,
Imprimoit le respect, en inspirant l'amour.
Un jour, ce souvenir m'occupera sans cesse,
Parcourant ce portrait, si cher à ma tendresse,
Au feu de mes regards il parut s'animer :
Ce que je ressentois, il parut l'exprimer.
Un voile de douleur s'étendit sur ses charmes ;
Il sembloit me parler, frémir, verser des larmes ;
Et je crus un moment, satisfait & trompé,
Qu'il répandoit les pleurs dont je l'avois trempé.
Mon désordre, mes cris, mes pleurs involontaires,
Détournerent enfin l'œil de nos solitaires.
Ces mortels recueillis, & qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou distraits,
Reposant sur moi seul une vue importune,
Ne s'appercevoient plus de leur propre infortune ;
Et comparant leur sort à mon sort rigoureux,
Sous la haire sanglante ils se trouvoient heureux.
Le plus jeune sur-tout (j'en accusois son âge)
Sans cesse, en gémissant, erroit sur mon passage.
Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver,
Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.
Fraîcheur de la jeunesse, éclat des premiers charmes,
Rien ne s'étoit sauvé du ravage des larmes.
Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens,

Toujours avec langueur attachés ſur les miens.
Quand je croyois le fuir, je le trouvois encore.
Si j'allois dans nos bois, au lever de l'aurore,
Fendre le chêne antique, ou bien puiſer des eaux,
Ses délicates mains partageoient mes travaux.
Il me ſuivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquile,
Je travaillois un ſoir à mon dernier aſyle;
Je creuſois mon cercueil: en moi-même abſorbé,
Je reſtai quelque tems ſur ma beche courbé.
Dans ces ſombres objets mon ame enſevelie,
Aimoit à contempler le terme de la vie.
Sans trouble, ſans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
Sur le ſable imprima le nom d'Adelaïde.
A peine eſt-il tracé; ce même pénitent
Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant,
Peignant dans ſes regards le trouble & la tendreſſe,
Sur les arbres voiſins appuyant ſa foibleſſe.
Sa défaillante voix murmure quelques mots
Confus, entrecoupés, mourans dans les ſanglots:
Il me fixe; & content d'exciter mes alarmes,
Il diſparoît ſoudain, pour me cacher ſes larmes.
Sans doute, me diſois-je, amant infortuné,
De la même infortune il m'aura ſoupçonné.
Il aime, il brûle encore au ſein de la retraite;

Il rougit devant Dieu d'une flamme ſecrete,
Et s'élance vers moi, dans ſon mortel ennui,
Me croyant malheureux & tendre comme lui.
Combien je le plaignois! Pourſuivrai-je, ô ma mere,
Le récit effrayant de ce fatal myſtere?
Te peindrai-je mes ſens, de douleur conſumés,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés,
Mes éternels tourmens accrus par le ſilence,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offenſe,
Les horreurs de la nuit, les ſupplices du jour,
Et mes triſtes ſermens démentis par l'amour?
Enfin après trois ans, devenu plus paiſible,
Affoibli ſous mes maux, j'étois preſque inſenſible.
J'éprouvai ce néant & ces triſtes langueurs,
Que le tems par degrés verſe au fond de nos cœurs.
Je me ſentois mourir. Dans mon ame expirante,
Dieu, long-tems oublié, balança mon amante.
Je crus qu'Adélaïde, heureuſe dans les cieux,
Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même, & réchauffois mon zele
Pour ces devoirs ſacrés qui me rapprochoient d'elle.
Je penſois chaque jour m'élever d'un degré,
Vers le céleſte objet dont j'étois ſéparé....
O retour inouï! de profondes ténebres
Enveloppoient ces tours & ces dômes funebres.
Je m'entends appeller par ces ſons effrayans,

Lamentable ſignal de nos derniers momens.
J'accours... Dieu ! quel ſpectacle, & que vais-je t'apprendre !
Je trouve un malheureux étendu ſur la cendre.
Nous l'environnions tous ; l'obſervant de plus près,
Dans l'ombre de la mort je diſtingue ſes traits...
Je crois le voir encor... J'en friſſonne... Ma mere...
C'étoit... le croiras-tu ?... ce même ſolitaire ;
C'étoit... tu me préviens, tu vois mon ſort affreux...
C'étoit Adélaïde... expirant à mes yeux.
Elle m'enviſageoit d'un regard fixe & tendre.
" O mes freres, dit-elle, oſerez-vous m'entendre,
„ Me plaindre & pardonner ? Je ſuis indigne, hélas !
„ D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
„ Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable,
„ Conduite par l'amour dans ce lieu reſpectable.
„ J'aimois... J'étois aimée... Un d'entre vous... ah Dieu !
„ Il me voit, il m'entend ; il eſt devant vos yeux...
„ Son effroi... ſa douleur, criminelle peut-être,
„ Et ſon ſaiſiſſement le font aſſez connoître...
„ Comminge, approche-toi ; ſur ce lit malheureux,
„ Le ciel pour un moment veut nous unir tous deux.
„ Viens.. me reconnois-tu?.. c'eſt moi ; c'eſt ton amante.
„ Elle n'eſt plus à craindre, alors qu'elle eſt mourante.
„ Depuis plus de ſix ans j'habite ce ſéjour :
„ Ah ! par ce ſeul effort juge de mon amour.
„ Dans ces réduits ſacrés, témoins de ma tendreſſe,

„ Ai-je pu t'oublier ? Je te voyois ſans ceſſe. (*)
„ La ſainteté du lieu retint cent fois mes pas,
„ A l'inſtant où j'allois me jeter dans tes bras.
„ J'épiois tes ſoupirs, & j'y trouvois des charmes.
„ Je goûtois, en pleurant, la douceur de tes larmes.
„ Entre tes mains ſouvent je ſurpris mon portrait,
„ Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
„ J'aimois ; & près de toi, ſous ces tours renfermée,
„ Je m'enivrois encor du plaiſir d'être aimée.
„ Va, je n'euſſe jamais voulu d'autre bonheur.
„ Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
„ Je le craignis du moins Au ſein de la ſouffrance,
„ Ton front calme peignoit la froide indifférence.
„ Ton œil étoit ſerein ; tes ſoupirs & tes vœux,
„ Réclamés par l'amour, ſe tournoient vers les cieux.
„ Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée :
„ Seule, dans un déſert. . . . où j'étois oubliée.
„ J'enviſageai ſoudain le terme de mon ſort.
„ L'amour troubla ma vie... Il va cauſer ma mort....
„ O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
„ Je me ſoumets à toi ; frappe une criminelle,
„ Frappe, & pour mon amant réſerve tes faveurs ;
„ Il a connu ſans doute & pleuré ſes erreurs ;

(*) J'ai cru devoir retrancher ici l'hiſtoire de ſon entrée à la Trappe : ce détail auroit néceſſairement été froid. Ceux qui voudront ſe le rappeller, peuvent recourir à l'extrait qui précede.

„ Ou, s'il n'a point encore étouffé ſa foibleſſe,
„ Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de ſa tendreſſe,
„ De ces charmes ſi vains le reſte inanimé,
„ Et qu'il tremble en voyant ce qu'il a tant aimé.
O prodige! ô terreur! ô chere Adélaïde!
Je reſte quelque tems & muet & ſtupide.
Sans force, ſans couleur, près d'elle proſterné,
Sous un bras tout-puiſſant j'étois comme enchaîné.
Mais, dès qu'à la lueur d'une lampe expirante,
Je vois l'affreuſe mort ſur ſes levres errante,
Luttant avec effort, ſi-tôt que je la voi,
Me tendre encor les bras ſoulevés juſqu'à moi,
Avec peine entr'ouvrir ſa débile paupiere,
Me chercher, me nommer à ſon heure derniere:
Ma voix alors, ma voix ſort du fond de mon cœur;
Par des cris redoublés j'exhale ma douleur.
Je tombe ſur ce lit qu'entoure l'épouvante,
Sur la cendre ſacrée où périt mon amante.
Tout diſparoît pour moi: ce corps déjà glacé,
Cet auguſte dépôt, je le tiens embraſſé.
Je couvre de baiſers ce front pâle & livide,
Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde.
J'arroſe de mes pleurs ſa défaillante main,
Que la mienne, en tremblant, preſſe contre mon ſein.
" Réponds-moi, m'écriai-je; oui, c'eſt moi qui t'appelle.
„ Oui, c'eſt moi qui t'adore & qui te ſuis fidelle.

„ Si cet aveu t'eſt cher & peut te ranimer,
„ Va, jamais ton amant ne ceſſa de t'aimer.
Elle ſemble, à ces mots, tendrement me ſourire.
Je renais... vain eſpoir qu'un inſtant vient détruire.
Hélas, ſon cœur bientôt reſte ſans mouvement....
Je ne m'apperçois point de ce fatal moment.
Je reſpire la mort ſur ſa bouche flétrie,
Et ſa belle ame au moins eſt par moi recueillie.
Que dis-je? dans mon trouble & dans mon abandon,
Je lui parlois encore, & répétois ſon nom.
Long-tems après ſa mort je la croyois vivante.
Te repréſentes-tu cette nuit effrayante,
Cette cendre, ce lit, ce flambeau ténébreux,
Aux ombres du trépas mêlant un jour affreux;
Autour de moi rangés, nos pâles ſolitaires,
Au ciel avec des pleurs adreſſant des prieres?
Ainſi la piété n'endurcit point les cœurs!
Ces ſéveres mortels partageoient mes douleurs.
Confidens & témoins de nos deſtins horribles,
Ils ne rougiſſoient point de paroître ſenſibles.
Leur œil compatiſſant étoit fixé ſur nous;
Et le Dieu que je ſers, de ſes droits ſi jaloux,
Pour la premiere fois, ſous cette voûte obſcure,
Laiſſa gémir l'amour, & parler la nature....
Eſpoir, amour, bonheur, tout ce qui fut ſacré,
Ce cercueil le renferme; il a tout dévoré!

Ciel ! me trompé-je ? En proie à ſes ardeurs ſecretes,
Elle habita ſix ans ces ſauvages retraites !
L'amour dans ces tombeaux ſut entraîner ſes pas !
Le cilice a meurtri ſes innocens appas !
Lorſque dans ſon portrait je contemplai ſes charmes,
C'eſt elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
Mille fois ſur ſes pas je me ſuis égaré !
Je reſpirois cet air qu'elle avoit reſpiré !
Elle étoit près de moi ; je la voyois ſans ceſſe !
Ses timides ſoupirs m'exprimoient ſa tendreſſe !
Et rien n'a pu frapper mon œil appeſanti !
Malheureux ! & mon cœur ne m'a point averti !...
Ah ! ſecondé par toi, s'il t'avoit reconnue,
Si ta main ſecourable eût deſſillé ma vue,
Chere amante, à tes pieds j'euſſe tombé ſoudain,
Et j'aurois ſu peut-être adoucir ton deſtin.
Juſqu'aux pieds des autels, parmi nos ſolitaires,
Nous aurions confondu nos voix & nos prieres.
Le ſouverain des cieux, qui reçut nos ſermens,
Sans courroux, dans ſon temple, auroit vu deux amans
L'implorer, le ſervir & l'adorer enſemble,
Dans cette heureuſe paix de deux cœurs qu'il raſſemble ;
Et, transformé par toi, ce funeſte ſéjour
Eût ſervi pour nous ſeuls de retraite à l'amour...
A l'amour ! Un cercueil, où repoſe ta cendre,
Voilà donc ce qui reſte à cet amour ſi tendre !

Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore ;
Je te vois, je t'entends & je te parle encore.
Les lieux que plus souvent parcouroient tes douleurs,
Sans ceſſe j'y reviens & les baigne de pleurs.
Dans le temple divin j'oſe occuper ta place.
Par-tout j'écris ton nom... en pleurant je l'efface.
Quel terme à tant de maux !.. ma mere... je frémis ;
Prends pitié de mon trouble & de mes longs ennuis.
Le tems ſemble fixé ſur ces froides demeures :
En douloureux inſtans il prolonge mes heures.
Quand mes freres laſſés de leurs pieux travaux,
Endorment leurs tourmens au ſein d'un doux repos,
Moi ſeul je veille encor dans cet aſyle ſombre :
La timide infortune aime à gémir dans l'ombre.
J'appelle Adélaïde ; & des profondes nuits
Le calme formidable eſt troublé par mes cris.
Je vais, marche à grands pas : des fantômes funebres
Semblent autour de moi ſecouer les ténebres.
Et je reviens bientôt, frémiſſant, oppreſſé,
Tomber près du cercueil, que je tiens embraſſé.
L'ombre d'Adélaïde à mes yeux s'y préſente ;
Je treſſaille de joie, & crois voir mon amante.
Plus léger que les vents, le ſpectre quelquefois
Fuit, & va ſe plonger dans l'épaiſſeur des bois.

Je m'élance, le ſuis, palpitant, hors d'haleine;
Je prête un corps, helas! à cette ombre incertaine.
Mais la foible vapeur, prompte à s'évanouir,
S'échappe de mes bras, tout prêts à la ſaiſir.
Tantôt je crois la voir, cette femme adorée,
Rayonnante d'éclat, de ſes attraits parée,
Telle que je la vis dans ces boſquets rians,
Où ſon premier regard s'empara de mes ſens,
Où la divinité, dont elle fut l'image,
Se montrant ſous ſes traits, emporta mon hommage.
Elle me dit: " arrête, & commande à ton cœur:
„ La mort eſt un paſſage, & nous mene au bonheur.
„ J'habite ce ſéjour où l'ombre eſt diſſipée,
„ Où l'on jouit enfin, où l'ame eſt détrompée.
„ Ce Dieu que l'on nous peint de ſes foudres armé,
„ Eſt un Dieu bienfaiſant, mais qui veut être aimé.
„ Cher amant, ne crains point ſes fureurs vengereſſes.
„ Qui forma les humains, pardonne à leurs foibleſſes.
„ Imploré par mes vœux, il va veiller ſur toi.
„ Tu n'as plus qu'un inſtant pour monter juſqu'à moi.
„ Déjà s'ouvre à tes yeux l'éternité brillante.
„ Adore & ſers un Dieu qui te rend ton amante.
Vaines illuſions! mon eſprit révolté
Cherche en vain à reprendre un joug qu'il a quitté.
Adélaïde... ô Dieu!... tu l'emportois ſur elle;
Et l'amant plus tranquille étoit chrétien fidelle.

Je baiſſois devant toi mon front reſpectueux :
Aux pieds de tes autels je portois tous mes vœux.
A mes côtés pourquoi plaçois-tu mon amante ?
Pourquoi dans ces déſerts me l'offrois-tu mourante ?
Puis-je, puis-je oublier ſes regards expirans,
Sa main qui me ſerroit, & ſes tendres accens,
Ces mots entrecoupés, encor pleins de ſa flamme,
Que ſa voix défaillante a gravés dans mon ame ?
Arbitre de mon ſort, ah ! c'eſt aſſez punir ;
Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
Sauve de ſa foibleſſe, épargne à ta vengeance,
Un cœur qui te chérit, & pourtant qui t'offenſe.
La mort, que je verrai d'un œil ſi ſatisfait,
Sera le premier don que mon Dieu m'aura fait.
Tels ſont mes vœux, mes pleurs, mes plaintes inutiles,
Et le trépas pour moi ſemble fuir ces aſyles.
Es-tu content, mon pere ? A mon ſeul ſouvenir,
Combien, au fond du cœur, ne dois-tu pas frémir ?
A ces horribles traits faut-il te reconnoître ?
Je devrois te haïr : c'eſt toi qui m'as fait naître.
Ton nom ſeul me conſterne & me remplit d'effroi :
Mes pleurs depuis vingt ans dépoſent contre toi.
O toi, par le devoir à ſes deſtins unie,
Fais-lui, pour me venger, l'hiſtoire de ma vie.
Qu'il frémiſſe à ſon tour : porte au fond de ſon cœur
L'accent de mes regrets, le cri de ma douleur.

D'un

D'un fils tendre & ſoumis perſécuteur ſévere,
Bourreau d'Adélaïde, eſt-il encor mon pere ?
Non ! de ſa main barbare il a briſé nos nœuds.
Puiſſé-je tranſporter ce cercueil ſous ſes yeux !
Puiſſent ces noirs tableaux l'environner ſans ceſſe,
Et le malheur d'un fils tourmenter ſa vieilleſſe !
Qu'ai-je dit ?.. ah !.. pardonne à mon égarement,
Ces coupables tranſports, ces fureurs d'un amant.
Malgré ſa cruauté, je ſens que je l'honore ;
Il ne m'aima jamais, & moi je l'aime encore.
Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
S'il peut te conſoler, il eſt un dieu pour moi.
O penſée accablante ! ô comble de miſere !
J'ai donc perdu le droit de conſoler ma mere !...
Un devoir redoutable enchaîne ici mon ſort,
Et m'attache vivant aux horreurs de la mort !
Ma tendre mere !.. ah Dieu ! c'en eſt fait.. je ſuccombe..
Chere amante, eſt-ce toi qui ſouleves ta tombe ?...
Elle s'ouvre ! c'eſt toi... Je te ſuis... Je me meurs...
Que le trépas eſt doux après tant de malheurs !

LETTRE
DE PHILOMELE
A PROGNÉ.

CHERE Progné, ſans doute on a pleuré ma mort.
Lis, reconnois ces traits, ils contiennent mon ſort.
Reconnois en tremblant ta ſœur infortunée,
Loin de l'œil des humains, par un monſtre enchaînée.
Je vis pour me venger; oui, ce cruel eſpoir
Me fait chérir le jour, que je n'oſois plus voir.
Quand pourrai-je franchir le lieu qui nous ſépare,
De mes ſanglantes mains déchirer un barbare!...
Pardonne à ce tranſport, & du fond des déſerts,
Puiſſent mes cris plaintifs armer tout l'univers!
Je frémis... malheureuſe! ah! que vais-je te dire?
De mon opprobre, hélas! eſt-ce à moi de t'inſtruire?
Ces traits, chere Progné, par mes pleurs effacés,
Ces mots interrompus devroient t'en dire aſſez.
Mais non. Il faut parler & bannir l'artifice:
Victime d'un forfait, je n'en ſuis point complice.
Il faut qu'au monde entier un trop juſte courroux
Dévoile l'attentat de ton horrible époux.

Rappelle-toi ce tems, ſi cher à ma tendreſſe,
Où, pour te plaire, il vint me chercher dans la Grece.
Je parois à ſes yeux, il ſe trouble, & ſoudain
Le plus coupable feu s'allume dans ſon ſein.
Pour hâter mon départ, il gémit, il ſoupire.
Qu'un cœur eſt éloquent lorſque l'amour l'inſpire!
Si ſon empreſſement le trahit quelquefois,
C'eſt Progné, me dit-il, qui parle par ma voix.
Ces pleurs que je répands, charmante Philomele,
Ces pleurs & ces ſoupirs ſont ordonnés par elle.
Crédule, n'oſant rien ſoupçonner de ſa foi,
J'imputois ſes efforts à ſon amour pour toi.
Et, me précipitant dans les bras de mon pere,
A ces perfides ſoins je joignois ma priere.
Vieillard infortuné, qu'aveuglerent les dieux,
Tu cauſas tous mes maux, croyant combler mes vœux.
" Puiſque vous le voulez, je cede, cher Thérée,
„ Lui dit-il: par les nœuds d'une amitié ſacrée,
„ Par les dieux immortels, par nos embraſſemens,
„ Ayez ſoin de ma fille, & gardez vos ſermens.
„ Vous ſavez, vous voyez combien elle m'eſt chère;
„ Ah! rendez-la bientôt aux alarmes d'un pere.
„ Que l'un de mes enfans, en me fermant les yeux,
„ Reçoive au moins mon ame & mes derniers adieux!
En prononçant ces mots, préſens à ma penſée,
Dans ſes bras languiſſans il me tenoit preſſée.

Ses longs gémiſſemens préſageoient mes malheurs ;
Et ſes yeux, malgré lui, laiſſoient couler des pleurs.
De mon départ enfin le jour eſt prêt d'éclorre.
Jour fatal ! jour affreux ! ſouvenir que j'abhorre !
Le voile ſe déploie, & le ſouffle des vents
Seconde d'un cruel les vœux impatiens.
On eût dit que la mer, contre moi conjurée,
Étoit complice alors du forfait de Térée.
Je pars ; & Pandion, l'œil fixé ſur les eaux,
Suit, en me rappellant, la trace des vaiſſeaux.
Avec frémiſſement je vois fuir le rivage.
Mon raviſſeur triomphe, & changeant de viſage :
J'ai donc vaincu, dit-il. Un tranſport furieux
S'échappe de ſon cœur & brille dans ſes yeux.
Il ne peut renfermer ſa criminelle joie ;
D'un œil avide & ſombre il contemple ſa proie.
Et moi, qui ne pouvois déméler ſes deſſeins,
Je pleurois, & ſemblois preſſentir mes deſtins.
Des mouvemens confus dans mon cœur s'éleverent.
Je rougis, je pâlis ; tous mes ſens ſe troublerent ;
Et jetant mes regards ſur l'eſpace des mers,
Je me crus un moment ſeule dans l'univers.
Je voulus lui parler : ſes regards, ſon ſilence,
Son trouble, conſternoient ma timide innocence.
Je ſouhaitai cent fois que le vent oppoſé
Repouſsât ſon vaiſſeau, par l'orage briſé.

Et lorſqu'il s'applaudit du deſtin qu'il m'apprête,
J'implore au fond du cœur la mort ou la tempête.
Dieux, ne deviez-vous point, dans ces cruels momens,
Pour ſauver l'innocence, armer les élémens?
Lancer ſur moi la foudre, ou m'ouvrir un abyme?
Aimez-vous mieux punir que prévenir le crime?
La rame cependant redouble ſes efforts,
Et déjà de la Thrace on découvre les bords.
On arrive; on deſcend: le parjure Térée
Guide ſeul en ces lieux ma démarche égarée.
Tremblante il me conduit au fond d'un bois épais,
Où, parmi des débris, s'éleve un vieux palais,
Effroyable tombeau, priſon inacceſſible,
Que l'aſpect des déſerts rend encor plus terrible.
Il me fallut entrer dans ce ſéjour d'horreur;
D'une mourante voix je demande ma ſœur.
En ce moment Térée, ô comble de l'outrage!...
Les yeux étincelans d'un amour plein de rage...
Tu frémis, & m'entends... Mais que devins-je, ô dieux!
Quand mon œil ſe r'ouvrit à la clarté des cieux?
" Barbare, m'écriai-je, exécrable adultere,
„ Ni la foi des ſermens, ni les larmes d'un pere,
„ Ni l'hymen profané par ta coupable ardeur,
„ Ni ma foibleſſe enfin n'ont pu toucher ton cœur?
„ Acheve: ta fureur ſeroit-elle aſſouvie?
„ Tu m'as ravi l'honneur, arrache-moi la vie;

„ Ou bien, tremble à ton tour : révélant ces ſecrets,
„ Ma voix, ma propre voix, publira tes forfaits.
„ De tes horribles feux malheureuſe victime,
„ Je mourrai de ma honte, en avouant ton crime ;
„ Et ſi ta cruauté m'enchaîne en ces déſerts,
„ De mes lugubres cris je remplirai les airs.
„ Les antres, les rochers rediront mon injure ;
„ Je ſaurai contre toi ſoulever la nature.
„ Mes plaintives clameurs monteront juſqu'aux cieux,
„ Et tu ſeras puni, s'il eſt encor des dieux.
„ Préviens le déſeſpoir d'une femme outragée.
„ Que je meure à l'inſtant, ou je ſerai vengée.

Ce diſcours dans ſes ſens jette un trouble ſecret.
Il tremble ; de ma rage il redoute l'effet ;
Mais bientôt dans ſon cœur cette crainte ſoudaine,
A ſon farouche amour fait ſuccéder la haine.
Te le dirai-je ? ô ciel !.. malgré tous mes efforts,
Mes ſanglots redoublés, mes larmes, mes tranſports,
Ce monſtre impitoyable, & que ma plainte anime,
Croyant dans le ſilence enſevelir ſon crime,
D'un bras enſanglanté m'arrache, ſans frémir,
L'organe dangereux qui pouvoit le trahir.

Enfin, las d'exercer ſon horrible furie,
Pour comble d'infortune il me laiſſe la vie !
Il va, bravant les dieux & mes reſſentimens,
Il va ſouiller ta couche & tes embraſſemens.

Il mêle ſes regrets à tes vives alarmes ;
Et couvert de mon ſang, il me donne des larmes.
Tu m'apparois ſouvent, en longs habits de deuil,
Appellant Philomele autour d'un vain cercueil.
Ah ! ceſſe de pleurer, ſur la foi de Térée,
Le trépas d'une ſœur qui vit déshonorée.
Vois cette malheureuſe, au fond de ſes déſerts ;
Vois la fille d'un roi mourante dans les fers.
Rien ne s'offre à mes yeux, qu'une garde terrible,
Et toujours importune, & toujours inflexible.
Livrée à ma douleur, depuis plus de deux ans,
Je n'entends près de moi que des rugiſſemens,
Ou le bruit effrayant de quelque ſource impure,
Tombant ſur des rochers avec un long murmure.
Les chênes, frémiſſant autour de ces tombeaux,
Entre-choquent leur cime & briſent leurs rameaux.
Il ſemble que le ciel, ſur ces réduits ſauvages,
Ait voulu raſſembler les vents & les orages.
Pour les autres humains prodigue de ſes dons,
Il colore les fleurs, il mûrit les moiſſons.
Loin de moi le printems ranime la nature,
Rend leur émail aux prés, aux arbres leur parure.
On goûte loin de moi la fraicheur des beaux jours.
Les ténébreux hivers ici regnent toujours.
Le ſoleil pâliſſant s'y dérobe dans l'ombre ;
Tout, juſqu'à la verdure, eſt formidable & ſombre.

A chaque inſtant je meurs, je ſuccombe, & je croi
Que la terre & les cieux ont diſparu pour moi.
Te peindrai-je mes nuits, mes nuits épouvantables;
La foudre qui répond à mes cris lamentables;
Cette terreur profonde, où mes ſens ſont plongés,
Et ces pleurs éternels dont mes yeux ſont chargés?
Je crois toujours le voir cet infame Térée,
L'œil brûlant de courroux & la main égarée;
Pâle, n'écoutant rien que ſes cruels deſirs,
M'aſſaſſiner, pour prix de ſes affreux plaiſirs.
Ah! ma ſœur, eſt-ce là cette jeune princeſſe,
Qui d'un pere adoré partageoit la tendreſſe,
Qu'il ſerroit dans ſes bras, & qui ſut avec toi
Le conſoler ſouvent du malheur d'être roi?
Séjour de mon enfance, ô palais de mon pere,
Peuple heureux ſous ſes loix, peuple à qui je fus chere,
Plaiſirs de l'amitié, qu'à peine j'ai connus,
O jours de mon bonheur, qu'êtes-vous devenus?
Qu'eſt devenu ce tems, où par tes mains ornée,
J'attirois les regards d'une cour fortunée,
Où la nature & l'art, dans le ſein du repos,
Pour embellir nos jours, uniſſoient leurs travaux?
Je me rappelle encor ce boſquet ſolitaire,
Où l'œil des courtiſans n'oſoit point nous diſtraire;
Où, ſans replis pour toi, dans un doux entretien,
Mon cœur paiſible & pur s'épanchoit dans le tien.

Vous, que le ciel forma pour être mes sujetes,
Dans un rang plus obscur vous vivez satisfaites.
Bornant à votre sort vos tranquilles desirs,
Si vous avez des maux, vous avez des plaisirs.
Et moi, d'adorateurs autrefois entourée,
Du reste des humains je me vois séparée;
Au milieu de ces bois, sans espoir, sans soutien,
Mon cœur est effrayé de ne tenir à rien.
Tous mes nœuds sont rompus: pour une infortunée
Il n'est plus désormais d'amour ni d'hyménée.
En apprenant ma honte, involontaire, hélas!
Le dernier des mortels frémiroit dans mes bras.
Il me faut renoncer, commençant ma carriere,
Au plaisir d'être épouse, à l'orgueil d'être mere!
Dans cette solitude il faut m'ensevelir,
Et je n'ai plus le droit de former un desir!
Que dis-je? j'ai perdu, dans l'horreur de mes chaines,
Le pouvoir douloureux de confier mes peines.
Vainement je m'essaie à prononcer ton nom,
Ma voix se trouble, expire, & ne rend qu'un vain son.
Je ne puis que pleurer, & de mes tristes charmes
Le reste malheureux est noyé dans les larmes.
Vains regrets! où laissai-je égarer ma douleur?
Quoi, l'espoir tout-à-coup expire dans mon cœur!
Les plaisirs sont bannis de ce séjour funeste:
Mais en est-il d'égal à celui qui me reste?

Pourſuis, ne ceſſe point, ô ſort, de m'outrager :
Je te pardonne encor, ſi je puis me venger....
Me venger !.. je renais ... doux eſpoir que j'embraſſe !
Il me ſoutient, ma ſœur, au ſein de ma diſgrace.
Il ne ſera point vain. Oui ! cette nuit les dieux
Ont offert, ſous tes traits, la vengeance à mes yeux.
Sang que j'ai vu couler, favorable préſage,
Songe affreux, revenez ranimer mon courage.
C'étoit pendant le tems des myſteres ſacrés,
Pendant ces tems d'ivreſſe à Bacchus conſacrés.
Déjà de toutes parts ſes terribles miniſtres
Font retentir les airs de hurlemens ſiniſtres ;
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encor l'horreur d'une profonde nuit.
Tu t'élances, tu ſors, de courroux tranſportée,
D'une ſainte fureur tu feins d'être agitée;
Et traînant à ta ſuite un cortege nombreux,
Tu viens, un tyrſe en main, m'arracher de ces lieux.
Je marche ſur tes pas incertaine, étonnée,
En ignorant toujours quelle eſt ma deſtinée.
A peine ai-je touché le ſeuil de ton palais,
Je crois, avec Térée, y voir tous les forfaits.
Tous les murs teints de ſang, dans ce palais impie,
Semblent m'offrir ſon nom, qu'éclaire une furie.
Mais toi, plaignant mon trouble & mes ſecrets combats,
Tu viens, en ſoupirant, te jeter dans mes bras.

Dans cet embraſſement que je trouvai de charmes !
" Chere ſœur, me dis-tu, ſeche, ſeche tes larmes.
„ De ce palais en feu veux-tu que les lambris
„ Écraſent le tyran ſous leurs brûlans débris ?
„ Veux-tu qu'à ſes regards te faiſant reconnoître,
„ De cent coups de poignard j'aille percer le traître ?
Immobile au milieu de ces vives douleurs,
Je ne répondois rien, & je verſois des pleurs.
A l'inſtant, quel objet pour ton ame éperdue !
Ton fils infortuné vient s'offrir à ta vue.
Lui lançant un regard furieux & diſtrait :
" De ſon pere, dis-tu, c'eſt le vivant portrait.
„ Les dieux, les juſtes dieux m'amenent ma vengeance.
Après ces mots, ſuivis d'un farouche ſilence,
Tu nous fixes tous deux, & je te vois ſoudain
Trembler, frémir, pleurer, & lui percer le ſein.
Ce n'étoit point aſſez : impitoyable mere,
Tu voulus qu'il ſervît d'aliment à ſon pere.
Ce monſtre, ce barbare, à tes côtés aſſis,
Avec avidité ſe repaît de ſon fils.
Et dans ce moment même, ô tendreſſe trop vaine !
Il cherche Itis, il veut qu'à ſes yeux on l'amene.
J'entre auſſi-tôt, & l'œil de rage étincelant,
Je lui jette d'Itis le crâne encor ſanglant.
Toi, de loin jouiſſant de ſon trouble funeſte :
" Voilà ton fils, tu viens d'en engloutir le reſte.

„ Lui dis-tu, reconnois Philomele, ma ſœur.
„ Entends crier Itis dans le fond de ton cœur.
Il ne ſe connoît plus, il rugit, il ſoupire;
Il s'attache, en pleurant, à ce cœur qu'il déchire.
De ſon flanc entr'ouvert il voudroit retirer
Cet enfant malheureux, qu'il vient de dévorer.
Errant de toutes parts, il cherche en vain des armes,
Et de ſes yeux le ſang ruiſſele avec les larmes.
Il nomme encore Itis, & croit à chaque inſtant
Dans le ſein paternel le ſentir palpitant.
Au milieu de ſes cris, une ſecrete joie,
Sur mon front plus ſerein par degrés ſe déploie.
Auteur de tous ſes maux, voulant les redoubler,
Mon ſeul ſupplice étoit de ne pouvoir parler.
Je ne me laſſois point d'une ſi douce image:
Mais ce tigre, déjà dans l'excès de ſa rage,
S'élançoit ſur nous deux....Tout fuit, & le réveil
Vient m'enlever trop tôt ces erreurs du ſommeil....
A ce préſage heureux mon ame s'abandonne;
Il faut punir un monſtre, & le ciel te l'ordonne.
Tu dois t'en ſouvenir: quand il s'unit à toi,
Tu ſentis dans ton cœur naître un ſecret effroi.
De noirs preſſentimens troublerent cette fête,
La couronne de fleurs ſe fana ſur ta tête.
Ah! pourquoi retracer ces objets à tes yeux?
Sans doute ta fureur va ſurpaſſer mes vœux.

Songe qu'en m'outrageant c'eſt toi qu'il a trahie.
Pourrois-tu dans tes bras recevoir cet impie,
Cet adultere époux, infame raviſſeur,
Inceſtueux amant, & bourreau de ta ſœur?
Quoi! ce jour qui te luit, ce méme jour l'éclaire!
Sois ſenſible à mes pleurs, venge un roi, venge un pere.
Je l'aurois informé de mon ſort inhumain;
Mais ce triſte récit eût hâté ſon deſtin.
Et plutôt que de rompre un généreux ſilence,
J'aime mieux vivre encore & mourir ſans vengeance.
Je n'eſpere qu'en toi: viens briſer ma priſon.
Dans ce bois pour ſignal fais retentir ton nom.
Ne rougis point, ma ſœur, du courroux qui m'anime.
En plaignant un coupable on partage ſon crime.
Adieu, chere Progné: tu ſais quel eſt mon ſort.
Choiſis, j'attends de toi la vengeance ou la mort.

LETTRE

*A MADAME DE C**.*

Si j'écrivois à un de ces êtres ſuperficiels qui, dans un monde frivole, ſe diſputent de charmes & de ridicules, dont l'amour-propre s'enivre au moindre éloge, & dont rien ne réveille la ſenſibilité, je lui prodiguerois la flatterie & le menſonge, je le couronnerois de fleurs auſſi-tôt fanées que cueillies; enfin je le déifierois, me moquant en ſecret du dieu & de l'apothéoſe: mais c'eſt à vous que j'écris. Vous êtes jeune, & vous ſavez penſer; vous êtes belle, & vous l'oubliez. D'après cela, vous devez préférer le ton ſimple de la confiance, à l'honneur d'être ennuyée avec faſte, & au plaiſir d'être louée ſans eſprit.

Avouez-le, madame, lorſqu'on a parcouru ce cercle de futilités que chaque jour reproduit, lorſqu'on a porté quelque tems le maſque de la bienſéance & les chaînes de l'étiquette, lorſque l'eſprit eſt fatigué de toutes les formes bizarres

qu'on lui a fait prendre ; c'eſt avec bien de la ſatisfaction qu'on retombe au ſein de la nature, & qu'on s'abandonne à ce repos agiſſant, que les lettres ſeules peuvent donner. Combien de fois je vous ai vue, excédée de plaire, & tyrannisée par vos propres charmes, vous refugier dans une ſociété peu nombreuſe, pour y chercher ces plaiſirs purs & tranquilles, que le trouble ne précede point, & que le remord ne ſuit jamais! Combien de fois j'ai pris pour juge des ouvrages les plus ſérieux, celle qui peut-être avoit prononcé la veille ſur une mode nouvelle, ou ſur le vaudeville du jour !

C'eſt ſous vos yeux que la lettre de Barnevelt a été faite ; c'eſt d'après vos conſeils que j'ai tâché de la perfectionner. Les beautés de ce ſujet ne vous ſont point échappées : vous avez frémi, en voyant les limites imperceptibles qui ſéparent la vertu & le crime. Barnevelt aſſaſſin a excité votre indignation, il vous a arraché des larmes par l'ivreſſe de ſa douleur, ſi j'oſe le haſarder, & par la vérité de ſon repentir. Cependant ces tableaux ſombres & terribles ſemblent peu faits pour les graces légeres de votre âge. Vous, pour qui l'amour ſeroit ſans doute le dieu du bonheur,

avez-vous pu vous le figurer ſous les traits dont je l'ai peint d'après mon modele ? Avez-vous pu croire qu'il ait exiſté un monſtre tel que Fani, vous que les retours ſur vous-même ont dû familiariſer avec l'image de la vertu ?

Ces réflexions m'ont dirigé dans le nouveau ſujet que j'ai choiſi. L'intérêt en eſt plus tendre, les teintes en ſont moins ſombres. Vous vous rappellez peut-être l'hiſtoire de Iarico, citée dans le Spectateur Anglois. C'eſt elle qui m'a fourni l'idée de la lettre que je vous envoie. Voici l'article du Spectateur.

"M. *Thomas Inkle*, troiſieme fils d'un de nos „ riches citoyens de Londres, âgé de vingt ans, „ s'embarqua aux Dunes le 16 juin 1747, ſur le „ vaiſſeau nommé l'*Achille*, deſtiné pour les Indes „ occidentales. Il entreprit ce voyage dans la vue „ de s'enrichir par le commerce, & il avoit les „ talens néceſſaires pour y réuſſir ; il étoit fort „ rompu dans la ſcience des nombres, & il pou- „ voit calculer d'un coup de plume, s'il y avoit „ du profit ou de la perte dans quelque négoce. „ En un mot, ſon pere n'avoit rien oublié pour „ lui inſpirer de bonne heure l'amour du gain, „ & l'attacher à ſes intérêts d'une maniere

„ capable

„ capable de prévenir l'ardeur naturelle de ſes
„ autres paſſions. Avec ce tour d'eſprit, il n'étoit
„ pas mal fait de ſa perſonne ; il avoit le viſage
„ vermeil, l'air robuſte & vigoureux, & ſa che-
„ velure blonde & friſée lui pendoit négligem-
„ ment ſur les épaules. Il arriva dans le cours de
„ ſon voyage, que l'*Achille* manqua de vivres,
„ & qu'il entra dans un petit port brute ſur la
„ côte d'Amérique, pour y faire de nouvelles
„ proviſions. Notre jeune homme y deſcendit à
„ terre avec pluſieurs autres Anglois ; & ſans
„ prendre garde à un parti d'Indiens qui s'étoient
„ cachés dans les bois pour les obſerver, ils s'é-
„ loignerent un peu trop du bord de la mer ; de
„ ſorte que les naturels du pays fondirent ſur
„ eux, & les maſſacrerent preſque tous. M. *Inkle*
„ eut le bonheur de s'échapper avec quelques
„ autres, dans une forêt, où, accablé de fatigue
„ & hors d'haleine, il ſe jeta ſur une petite émi-
„ nence à l'écart. Il n'y fut pas plutôt, qu'une
„ jeune Indienne ſortit d'un endroit couvert de
„ buiſſons qui étoit derriere lui, & le vint trou-
„ ver. Surpris d'abord l'un & l'autre de cette
„ entrevue, ils ne tarderent pas à ſe regarder
„ d'un œil favorable. Si l'Européen fut charmé

„ de la tournure, des traits & des graces un peu
„ ſauvages de l'Américaine toute nue, celle-ci
„ n'admira pas moins l'air, le teint & la taille
„ d'un Européen habillé de pied en cap. Elle
„ devint même ſi amoureuſe de lui, qu'inquiete
„ pour ſa vie, elle le conduiſit dans une cave,
„ & qu'après l'y avoir régalé de fruits délicieux,
„ elle eut ſoin de le mener boire à une ſource
„ d'eau vive.

„ Ils avoient déjà vécu pluſieurs mois au
„ milieu dès plus tendres amours, lorſqu'*Iarico*
„ apperçut un navire ſur la côte, & qu'inſtruite
„ par ſon amant, elle fit divers ſignaux à ceux
„ qui le montoient. Dès que la nuit arriva, ils
„ ſe rendirent l'un & l'autre ſur le rivage, où ils
„ eurent la joie & la ſatisfaction de trouver quel-
„ ques-uns des gens de ce vaiſſeau, qui étoient
„ anglois, & qui alloient aux Barbades. Pleins
„ d'eſpérance de ſe voir bientôt délivrés de leurs
„ inquiétudes, de jouir d'un bonheur moins
„ interrompu, ils ſe mirent deſſus. Mais à l'ap-
„ proche de cette isle, notre jeune homme, rê-
„ veur & penſif, vint à conſidérer le tems qu'il
„ avoit perdu, & à calculer tous les jours que
„ ſon capital ne lui avoit produit aucun intérêt.

„ Afin donc de se mettre en état de réparer ses „ pertes, & de pouvoir rendre compte de son „ voyage à ses parens & à ses amis, il résolut de „ se défaire d'*Iarico* à son arrivée au port, où un „ vaisseau n'a pas plutôt mouillé, qu'il se tient „ un marché public sur le bord de la mer pour „ la vente des esclaves indiens ou autres qu'il y „ amene, à peu près comme on vend ici les che- „ vaux & les bœusf. Cette pauvre malheureuse „ eut beau fondre en larmes & lui représenter „ qu'elle étoit enceinte de ses œuvres; insensible „ à toute autre voix qu'à celle de l'intérêt, il ne „ pensa qu'à profiter de son aveu pour en tirer „ une plus grosse somme d'un marchand de la „ colonie, auquel il la vendit.

Tel est à peu près, madame, le fond de mon ouvrage: vous entrevoyez sans doute combien il est susceptible de ces développemens heureux, qui portent dans l'ame plus d'attendrissement que de terreur; de ces peintures naïves, dont le charme est toujours nouveau; enfin de cette douce mélancolie, qui est en quelque sorte la volupté de la douleur. Zéila, au sortir de ses bois, doit mêler des images riantes à sa tristesse même; tout doit se peindre à son imagination

avec la fraîcheur & le coloris de la nature. C'eſt cette nuance que j'ai cherchée ; c'eſt elle qui doit dominer dans le tableau. Heureux ſi j'ai pu la ſaiſir, & ſi j'attache quelques roſes aux cyprès de Barnevelt !

A coup ſûr vous vous êtes récriée ſur l'horrible baſſeſſe de ce *Inkle*, qui profite de la groſſeſſe de ſon amante pour en doubler le prix. Raſſurez-vous, madame ; Valcour, dans ma lettre, n'eſt point coupable de ce crime. Zéila eût ceſſé d'être intéreſſante, ſi j'euſſe avili Valcour à ce point. C'eſt un jeune homme entraîné au changement par l'influence victorieuſe du climat où il eſt né. C'eſt un François qui s'ennuie, & qui renonce à l'amour, pour chercher le plaiſir. J'ai tranſporté Zéila à Conſtantinople, afin de motiver ſa lettre, que rien n'auroit pu juſtifier dans les déſerts. Je ſuppoſe qu'elle eſt prête d'entrer dans le ſerrail, pour ajouter un nouveau trait à ſa ſituation, & ſur-tout pour que ſa beauté ne ſoit point équivoque ; car il faut qu'une femme qui ſe plaint ſoit au moins jolie, ou elle a tort de ſe plaindre.

On m'objectera peut-être que Zéila n'eſt qu'une femme abandonnée, comme tant d'autres.

Sans doute : mais elle eſt eſclave ; mais elle eſt mere ; mais c'eſt une ſauvage, un être qui a reſpiré l'air de la liberté, & qui en conſerve l'énergie, qu'on veut forcer au déshonneur, & enſevelir dans les bras d'un deſpote. C'en eſt aſſez, je crois, pour rajeunir mon ſujet.

Maintenant, madame, permettez-moi quelques réflexions ſur ce genre de poéſie que vous aimez, & qu'on a depuis peu reſſuſcité parmi nous. Ovide en eſt l'inventeur, mais ne peut ſervir de modele. Les éclairs d'une imagination brillante ne ſuppléent point à cette flamme du cœur qui doit animer tous les ouvrages de ſentiment. Ovide ne verſe jamais de larmes, & n'en fait jamais répandre ; chez lui la douleur eſt parée de toutes les graces du bel-eſprit ; & la nature, ſi belle quand elle eſt ſimple, y diſparoît ſous le faſte des ornemens. Il faut le lire, & non l'imiter.

Parmi nos héroïdes modernes, celle qui ſans contredit mérite la préférence, c'eſt l'Héloïſe de M. Colardeau ; ouvrage charmant, que l'ame a ſenti, que l'ame a colorié, où la richeſſe du fond ſe fait oublier par la beauté des détails, où la magie du ſtyle n'ôte rien à la vérité de la

paſſion, & qui ſera lu tant que l'amour fera des malheureux.

Les autres poëmes qu'on nous a donnés dans ce genre, pechent, preſque tous, par la maladreſſe & la longueur des récits; ce qui eſt, je crois, le vice particulier de l'épître héroïque. On a très-bien dit qu'elle devoit être pour l'ame ce que l'ode eſt pour l'eſprit, un trait de feu, un élan de ſenſibilité non interrompu. D'après cette définition, on doit juger combien le récit y eſt déplacé, à moins qu'il ne faſſe lui-même la plus grande partie de l'intérêt; à moins qu'il n'apprenne au perſonnage à qui on écrit, des événemens qu'il ne ſait pas; enfin, à moins qu'il n'offre des tableaux forts & pathétiques, qui puiſſent remuer, attendrir, ou étonner le lecteur.

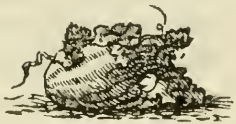
J'oſerai encore remarquer que, dans ce genre ſur-tout, on eſt trop léger & trop précipité ſur le choix des ſujets: ils ſont preſqu'auſſi rares que pour la tragédie même. Dans l'une, les reſſources de l'art, l'illuſion du théatre, l'adreſſe de la conduite, la gradation de l'intérêt, ſuppléent ſouvent à ſa vivacité. L'autre ne préſente point d'acceſſoires ſur leſquels on puiſſe ſe rejeter; le cœur n'y eſt point diſtrait par le plaiſir des yeux;

& elle ne peut attacher que par la fécondité & la force du fond.

Il eſt des ſujets dont nous privent tous les jours la délicateſſe de nos mœurs, la timidité de notre goût, & la bienſéance de notre théatre : voilà ſur-tout ceux qui appartiennent à l'héroïde; je voudrois qu'elle s'en emparât. Par-là notre littérature ne ſouffriroit point de nos préjugés, & la muſe de l'héroïde deviendroit chere à la nation.

Au reſte, madame, c'eſt à vous de prononcer. Je vous ſoumets ces réflexions. Le tact délicat d'une ame ſenſible vaut tous les raiſonnemens d'un diſſertateur. C'eſt en vous jouant que vous éclairez les arts ; & ſouvent un écrivain ſe donne bien de la peine, pour n'avoir pas le ſens commun. Jouiſſez de tous vos avantages. Badinez avec les graces, recueillez-vous avec les muſes : ne quittez point un monde léger qui vous plaît, & qui vous aime. C'eſt un tableau mouvant qui mérite d'être obſervé. A quoi s'occuperoit la raiſon, ſans le ſpectacle de la folie? Vous ne devez point craindre que votre imagination vous égare ; votre ame vous ramenera toujours : chargez l'une de vos plaiſirs, & l'autre

de votre bonheur. Je ne vous demande que ces inſtans de repos, ces intervalles que laiſſe le tourbillon, & qui ceſſent d'être des vuides, quand ils ſont remplis par l'amitié & ce goût des arts, la vie d'un être qui penſe.



LETTRE
DE ZÉILA.

DES tranquilles déſerts une ſimple habitante,
Vers le déclin du jour, au fond des bois errante,
Rencontre ſur ſes pas un jeune infortuné,
Par une fleche atteint, mourant, abandonné.
Elle approche, lui tend une main ſalutaire;
Quoiqu'il ſoit étranger, le traite comme un frere;
Le traîne avec effort dans un antre voiſin,
Et le tient, en pleurant, renverſé ſur ſon ſein;
Enfin lui rend la vie, & guérit ſa bleſſure.
Il conſulte, il entend la voix de la nature.
Attirés l'un vers l'autre, & prompts à s'enflammer,
Ils deviennent amans, par le beſoin d'aimer.
Après deux ans paſſés dans la plus tendre ivreſſe,
(Que n'eût point fait pour lui ſa crédule maîtreſſe!)
Elle quitte ſes bois, elle franchit les mers,
Et le ſuit, ſans regret, dans un autre univers.
C'eſt là qu'ouvrant ſon ame au plus noir artifice,
Il conçoit le deſſein de fuir ſa bienfaitrice.
Tandis qu'elle goûtoit les douceurs du repos,
Et ſourioit peut-être à l'auteur de ſes maux,

O crime ! ô trahiſon ! cet ingrat qu'elle adore,
S'arrache de ſes bras qui le ſerroient encore ;
Craint de troubler, hélas ! ſon funeſte ſommeil,
S'embarque, & l'abandonne aux horreurs du réveil !
Tu trembles, tu frémis, tu connois le perfide.
Un moment ſouviens-toi des champs de la Floride,
De ces champs où j'aimai pour la premiere fois,
Où je crus ſous tes traits voir un dieu dans nos bois.
Oui, c'eſt moi qui t'écris ! c'eſt l'objet de ta rage ;
Ton amante, & ta ſœur, que tu nommois ſauvage,
Dont les ſoins t'ont ſauvé de cent périls divers,
Et qui fut pour toi ſeul embellir ſes déſerts.
Pour m'oublier, Valcour, tu m'as trop outragée :
Puiſſé-je cependant n'être jamais vengée !
Je t'idolâtre encor : mon ame à tout moment
S'envole vers les lieux qu'habite mon amant.
A toi je me livrai, c'eſt pour toute ma vie.
En proie à ſes douleurs, malheureuſe & trahie,
Ta Zéila jamais ne veut ſe dégager :
Je préfere mes maux au crime de changer.
Dans mes jours de bonheur, qui me l'eût oſé dire,
Qu'à Valcour infidele il me faudroit écrire !
Oui, ces traits que tu vois, qui te ſont adreſſés,
La main de Zéila, ſa main les a tracés.
Depuis l'horrible inſtant qu'elle pleure ta fuite,
Pour te parler de toi, Zéila s'eſt inſtruite.

Oui, j'appris ton langage, hélas! trop séducteur,
Et qu'avant de l'entendre, avoit choisi mon cœur.
Enfin j'étudiai cet art, cet art suprême,
Pour consoler l'amour, inventé par lui-même;
Qui peignit tant de fois les plaisirs des amans,
Et ne peut me servir qu'à peindre mes tourmens.
Valcour, ils sont affreux! sur un triste rivage,
Loin de toi je languis, je meurs dans l'esclavage.
Seule dans l'univers, je n'ai devant les yeux,
Au lieu de mon amant, qu'un maître impérieux.
On me défend les pleurs, & même le murmure;
J'ai perdu tous les droits que donne la nature;
Et j'éprouve, soumise à de barbares loix,
La crainte & le mépris, inconnus dans les bois.
En vain mon fils, ce fils (je t'offense peut-être),
Fruit des plus tendres feux que l'amour ait fait naître,
Qu'au ciel tu demandois, que ton sang a formé,
Et, quand tu me quittas, dans mes flancs renfermé:
En vain ce fils si cher, puisqu'il est ton image,
Sourit à ma douleur, peu faite pour son âge,
Et me presse toujours de ses bras caressans:
Je mêle des soupirs à ses jeux innocens.
Mes yeux, en le fixant, se rempliſſent de larmes.
Sans secours, sans appui, sans titres que ses charmes,
Il n'apprendra de moi, dans son triste destin,
Qu'à prononcer ton nom, & pleurer dans mon sein.

Hélas ! trop insensible au bonheur d'être pere,
Tu m'as même ravi les plaisirs d'une mere.
Valcour, homme cruel, lorsque tu me trahis,
Tu frappas d'un seul coup ton amante & ton fils.
Cependant, tu le sais, j'ai tout fait pour te plaire ;
Et si j'ai dû t'aimer, j'ai bien dû t'être chere.
Dieux ! avec quels transports je volois dans ses bras !
Combien de sentimens . . . que je n'exprimois pas !
Pour te peindre une ardeur qui cherchoit un passage,
Un silence enflammé me servoit de langage.
Ah ! je fus loin, crois-moi, de rougir de mes feux.
J'eus l'orgueil de l'amour, quand l'amour est heureux.
Existant par toi seul, à toi seul asservie,
Je croyois dans ton sein renouveller ma vie ;
Et dans ces doux momens, extases du bonheur,
Zéila toute entiere alloit chercher ton cœur.
Rappelle-toi les soins de ta jeune sauvage,
Mon amour ingénu, mon zele, mon courage,
Et cette simple grotte, agréable réduit,
Que n'osoient approcher le chagrin ni le bruit.
D'arbrisseaux odorans je l'avois entourée ;
Un éternel ombrage en déroboit l'entrée.
Là tu ne redoutois, heureux par mes secours,
Ni la fraîcheur des nuits, ni la chaleur des jours.
Couché sur le duvet des plumes les plus belles,
Respirant le parfum des fleurs les plus nouvelles,

Tu n'étois occupé, Valcour, tu le fais bien,
Qu'à ſentir ton bonheur, dont je faiſois le mien.
C'eſt moi qui, choiſiſſant ma fleche la plus ſûre,
Courois dans les forêts chercher ta nourriture:
C'eſt moi qui, le matin, dans les plus clairs ruiſſeaux,
Pour te déſaltérer, allois puiſer les eaux.
Quand le midi brûlant dévoroit les campagnes,
Quand les oiſeaux fuyoient le ſommet des montagnes,
Renfermée avec toi, cachée à tous les yeux,
Aſſiſe à tes côtés, j'inventois mille jeux.
J'entrelaçois des joncs pour ſoutenir nos treilles.
Pour recevoir nos fruits, je treſſois des corbeilles.
Avec tes longs cheveux j'aimois à badiner;
D'un feuillage nouveau j'aimois à les orner.
Souvent ta Zéila, ne pouvant davantage,
A tes ſons enchanteurs mêloit ſa voix ſauvage.
Je te voyois ſourire, & voler dans mes bras.
Les heures s'écouloient, tu ne les comptois pas.
Mais dès que le zéphir, murmurant dans la plaine,
Verſoit ſur les gazons le frais de ſon haleine,
C'eſt alors qu'avec toi, dans les bois d'alentour,
J'allois par un beau ſoir terminer un beau jour.
Un aſyle écarté, retraite du myſtere,
Prêtoit à nos plaiſirs ſon ombre ſolitaire.
Près de nous mille oiſeaux, jaloux de nos tranſports,
Sur les rameaux émus ſoupiroient leurs accords;

Entremêlant leurs becs, & leurs plumes nouvelles,
Au-dessus de ta tête ils agitoient leurs ailes.
Que de tendres baisers, dans ce riant séjour,
Multipliés, donnés, & rendus par l'amour!
Dieu de nos bois, ô Dieu! que le seul crime outrage,
Je ne t'offensois point par ce brûlant hommage.
J'ose le croire au moins. Deux êtres innocens,
Dans l'ivresse plongés, de plaisirs frémissans,
Respirant tour-à-tour, & confondant leur ame,
Chaque jour plus heureux, sans épuiser leur flame;
Ces pleurs délicieux qui coulent dans leur sein;
Au milieu de ses pleurs, leur front toujours serein;
Et le recueillement de leur volupté pure,
Sont les plus doux objets que t'offre la nature.
Tu ne peux condamner ce fortuné lien.
Le bonheur des mortels augmente encor le tien.
Combien j'étois heureuse! Ah Valcour! ah perfide!
Combien de fois la nuit, dans sa course rapide,
Vint-elle nous surprendre en ces charmans réduits!
Je ne distinguois plus ni les jours ni les nuits.
Alors sur mes genoux je reposois ta tête:
Au bruit le plus léger, tremblante, toujours prête,
Et rassurant ton cœur, trop occupé de moi,
Je feignois de dormir, & je veillois pour toi.
Tu me trouvois plus tendre au lever de l'aurore;
Le soleil la suivoit, j'étois plus tendre encore.

En vain il coloroit, & les cieux & les mers;
Valcour étoit pour moi l'aſtre de l'univers.
Quelques mots t'échapoient; je croyois les comprendre,
Ce que dicte l'amour, l'amour le fait entendre.
Tu me diſois ſans doute : " ô mon unique appui,
„ Je t'adorois hier, je t'adore aujourd'hui.
„ Ma chere Zéila, je te ferai fidelle;
„ Aux yeux de ton amant tu ſeras toujours belle.
„ Je ſuis content des biens qui me ſont réſervés.
„ Va, je te dois les jours que ta main a ſauvés;
„ Tu peux en diſpoſer, puiſqu'ils ſont ton ouvrage.
„ Oui, j'en prends à témoin ces berceaux, cet ombrage,
„ Ces gazons parfumés, trône de nos deſirs,
„ Dont l'empreinte encor fraiche atteſte nos plaiſirs;
„ Ces antres tapiſſés d'une vigne abondante;
„ L'onde de ces ruiſſeaux, ſous ces palmiers errante;
„ Cent baiſers amoureux, que je vais te donner;
„ Et ces naiſſantes fleurs, qui vont te couronner.
Si j'en croyois mon cœur, ce fut là ton langage.
Quel changement, ô ciel!.. Mais dis par quelle rage
As-tu voulu troubler le cours de mes deſtins,
Et pour des biens peu ſûrs, en quitter de certains?
De tréſors, près de moi, tu n'étois point avide.
L'or à côté des fleurs germe dans la Floride.
Ta main cueillit les fleurs, l'or ne t'a point tenté.
Eh! qu'en faire en des lieux où rien n'eſt acheté?

Comblé de mes bienfaits, tu laiſſois à la terre
Ce métal ſi brillant, & ſi peu néceſſaire.
Valcour depuis ce tems a-t-il changé de vœux?
Ce qu'il fouloit aux pieds, peut-il le rendre heureux?
Un bonheur ignoré te fatiguoit peut-être:
Valcour, trop jeune encor, n'avoit pu ſe connoître.
Le deſir de la gloire, hélas! toujours trompeur,
Avec l'ennui ſans doute eſt entré dans ton cœur?
Dans les bois cependant ce deſir téméraire,
Cet inſtinct de ton âge a pu ſe ſatisfaire.
Combien de fois j'ai vu de la cime des monts
Leurs habitans deſcendre au fond de nos vallons!
Ces mortels indomptés, ces ames inflexibles,
Aux charmes de ta voix tu les trouvois ſenſibles.
Quand tu la mariois au ſon des inſtrumens,
Quels étoient leurs tranſports & leurs raviſſemens!
Danſant autour de nous, ils quittoient leur rudeſſe;
Ils marquoient par des cris leur farouche allégreſſe.
Et leurs bras ſuſpendus, enchaînés ſous tes loix,
Laiſſoient la fleche oiſive au fond de leurs carquois.
Chaque jour dans leurs cœurs augmentoit ta puiſſance,
Et ces droits ſi touchans, fondés ſur l'innocence.
Des ſauvages charmés ſe joignoient à tes jeux.
Ah! qui les déſarmoit, devoit régner ſur eux.
Ils t'auroient par mes mains, donné le diadême;
Zéila ſur ton front l'auroit ceint elle-même;

Et

Et tes nouveaux ſujets euſſent chéri dans moi
L'épouſe de Valcour, l'amante de leur roi.
Dans quelle illuſion va s'égarer mon ame?
L'ambition ni l'or ne m'ont ravi ta flame.
Des rigueurs de mon ſort, des maux que tu m'as faits,
Je ne dois accuſer que mes foibles attraits.
Peut-être qu'en effet tu n'es point ſi coupable.
Peut-être à tes regards je ceſſois d'être aimable.
On dit que parmi vous on permet le détour,
Et qu'en le repouſſant on enchaîne l'amour.
On dit que la tendreſſe eſt ſoumiſe au caprice,
Que même la beauté n'eſt qu'un vain artifice,
Un maſque ſéduiſant qui trompe votre eſpoir,
Et qu'on prend le matin, pour le quitter le ſoir.
Moi, je n'eus dans mes bois, loin de cette impoſture,
Que le plaiſir pour fard, que des fleurs pour parure.
Je laiſſois, tu le ſais, ſans projet, ſans deſſein,
Mes cheveux ſe jouer, & tomber ſur mon ſein.
Jamais rien n'altéra mes naïves tendreſſes;
L'art ne glaça jamais le feu de mes careſſes.
Ma bouche ſur la tienne, & mon cœur ſur le tien,
Je te prodiguois tout, & je ne feignois rien.
Faut-il me reprocher ces tranſports légitimes?
L'amour éteint l'amour! Quoi, lui ſeul fait mes crimes!
Mais, hélas! s'il eſt vrai que tu ne m'aimes plus,
Si mes regrets ſont vains, & mes vœux ſuperflus,

Du moins l'humanité doit te parler encore.
Ne hais point, ô Valcour! l'amante qui t'adore.
Je t'ai ſauvé le jour, accorde-m'en le prix;
Sauve-moi par pitié des horreurs du mépris,
Du deſtin qui m'attend, d'un maître qui me brave.
Tu m'as abandonnée... Ah! c'eſt trop d'être eſclave;
C'eſt trop d'être avilie... Au cri de mes douleurs
Ne ferme plus ton ame, & reſpecte mes pleurs.
Je ſuis toujours aux bords où Valcour m'a laiſſée.
Je n'y vois point d'objets, dont je ne ſois bleſſée.
Là, ſous un joug de fer l'homme rampe abattu,
Et le morne eſclavage en bannit la vertu.
Là tous les droits ſont nuls; & pour comble de crime,
Sous l'oppreſſeur commun chaque ſujet opprime.
On y parle d'un lieu, dont le nom fait rougir,
Où tous les ſentimens ne ſavent qu'obéir,
Où l'orgueil à ſes pieds fait traîner l'innocence,
Où le tyran des cœurs eſt un dieu qu'on encenſe;
Que te dirai-je enfin? où l'inhumanité
Prodigue au déshonneur le nom de volupté.
C'eſt là, c'eſt dans ce lieu que, pour toute ſa vie,
Ta Zéila bientôt doit être enſevelie.
Pourras-tu le ſouffrir? Qui? Zéila! grands dieux!
Ton amante entréroit dans ce lit odieux!
Un autre que Valcour, dans ſon tranſport farouche,
Sur mon ſein palpitant imprimeroit ſa bouche,

Fixeroit triſtement ſes regards ſur les miens,
Et dans mes bras tremblans enlaceroit les ſiens!
Non, non, ta Zéila, les yeux noyés de larmes,
Repouſſeroit la main errante ſur ſes charmes,
D'un mortel déteſté glaceroit les deſirs,
Ou mourroit de douleur, en voyant ſes plaiſirs.
Je frémis, je ne puis ſupporter cette image.
Épargne-moi, Valcour, un ſi cruel outrage.
Ah! s'il m'étoit permis, je te ferois bien voir
Tout ce que peut l'amour, quoiqu'il ſoit ſans eſpoir.
Sur la terre il n'eſt rien que Zéila redoute:
Va, je ſaurois vers toi me frayer une route.
Au bord qui te retient, j'irois, n'en doute pas,
J'irois, je volerois, ton fils entre mes bras.
Je franchirois les monts, les lieux les plus ſauvages,
Je ferois de ton nom retentir les rivages,
Les antres des forêts, les échos des deſerts,
Et je demanderois Valcour à l'univers.
J'aurois, pour me guider dans la nuit effrayante,
Et les yeux d'une mere, & les yeux d'une amante.
Enfin ta Zéila parviendroit juſqu'à toi;
J'oſerois atteſter mes bienfaits & ta foi.
Tu verrois à tes pieds & ton fils & ſa mere,
Si malheureuſe, hélas! & qui te fut ſi chere.
Serois-tu ſans pitié? Pourrois-tu repouſſer
Leurs foibles bras unis pour mieux te careſſer?

Non, un ſi doux ſpectacle auroit pour toi des charmes;
Sur ces infortunés tu répandrois des larmes;
Et je verrois Valcour, fier de m'appartenir,
Implorer ſon pardon... bien ſûr de l'obtenir.
Mais l'horreur de mon ſort m'enchaîne ſur ces rives.
Mes pas ſont obſervés, & mes larmes captives.
Toi ſeul dans l'univers peux briſer mes liens;
Ouvre les yeux ſur moi, mes malheurs ſont les tiens.
Goûtes-tu le repos, loin d'une infortunée,
Par toi, par toi, Valcour, à gémir condamnée?
N'entends-tu pas mes cris, mes ſanglots, mes ſoupirs?
Dans le ſein des remords eſt-il donc des plaiſirs?
Ne te dis-tu jamais? " En cet inſtant peut-être
„ Elle pleure, & ſe plaint au ciel qui l'a fait naître.
„ Sur la rive déſerte elle appelle Valcour,
„ En ſerrant dans ſes bras le fruit de notre amour.
„ Sa profonde douleur toujours ſe renouvelle;
„ Il n'eſt plus de ſoutien, plus de beaux jours pour elle.
„ Sous le poids de ſes maux, peut-être en ce moment
„ Elle ſuccombe, meurt, & meurt en me nommant!
Pourrois-tu de ma mort devenir le complice?
Ne differe plus: viens, ſauve ta bienfaitrice.
Accours; & ſi tu crains de me rendre mes droits,
Rends-moi du moins, rends-moi mes déſerts & mes bois,
Ces rochers, ces vallons, ces immenſes campagnes,
Où j'errois avec toi, ſous l'abri des montagnes;

Ces fertiles côteaux, & cet air épuré,
Que Valcour amoureux a long-tems reſpiré.
Je veux revoir encor ces fortunés aſyles,
Où nos jours s'écouloient ſi doux & ſi tranquiles;
Ce bois fatal & cher, où tu mourois ſans moi;
Où, ſauvé par mes ſoins, tu me donnas ta foi;
L'arbre où tu repoſois; ce berceau ſolitaire,
Où d'un infortuné Zéila devint mere;
Et cette grotte enfin, ce paiſible ſéjour,
Qu'habitoient avec toi la nature & l'amour.
Là, mon cher fils du moins, jouiſſant de ſon être,
Apprendra par mes ſoins comment on vit ſans maître.
Dès que l'âge rendra ſes pas moins incertains,
Moi-même je mettrai des fleches dans ſes mains.
Preſſé par le beſoin, il ſera moins timide;
Il atteindra l'oiſeau, malgré ſon vol rapide.
On ne le verra point, cherchant de vils ſecours,
Mendier, en tremblant, le ſoutien de ſes jours;
Et je lui laiſſerai, pour unique héritage,
La force & la vertu, les tréſors du ſauvage.
Alors, mon cher Valcour, tout entiere aux douleurs,
Dans les antres ſecrets j'irai cacher mes pleurs;
Ou j'irai les mêler à cette onde fidelle,
Qui, me peignant tes traits, me paroiſſoit plus belle.
Je ſerai libre alors: mes yeux pourront choiſir
Le paiſible bocage où je voudrai mourir;

Et tandis que ta vie, au plus lointain rivage,
Coulera lentement ſans trouble & ſans orage,
Profondément livrée aux plus ſombres ennuis,
Quand les jours renaîtront, j'appellerai les nuits.
Ton nom, qui ſoutiendra mes forces défaillantes,
Ne quittera jamais mes levres expirantes.
Heureuſe encore, heureuſe, ô trop cruel Valcour,
De mourir dans les lieux où je connus l'amour!

LETTRE

DE L'AUTEUR

VOUS êtes jeune, belle, dit-on, & qui plus eſt, ſenſible. Avec tant d'avantages faits pour l'éclat, pourquoi, madame, reſter obſtinément ſous le rideau de l'anonyme (*)? ¡Combien de femmes, à votre place, ſe ſeroient nommées vingt fois, ne fût-ce que pour me tirer d'embarras! car c'en eſt un réel d'avoir mille choſes à dire à un être que l'on ne connoît point. Par où commencer? Prendrai-je le ton de l'éloge & de la galanterie? Il vous ennuieroit. Quand on eſt aſſez modeſte pour cacher des vertus & des charmes, on doit être aſſez philoſophe pour dédaigner les complimens. M'embarquerai-je dans une diſcuſſion littéraire? Le triſte rôle que celui d'un diſſertateur! Il falloit me taire, ſans doute; mais le moyen? J'ai écrit tant de triſtes lettres

(*) Cette dame, qui a jugé à propos de garder l'anonyme, avoit fait imprimer, dans un de nos journaux, une lettre où elle m'invitoit à faire cette réponſe.

à des femmes que je connoiſſois beaucoup, que j'ai cru poſſible d'en adreſſer une plaiſante à une femme que je n'ai jamais vue. On n'eſt pas plutôt au fait l'un de l'autre, que l'intérêt tombe & s'éteint. L'ennui du cérémonial ou de l'habitude, ſuccede à l'attrait de la curioſité, cette inquiétude de l'eſprit qu'il eſt ſi doux de ſatisfaire & ſi heureux de conſerver. Que ſais-je? peut-être cette réflexion vous eſt-elle venue? Peut-être votre ſilence n'eſt-il qu'un détour ingénieux, pour jeter plus de piquant dans notre correſpondance? Cela annonceroit une connoiſſance du cœur humain, qui vous feroit bien de l'honneur & me promettroit bien de l'exercice. Quoi qu'il en ſoit, madame, je n'ai point oublié l'engagement que j'ai pris avec vous. Je me rappelle toute l'indignation que Valcour vous a cauſée. Vous ne conceviez pas comment de gaité de cœur, j'avois chargé notre nation d'une pareille atrocité. Le crime étoit anglois; pourquoi l'expatrier? Un François ingrat & inconſtant! ce double phénomene vous révoltoit; par la chaleur que vous y mettiez, j'ai entrevu avec plaiſir qu'il y avoit encore parmi les femmes quelque étincelle de patriotiſme. Hé

bien, madame, si j'ai eu des torts, il faut les réparer : voici l'ouvrage que je vous ai promis. . . Lisez & jugez-moi. Si Valcour est criminel, vous conviendrez qu'il en est bien puni. J'ai armé les élémens ; j'ai déchaîné contre lui le ciel, la terre, &, plus que tout cela, les horreurs du remords. Depuis sa trahison il n'a pas un instant de repos ; il s'abhorre, il se méprise ; il semble que les cris de Zéila franchissent l'intervalle des mers, & viennent tous retentir dans l'ame de ce malheureux. N'est-ce pas là ce que vous demandiez? N'est-ce point cette réparation que vous exigiez pour l'honneur de votre sexe, & sur-tout du nom françois? Que n'ai-je réussi! Quel triomphe pour moi, si le monstre dont vous avez frémi, parvenoit à vous arracher des larmes! En amour, il n'y a rien de tel que d'être un peu coupable : & c'est presque toujours en méritant d'être haï, qu'on se fait aimer davantage. Tels sont les caprices de la nature, & ces mysteres du cœur si favorables à ces êtres privilégiés, qu'on adore par dépit, & qui trahissent par habitude.

Au reste, madame, il m'a fallu le desir de vous plaire, pour vaincre ma répugnance à don-

ner un nouvel ouvrage dans ce genre, auquel j'ai renoncé. Auſſi eſt-ce le dernier que je haſarde. Il gagnera, ſans doute, à paroître ſous vos auſpices; & le public, qui ne vous connoît pas plus que moi, vous ſuppoſera toutes les qualités qu'il refuſe aſſez volontiers à celles qu'il connoît davantage. Chûte ou ſuccès, vous voilà chargée de l'événement. Pourquoi, me direz-vous, abandonner un genre où vos eſſais ont été accueillis? C'eſt que nous ſommes dans un ſiecle où il ne faut rien épuiſer; c'eſt que le plaiſir, parmi nous, eſt voiſin de la ſatiété; c'eſt que l'héroïde eſt, depuis quatre ou cinq ans, une plaie qui afflige la littérature, & qu'on commence à murmurer contre la multiplicité de ces ſortes d'ouvrages.

Je ſuis loin d'adopter cependant tout ce que l'on en a dit. Quel eſt le genre contre lequel on ne s'éleve point dans la nouveauté? Il eſt toujours des cenſeurs chagrins, ou des ſots inconſéquens, que l'on déſole par les tentatives que l'on fait pour les amuſer. L'épître héroïque eſt, ſans contredit, très-intéreſſante en elle-même, par toutes les nuances différentes dont elle eſt ſuſceptible. Ovide, qui l'a rendue monotone,

n'en a point assez approfondi le caractere & les beautés. M. de Fontenelle est venu fortifier le préjugé établi contre elle, & lui a porté le coup dont elle aura tant de peine à se relever; c'est que M. de Fontenelle avoit l'ame aussi aride que l'esprit fécond. La nature, en travaillant à l'organisation de cet homme supérieur, y fondit tous les germes de la pensée, & réserva pour un autre tous ceux qui font éclorre le sentiment.

On reproche à l'héroïde d'être bornée: oui, si on veut la réduire aux complaintes cent fois répétées d'un amour fade & langoureux, & à ces tableaux maniérés de l'éclogue & de l'élégie modernes: mais qu'on lui ouvre le champ des passions; qu'elle en peigne le tumulte, la fougue, les écarts; qu'elle développe la sensibilité d'une ame brûlante ou la fermeté d'un grand caractere; qu'elle soit, en un mot, ce qu'elle doit être: & l'on verra si le reproche est fondé. N'est-elle pas voluptueuse dans l'héroïde de M. Colardeau, terrible & sombre dans le *Rancé* de M. Barthe, tendre & pathétique dans *Cléone à Cynéas*, ouvrage allemand, traduit avec toute la délicatesse françoise? Elle doit manier tous les crayons, employer toutes les teintes, prétendre à tous les

effets. Ne pourroit-on pas même en rajeunir la forme, & placer ceux ou celles que l'on fait écrire, dans des positions neuves & délicates, qui servent à mettre en jour nos mœurs & nos ridicules? On nous a donné des romans de lettres en prose: une suite de lettres en vers sur un même sujet seroit-elle moins agréable? Enfin seroit-il impossible d'adapter à notre génie, un genre qui enrichiroit notre littérature?

Les héroïdes, a-t-on dit encore, ne sont que des études pour la tragédie: c'est comme si l'on avoit dit que les contes de la Fontaine ou ceux de M. Marmontel ne sont que des études pour la comédie. Les genres d'agrément se tiennent presque tous, & rentrent souvent les uns dans les autres; mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient chacun leurs traits distinctifs & leur mérite particulier. Rien ne se confond à l'œil du connoisseur; il assigne à chaque art les limites qu'il doit avoir, & ne s'arme point contre ceux qui cherchent à multiplier ses plaisirs. L'héroïde devroit rassembler dans un court espace tout l'intérêt dispersé dans les cinq actes d'un drame: voilà un des rapports qu'elle peut avoir avec la tragédie. D'ailleurs, son style, comme celui de la muse

tragique, doit être noble, animé, plein de force, de chaleur & de paſſion : avec cette différence, que l'une admet quelquefois ces images brillantes & ce coloris qui gâteroit la ſimplicité indiſpenſable dans les dialogues de l'autre.

On peut juger d'après cela, que l'épître héroïque n'eſt point un genre auſſi borné que bien des gens ont voulu ſe le faire accroire : ſon plus grand inconvénient & peut-être ſon vice radical eſt ſon peu d'étendue & la facilité apparente qu'elle promet à la médiocrité pareſſeuſe. C'eſt par cette raiſon que nous avons vu tomber ſucceſſivement le ſonnet, l'éclogue, l'élégie & l'ode même genre ſublime, s'il n'avoit pas été abandonné à des écrivains ſans verve, qui l'ont décrédité. (*)

Un écolier, à peine échappé à la férule, & plein de cette effervescence enfantine qu'il nomme imagination, choiſit un ſujet quelconque; il raſſemble au bout l'un de l'autre trois ou quatre cents vers bien lâches, bien diffus, bien platement funéraires; il y joint *l'eſtampe, la vignette*

(*) On ne fera point ce reproche à M. Sabatier, qui vient de nous donner un recueil de ſes odes, où l'on trouve réunis la ſageſſe des plans & la chaleur de l'exécution, l'enthouſiaſme & la philoſophie,

& le cul-de-lampe ; & cela s'appelle une héroïde. Comment le public ne féviroit-il pas, & contre l'ouvrage & contre l'écrivain lugubre qui a si peu de peine à l'ennuyer ?

Hé bien, madame, avez-vous payé assez cher la jouissance de l'anonyme ? Croyez-moi ; tirez le voile qui vous couvre. Que risquez-vous, si vous êtes jeune & jolie ? Un plus long silence pourroit me faire soupçonner qu'il n'en est rien ; & c'est assurément le plus grand malheur qui vous puisse arriver. Mais non ; résistez à ce conseil perfide. Il me passe dans la tête mille chimeres qui sont toutes à votre avantage ; & souvent les chimeres valent bien les réalités. Tenez-vous-en là ; soyez long-tems aimable en idée : c'est un plaisir tout neuf, & dont peu de femmes encore avoient senti la délicatesse : prouvez-leur, vous le pouvez, que l'amour-propre y gagne ; & ne vous découvrez que lorsque mon imagination cessera de vous prêter des charmes.

RÉPONSE

DE VALCOUR.

COMBIEN je ſuis coupable, & combien je m'abhore!
Et c'eſt toi qui m'écris ! toi, qui m'aimes encore !
Je pourrois, de mon crime excuſant les horreurs,
T'offrir un pere tendre, expirant dans les pleurs;
Un pere, qu'au tombeau conduiſoit mon abſence,
Et qui perdoit en moi ſon unique eſpérance.
Mais il n'eſt que trop vrai, tous ces prétextes vains
N'ont ſervi qu'à voiler mes barbares deſſeins.
Ce cœur, las d'être heureux, & las de l'innocence,
Eut, j'oſe l'avouer, un moment d'inconſtance...
Dieu ! qu'il m'a couté cher ! tout ce que le remords
A de tourmens ſecrets & de ſombres tranſports,
Soupirs profonds & ſourds, éternelles alarmes,
Néant d'une ame lâche, amertume des larmes,
Va, j'ai tout éprouvé. Vain repentir, hélas !
Qui, né de tes malheurs, ne les réparoit pas !
„ Puiſque tu te repens, viens, accours, qui t'arrête ?
„ Détourne, me dis-tu, les maux que l'on m'apprete...

J'y volois . . . des devoirs le plus impérieux,
Le plus saint, le plus triste, a retardé mes vœux.
Frappé d'un mal soudain, mon respectable pere
A besoin de son fils, pour fermer sa paupiere.
C'est sa mourante main qui m'enchaîne aujourd'hui;
Et je ferois pour toi ce que je fais pour lui.
Puisse au moins cette lettre, au gré d'un vent propice,
Devançant le coupable, adoucir ton supplice,
Ouvrir enfin ton ame aux charmes de l'espoir,
Et préparer l'instant où tu dois me revoir!
Depuis le jour fatal, témoin de ma furie,
Apprends quelle douleur empoisonne ma vie,
Quels ennuis renaissans s'attachent à mes pas...
Et juge si le ciel sait punir les ingrats.
A peine le vaisseau complice de ma fuite,
S'éloigne de la rive où, tranquille & séduite,
Tu mêlois mon image aux erreurs du sommeil;
Je me peins, Zéila, l'horreur de ton réveil.
Il me semble te voir tremblante, échevelée,
M'appellant d'une voix à peine articulée,
Parcourir tous les lieux, tous les détours secrets,
Où l'amour nous cachoit aux regards indiscrets;
Errer, interroger la foule indifférente;
Montrer à tous les yeux la terreur d'une amante;
Et trop certaine enfin qu'à jamais tu me perds,
Effrayer par tes cris le rivage des mers;

D'un

D'un regard immobile en mesurer l'espace,
Du vaisseau fugitif suivre toujours la trace,
Et l'œil noyé de pleurs, attester mes sermens;
Mes sermens, sur les eaux emportés par les vents.
Je demeure stupide, & ma vue attentive
Ne peut quitter le bord où tu restes captive.
L'air siffle; un voile immense enveloppe les cieux,
Et ce funeste bord disparoît à mes yeux.
Ah! j'en frissonne encor; sans doute la nature
De son sein ébranlé repoussoit un parjure.
Deux nuages brûlans, l'un contre l'autre armés,
Font jaillir mille éclairs de leurs chocs enflammés.
L'espoir fuit: l'art en vain lutte contre la foudre.
Le voile se déchire, & le mât tombe en poudre.
Cent tonnerres nouveaux, sous l'abyme grondans,
Joignent leur bruit affreux au tumulte des vents.
La vague amoncelée est un torrent qui roule;
En sillons embrasés le ciel s'ouvre, s'écroule.
Le pilote pâlit à son dernier effort,
Tout tremble, & chaque flot semble apporter la mort.
Je ne vois que toi seule.... Errant dans les ténebres,
A travers les sanglots, les hurlemens funebres,
Je t'entends me crier: " arrête, malheureux;
" Arrête, au nom des pleurs qui tombent de mes yeux.
" Ai-je donc mérité d'être à ce point trahie?
" Que t'ai-je fait? Pour toi j'aurois donné ma vie.

„ Ingrat, ſonge à tes jours conſervés par ma main ;
„ Songe au tendre dépôt renfermé dans mon ſein.
Alors mon cœur ſe glace, & tous mes ſens frémiſſent,
Sur mon front pâliſſant mes cheveux ſe hériſſent.
„ Plongez-moi, m'écriai-je, au plus profond des mers ;
„ Puiſſe-t-on me cacher dans la nuit des enfers !
„ Vous périſſez par moi ; prenez votre victime.
„ Quand le ciel eſt armé, c'eſt pour punir le crime.
„ J'ai briſé tous les nœuds, enfreint tous les devoirs :
„ J'ai commis dans un ſeul les forfaits les plus noirs.
„ Immolez un barbare, & vengez l'innocence.
A ma fureur ſuccede un ténébreux ſilence ;
Et la tempête même, avec tout ſon effroi,
Paroît à tous les yeux moins horrible que moi.
Pour comble de malheur, l'air ſe calme & s'épure.
Le tonnerre eſt plus ſourd, la nue eſt moins obſcure.
Chacun en cris de joie exhale ſon tranſport,
Et je regrette ſeul le naufrage & la mort.
On approche ; mon œil croit déjà reconnoître
Les bords, dirai-je heureux, où le ciel m'a fait naître.
Te peindrai-je l'inſtant, où mon pere éperdu
Retrouve enfin ſon fils après l'avoir perdu ?
A mon premier aſpect, il jette un cri, s'élance.
„ O mon fils, mon cher fils, ô ma douce eſpérance !
Dit-il.... Sa voix ſe perd ; & muet, oppreſſé,
Il me tient dans ſes bras étroitement preſſé.

Je me ſens tout baigné de ſes pleurs vénérables.
O bonheur inouï ! tranſports inexprimables !
Auguſte épanchement de l'amour paternel !
Il eſt donc des plaiſirs pour un cœur criminel !
Ce vieillard veut en vain, d'un regard plus ſévere,
M'interroger, ſe plaindre, uſer des droits d'un pere ;
La préſence d'un fils déſarme ſes rigueurs.
Quel œil eſt menaçant, quand il verſe des pleurs ?
„ Ne troublez point, lui dis-je, un jour ſi plein de charmes,
„ Et laiſſez le reproche expirer dans mes larmes.
Je tombe à ſes genoux, j'y reſte proſterné ;
J'implore mon pardon, & tout m'eſt pardonné.
C'eſt la premiere fois, depuis ma perfidie,
Que j'ai connu la joie & le prix de la vie.
C'eſt la premiere fois que tes traits éclipſés
Furent, pour un moment, de mon cœur effacés.
Mais bientôt le remords reſſaiſit ſa victime ;
La nature toujours eſt morne aux yeux du crime.
Fêtes, plaiſirs bruyans, preſtige des grandeurs,
Rien ne pouvoit tarir la ſource de mes pleurs.
En vain quelques beautés qu'intéreſſoient mes peines,
D'un air libre & riant, me propoſoient des chaînes.
Dans cet âge orageux, où la ſéduction
Par un penchant ſi doux emporte la raiſon,
Je fus leur oppoſer un cœur toujours rebelle,
Les comparer à toi, pour te reſter fidelle.

Que m'ont-elles offert ? Dans leurs cœurs languiſſans
L'amour eſt compoſé de mille ſentimens,
Qui, loin d'être aſſortis, l'un à l'autre ſe nuiſent,
Se mêlent à ſa flamme, & bientôt la détruiſent.
Le ciel ainſi qu'à toi leur donna des vertus ;
Mais tous ces dons, hélas ! ſont par nous corrompus.
Pour mieux nous enchaîner, elles prennent nos vices,
Tournent contre nos cœurs nos propres artifices,
Et de nous apprenant la feinte & les détours,
Font de triſtes heureux qui ſe plaignent toujours.
Eſt-ce là cet amour dont je connus la flame,
Ce ſentiment profond qui ſe nourrit dans l'ame,
Qui, toujous rajeuni par d'immortels deſirs,
Survit à l'habitude, & croît par les plaiſirs ?
Cet amour qui jouit du bonheur qu'il procure,
Ce charme répandu ſur toute la nature,
Et par qui l'homme enfin, caché dans les déſerts,
Peut, ſur le ſein qu'il aime, oublier l'univers ?
Sont-ce là ces tranſports auxquels tu t'abandonnes ?
Quels baiſers feroient doux après ceux que tu donnes?
Éloigné de tes yeux, arraché de tes bras,
Je cherchois la nature, & ne la trouvois pas.
Combien je regrettois ces lacs & ces fontaines,
En nappes de cryſtal épanchés dans les plaines,
Ces arbres toujours verds, dont les fruits odorans
Offroient à notre ſoif leurs ſucs rafraîchiſſans,

Tous ces riches objets, ornés par l'innocence,
Embellis par l'amour, sur-tout par ta présence!
Combien sous ces lambris, où les soins dévorans
Rongent ces malheureux que nous nommons les grands,
Je me suis rappellé ce réduit solitaire,
Où les jours sont sereins, où la joie est sincere,
Où, sans chercher au loin un bonheur emprunté,
Nous trouvions dans nos cœurs notre félicité!
De nos femmes cent fois admirant la parure,
Et de leurs vains attraits la coupable imposture,
Je me représentois ces longs cheveux flottans
Sur ton sein découvert, épars au gré des vents;
Les faciles replis de ta robe tigrée,
Voltigeante sans art & sans soin préparée,
Lorsque tu revenois m'apporter au matin,
Et les fleurs & les fruits qu'avoit cueillis ta main.
C'est ainsi qu'en secret t'adressant mon hommage,
Je portois en tous lieux mon crime & ton image.
A des triomphes vains & trop peu faits pour moi,
Je préférois les pleurs que je versois pour toi.
Un soir, enseveli dans l'épaisseur de l'ombre,
J'abandonnois mes sens à l'ennui le plus sombre.
Je reçois....ah grand Dieu, quel instant pour mon cœur!
Quel mêlange inouï d'allégresse & d'horreur!
Je reçois cette lettre, où ton ame respire,
Que l'amour m'adressa, que l'amour fit écrire;

Et qui prouve à jamais aux amans malheureux,
Que l'art n'a point d'obſtacle invincible pour eux.
Elle échappa cent fois de ma main défaillante.
J'y liſois, en tremblant, le nom de mon amante;
Et mes larmes, tombant ſur ces traits précieux,
Formoient à chaque mot un voile ſur mes yeux.
C'eſt alors que Valcour, effrayé de lui-même,
Sentit plus que jamais ton infortune extrême.
Une ſeconde fois je voulus fuir, hélas!
De mon pere, en fuyant, j'avançois le trépas.
Je reliſois ta lettre au lever de l'aurore;
Veillant au ſein des nuits, je la liſois encore.
Je ne pouvois quitter ces funeſtes récits.
Tout mon cœur s'entr'ouvroit au ſeul nom de mon fils.
Oui, je croyois le voir ce fils ſi plein de charmes,
Lever ſes foibles mains pour eſſuyer tes larmes,
Tandis que lui donnant la plus tendre leçon,
Tu lui fais répéter & bégayer mon nom.
Rempli de ces objets, conſterné, ſolitaire,
Je fuyois tous les yeux, même ceux de mon pere.
Obſervant mon ſilence, épiant mes diſcours,
En vain ſon amitié m'interrogeoit toujours;
Je n'oſois lui parler, je n'oſois lui répondre:
Ses regards m'accabloient & ſembloient me confondre.
Pouvois-je révéler mes horribles ſecrets,
Et des malheurs honteux, produits par des forfaits?

Un ſonge fit enfin ce que je n'oſois faire,
Et du fond de mon cœur arracha ce myſtere.
Un ſommeil douloureux, ſuccédant à mes maux,
Ne me laiſſoit goûter qu'un pénible repos.
Je te vis, quel aſpect! quelle funebre image!
Sous le même palmier, ſur le même rivage,
Où je t'abandonnai, pour chercher loin de toi,
Les tourmens que mon crime entraînoit après moi.
Sur un lit de gazon ta tête étoit penchée,
Comme une tendre fleur que les vents ont ſéchée.
Tes yeux encor ſereins, encor remplis d'amour,
S'éteignoient par degrés & ſe fermoient au jour.
Mon nom ſeul échappoit de ta bouche ſacrée,
Que le froid de la mort avoit décolorée.
Ton fils, hélas! ton fils, te careſſant en vain,
Et preſqu'inanimé, s'attachoit à ton ſein;
A ton ſein épuiſé, dont la ſource tarie
Ne pouvoit lui fournir l'aliment de la vie.
Tu le ſerrois à peine en tes bras défaillans,
Et foulevois ſur lui tes regards languiſſans.
Sans appui, ſans ſecours, & privé de ſon pere,
Il mouroit à côté de ſa mourante mere.
„ Cher Valcour, diſois-tu, vois où tu nous conduis.
„ Si tu ne m'aimois plus, que t'avoit fait ton fils?
Tremblant, épouvanté par ces objets terribles,
Je m'éveille à l'inſtant avec des cris horribles.

„ Vertu, nature, amour, ô vous que j'ai trahis,
„ O dieux de Zéila, soyez tous attendris !
„ S'il en est tems encor, rendez vain ce présage ;
„ Anéantissez-moi, mais sauvez votre ouvrage.
Mon pere entend ces cris ; il accourt effrayé ;
Il me trouve à genoux & dans mes pleurs noyé.
„ Que vois-je, me dit-il d'un ton ferme & sévere ?
„ Expliquez-vous, mon fils, rassurez votre pere.
„ Au nom de tous les droits que le ciel m'a donnés,
„ Au nom de mes vieux jours, par vous infortunés,
„ Mon fils, arrachez-moi ce soupçon qui m'accable ;
„ Est-on si malheureux, quand on n'est point coupable ?
Mon pere, je le suis, m'écriai-je .... & soudain,
O Zéila, ta lettre est remise en sa main.
A ses pieds étendu, je les baignois de larmes.
Peins-toi mon tremblement, ma pâleur, mes alarmes.
„ Malheureux, me dit-il, va, cours, franchis les mers,
„ Et fuis, loin de mes yeux, au bout de l'univers.
„ Ta mere, hélas ! mourut, en te donnant la vie ;
„ je sens que ma carriere est près d'être finie ;
„ Je n'ai que toi...N'importe : il faut nous séparer.
„ De l'aspect d'un coupable il faut me delivrer.
„ Que ferois-je de toi, toi dont la main parjure
„ Assassina l'amour, outragea la nature ?
„ Tremble, tremble aux seuls noms & d'épouse & de fils.
„ Ne vois-tu pas leurs pleurs ? n'entends-tu pas leurs cris ?

„ Chaque instant qui s'écoule accumule tes crimes.
„ Cours, arrache au trépas de si tendres victimes;
„ Va réparer leurs maux; va briser leurs liens.
„ Va, leurs droits confondus sont plus saints que les miens.
Le feu de ses discours, la douleur qui le presse,
Son trouble & mon aspect accablent sa foiblesse.
Il tombe dans mes bras presque sans mouvement.
Ma chere Zéila, c'est depuis ce moment
Que j'ai de jour en jour à trembler pour sa vie;
Mais l'espérance enfin, qui me sembloit ravie,
Apporte quelque calme à mon cœur éperdu:
Mon pere peut renaître, & peut m'être rendu.
C'est alors qu'affranchi d'un devoir si funeste,
Je pourrai de mes jours te consacrer le reste.
O toi, par qui je vis, mon épouse, ma sœur,
Cet espoir consolant fait tressaillir mon cœur.
Que je vais t'adorer! que je vais te le dire!
Je dois compte à l'amour de l'air que je respire.
Seul auteur de tes maux, je dois les expier;
M'en souvenant toujours, te les faire oublier;
Marquer par ton bonheur chaque instant de ta vie;
T'idolâtrer enfin, après t'avoir trahie;
Ne penser, ne sentir, n'exister que par toi,
Et mériter l'amour dont tu brulâs pour moi.
Ton fils, eh bien, ton fils, je crois déjà l'entendre,
Ajouter à mon nom le titre le plus tendre,

Mêler sa douce voix à tous nos entretiens ;
Je le vois de tes bras s'élancer dans les miens.
Infortuné par moi, lorsqu'à peine il respire,
Il n'a vu que des pleurs ; commmence à lui sourire.
Je pourrai donc bientôt, au comble de mes vœux,
Vous serrer sur mon sein, vous réunir tous deux !
Répete-lui cent fois qu'il va revoir son pere ;
Mais ne lui dis jamais que j'ai trahi sa mere.
Que mon aspect, hélas ! n'excite point ses cris ;
Et que je puisse encore être aimé de mon fils !
Mon pere, en l'adoptant, saura sécher tes larmes.
Il ne pourra jamais résister à tes charmes.
Oui, tu seras sa fille ; il t'ouvrira son cœur ;
Avant de te connoître, il est ton protecteur.
Il nous partagera son auguste tendresse ;
Nous servirons tous deux d'appuis à sa vieillesse.
Tranquille, tu croiras être encor dans tes bois,
Et nous serons heureux, quoique soumis aux loix.
Que dis-je ? si tu veux, conservant tes usages,
Pour être vertueux, nous resterons sauvages.
Pour consacrer nos nœuds, il suffit de s'aimer ;
Le crime est de les rompre, & non de les former.
Ton dieu que j'adorai, commande l'innocence,
Et donne à la vertu l'amour pour récompense.
Ton dieu sera le mien ; il sera mon bonheur ;
Et je suivrai les loix qu'il grava dans ton cœur.

Mais, ciel ! ſi confirmant tes cruelles alarmes,
On alloit, j'en frémis, enſevelir tes charmes
Dans ce lieu redoutable, où la tendre beauté,
Ainſi que ſon honneur, pleure ſa liberté ;
Où l'amour gémiſſant languit dans les entraves ;
Où les plaiſirs d'un ſeul occupent mille eſclaves !...
Ma chere Zéila, préviens ce coup affreux.
Zéila, tombe aux pieds du maître impérieux
Qui veut te condamner à cette ignominie.
Ah ! ne rougis de rien ; preſſe, pleure, ſupplie ;
Que ton fils avec toi s'attache à ſes genoux.
Épuiſe ſur ſon cœur les charmes les plus doux,
Les larmes, les ſoupirs, & même l'artifice.
Pour le vaincre ſur-tout, flatte ſon avarice.
Dis-lui que ton époux, ton frere, ton amant,
Franchit les vaſtes mers, qu'il vient en ce moment
Lui porter ta rançon... O bonheur ! ô tendreſſe !
Pour la premiere fois je bénis ma richeſſe.
A quel plus noble emploi peut être deſtiné
Cet or, utile enfin, que le ciel m'a donné !
Qu'avec raviſſement je te le ſacrifie !
Au prix de tout mon bien, ſi j'ai ſauvé ta vie,
Si j'ai briſé tes fers, ſi mon fils m'eſt rendu,
Avec tous ces tréſors, que puis-je avoir perdu ?

. . . . . .

Où ſuis-je? qu'ai-je appris? rien ne m'eſt plus contrai
Il n'eſt plus de danger pour les jours de mon pere.
Chere amante, combien je vais finir de maux!
Cieux, favoriſez-moi: mer, applanis tes flots.
Aux vœux de Zéila ne ſois point infidelle.
C'eſt une amante en pleurs... c'eſt un fils qui m'appelle
Puiſſe, puiſſe le port, où j'ai pu te laiſſer,
Ma chere Zéila, ne point me repouſſer
Comme un monſtre odieux, à tes maux inſenſible;
Qu'il ouvre à ton vengeur ſon enceinte paiſible;
Et pour premiers objets, à mes yeux attendris
Préſente ſur le bord mon épouſe & mon fils!

APOLOGIE

DE L'HÉROÏDE.

On a vu Zéila trahie, abandonnée ; Valcour repentant, qui part pour réparer ſon crime. Mais que deviendra-t-il ? qu'eſt devenue Zéila elle-même ? reſpire-t-elle encore ? eſt-elle eſclave ou libre ? C'eſt pour compléter tous ces intérêts ſuſpendus, que j'ai imaginé la lettre qui ſuit ; on y trouvera plus d'action, plus de dramatique, que dans les précédentes. Un autre avantage, digne peut-être de quelqu'attention, c'eſt que les trois lettres qui concernent Zéila, réunies, achevent une eſpece de petit roman en vers ſous une forme unique, ou du moins rare dans notre langue.

On me reprochera ſans doute quelques invraiſemblances ; celle, par exemple, d'avoir fait entrer Zéila au ſerrail, quoique, par une délicateſſe ridicule, on y exige, au profit du ſultan, la plus ſcrupuleuſe virginité. Mais eſt-il impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé de la fraude dans un coſtume auſſi rigide ? Tout paſſe avec un peu d'adreſſe ; & le

grand Turc, malgré sa réputation de connoisseur, peut y être trompé tout comme un autre. Au moins je le crois ; & si c'est une erreur, comme elle n'est pas dangereuse, on voudra bien me la pardonner.

Parmi les clameurs confuses, élevées contre l'héroïde & ses plaintifs adhérens, il ne faut pas confondre la voix d'un anonyme qui vient de l'attaquer avec force ; mais au moins avec esprit, de la délicatesse, & une apparence de vérité. Il veut détruire le genre, en ménageant ceux qui s'y sont exercés. Il flatte l'amour-propre, même en le contrariant, & guérit d'une main les blessures qu'il fait de l'autre. Telle est la séduction qui devroit toujours accompagner la critique ; elle seroit utile alors, & finiroit même par devenir aimable ; comme certaines femmes privilégiées, que l'on adore en dépit de leurs rigueurs. L'anonyme me permettra de répondre à quelques-uns de ses reproches.

Il établit d'abord que le genre de l'héroïde est un genre *froid & faux*. Voilà, ce me semble, un jugement bien sévere. Un genre est faux, lorsqu'il est évidemment contraire à la nature. Or, je ne vois rien de si naturel que

de ſuppoſer un perſonnage intéreſſant, agité de quelque paſſion violente, qui, par le moyen d'une lettre, ſoulage les ennuis de l'abſence, & répand ſon ame & ſes ſecrets dans le ſein d'un pere, d'une épouſe, d'une maitreſſe ou d'un ami. Une lettre, de tous les genres d'écrire, eſt le plus vrai, le plus rapproché de l'entretien ordinaire, & le plus propre ſur-tout au développement de la ſenſibilité. Il n'eſt donc point faux : & comment ſeroit-il froid avec cette derniere prérogative? D'ailleurs, quelque ouvrage qu'on ſe propoſe, la chaleur ou le froid ſera moins dans le genre que dans l'ame & l'imagination de ceux qui s'y deſtinent. On convient que la tragédie eſt ou doit être une production pleine de feu; on ne veut pas même convenir que l'héroïde en ſoit ſuſceptible. Cependant, que de tragédies glaciales, & quelle chaleur dans l'*Héloïſe* de M. Colardeau! Tout dépend de celui qui écrit; & le moindre trait d'un pinceau brûlant détruit toutes ces ingénieuſes combinaiſons, écloſes dans le calme du cabinet.

L'anonyme fonde ſur-tout ſon averſion pour l'héroïde, ſur la néceſſité, ou plutôt l'uſage

établi de tout tems, de l'écrire en vers. Pourquoi réveiller une guerre oubliée, & rajeunir des réflexions méthodiques, qui tendoient à bannir la poésie de je ne sais combien d'ouvrages dont elle fait le premier charme ? La poésie est un langage à part, reçu & adopté, comme la musique qui enchante tous les jours nos oreilles & se venge par le sentiment, de tous les calculs de la raison. Est-il vraisemblable qu'on se poignarde & qu'on meure en chantant ? Est-il vraisemblable que gros René, Mascarille, Flipotte & Cataut parlent en vers ? Oui, tout cela rentre dans l'ordre de la vraisemblance, & devient une seconde nature, par la force de l'habitude & l'autorité des suffrages. Une langue n'est qu'une convention, & peut avoir différens dialectes. Donnez ce nom à la poésie & à la musique : vous aurez tranché le nœud de la difficulté.

Je ne sais trop pourquoi l'anonyme souffre & même autorise les vers dans la tragédie. D'après son système, ils y sont aussi déplacés que par-tout ailleurs. Je ne sais pas même si ce n'est pas le genre où ils devroient le choquer davantage. C'est parce que je vois Ninias, Séide & Zamore

Zamore dans les convulsions du désespoir, que j'exige d'eux un langage moins composé ; plus je suis frappé de la vérité de leurs mouvemens, plus je veux de vérité dans leur expression. *L'appareil de mille citoyens assemblés*, *l'optique des décorations*, *l'illusion du costume*, ne me rendent pas moins difficile. Je ne suis point transporté dans une *autre sphere* ; car le théatre, pour fixer & mériter mon attention, doit être la peinture fidelle des malheurs qui nous assiegent, des passions qui nous agitent, & des vertus qui nous consolent.

Ainsi je n'apperçois pas bien sur quoi l'anonyme appuie sa distinction, qui ne paroît pas du tout une conséquence de son principe.

Quelle disposition à l'illusion peut-on attendre, dit-il, *d'un lecteur indifférent & mal intentionné*, *qui prend une héroïde par désœuvrement*, *& lit à contre-sens & à voix basse des vers qui dès-lors perdent tout le charme de la cadence & de l'harmonie ? Quel tribut l'auteur en doit-il attendre ? L'ennui.* A la bonne heure. Il s'ensuit de là qu'il ne faut point faire de vers pour les gens qui ne savent pas lire & qui sont mal intentionnés ; mais cela ne prouve

point que l'héroïde ne doit pas être écrite en vers.

La poéſie peut s'emparer de tous les genres où la paſſion reſpire. Rien n'eſt ſi paſſionné, ſi brûlant que les premieres lettres de Julie à S. Preux. Hé bien, je les ſuppoſe miſes en vers par Racine : de bonne foi, croit-on qu'elles y perdiſſent beaucoup, & qu'on regrettât infiniment d'entendre parler Julie comme Phedre, Roxane & Hermione ? La vraie poéſie ne laiſſe point appercevoir ſon mécaniſme ; elle ſe fait ſentir à l'ame avant que l'eſprit ait eu le tems de la précautionner contre ſon plaiſir : comme dans un concert on oublie les inſtrumens, pour ne s'occuper que des ſons enchanteurs qui en réſultent, & produiſent la plus touchante harmonie. L'agreſſeur de l'héroïde fait *une claſſe ſéparée de tous les genres que la gaîté vivifie.* Il prétend que toutes les formes leur conviennent, proſe ou vers. *Les hommes*, dit-il, *& parmi eux les François de préférence, pardonnent tout, ſe prêtent à tout, pourvu qu'on les amuſe.* Il fait à ce ſujet une réflexion qui peut trouver des contradicteurs. Prodigues de notre gaîté, nous ſommes avares de nos larmes. Tel eſt ſon ſentiment, démenti

par l'expérience de tous les jours. C'eſt par le cri des hommes raſſemblés qu'on peut juger ſur-tout le caractere d'une nation, & nos ſpectacles ſeroient peut-être la meilleure école d'un moraliſte. Hé bien, ces mêmes ſpectacles ne ſe ſoutiennent que par les grands tableaux, les tableaux nobles, pathétiques & attendriſſans. Moliere eſt beaucoup moins ſuivi que Corneille; une tragédie nouvelle fait beaucoup plus de ſenſation qu'une comédie nouvelle; & le public d'aujourd'hui n'eſt point du tout le public de l'autre ſiecle. On m'objectera peut-être le ſuccès d'une ſcene (*) bâtarde & bouffonne, qui enrichit quelques talens médiocres aux dépens du goût & de la raiſon; mais c'eſt une exception dont il faut rougir, & qu'on ne doit pas citer.

Il eſt difficile de fixer abſolument le caractere d'un peuple. Auſſi mobile que le tems, il ſe charge d'âge en âge de mille nuances imperceptibles, qui en étouffent à la fin la nuance primitive & le trait original. Nous ne ſommes

(*) Il faut excepter quelques ouvrages agréables, & ſur-tout la muſique charmante de MM. Duni, Philidor & Monſigni.

certainement pas ce que nous paroiſſons être. Notre délire ſuperficiel, ſur lequel on nous juge, ne va point juſqu'au fond de nos cœurs guérir ce fond de mélancolie qui perce quelquefois à travers le maſque & les déguiſemens. Rien ne décele mieux l'ennui de ſoi-même & le vuide de l'ame, que ce goût de parades qui s'introduit dans nos ſociétés. Après tous les éclats d'une gaîté convulſive, on eſt tout ſurpris de ſe retrouver triſte ; on cherche un plaiſir plus neuf, plus attachant, plus délicat, & l'on court, pour ſe déſennuyer d'avoir ri, pleurer avec délices à la repréſentation d'Ariane, d'Alzire & de Mahomet.

Voilà ce que nous voyons à tout moment, & ce qu'il n'eſt guere poſſible de réfuter.

L'auteur de la lettre à M. D....par une ſuite de ſon idée, condamne dans les héroïdes les ſujets ſombres & lugubres. Qu'importe, pourvu qu'ils ſoient intéreſſans, qu'ils remuent, qu'ils tranſportent, & qu'ils compenſent la briéveté de l'ouvrage par la violence des ſecouſſes, & la force des impreſſions? Il paſſe enſuite au poëme épique & didactique, au genre de l'épître & du diſcours ; c'eſt dans ces productions particulié-

rement qu'il reconnoit l'empire de la poéſie, & qu'il l'appelle la langue de *la mémoire.* Pourquoi ne ſeroit-elle pas de même dans l'héroïde la langue de la mémoire? Un beau vers, un vers de ſentiment, ſe retient, quelque part qu'il ſe trouve.

En général l'anonyme affecte un peu trop de prévention contre un genre ſur lequel peut-être il n'a point aſſez réfléchi. Ingénieux comme la Motte, il eſt comme lui ſyſtématique. Pour moi, j'imagine que tous les genres, bien traités, ont leur mérite diſtinctif, qu'il eſt inutile de leur diſputer. Ne nous érigeons point en cenſeurs trop épineux; ne donnons des loix qu'avec une extrême circonſpection, ſur-tout à la poéſie, qui a ſon foyer dans l'ame, & qui ne reconnoît pour modele que le tableau même de la nature. Les différentes ſortes de talens doivent être à la ſociété, ce qu'eſt à la terre la variété des fleurs. Les unes nous plaiſent plus que les autres; mais preſque toutes ont leurs parfums, leur éclat & leur beauté. Les éclogues de Théocrite, les idylles de Gallus, les héroïdes d'Ovide, ont paſſé juſqu'à nous comme l'iliade d'Homere, les tragédies de Sophocle, & le traité de Longin. La

poſtérité n'a point d'égards à toutes les contradictions des contemporains. Sa main impartiale diſtribue des couronnes à tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans les genres qu'ils avoient choiſis. Mais je m'apperçois que je me ſuis engagé dans une diſſertation ſûrement trop longue, & par conſéquent ennuyeuſe. Comme j'ai travaillé dans le genre qu'on attaque, il m'étoit permis de le défendre. Non que je me viſſe enlever avec regret la petite gloire d'avoir fait quelques héroïdes ; je ſuis loin d'attacher de l'importance à ces foibles productions ; je tiens très-foiblement à mes ouvrages, mais un peu à mes idées, & beaucoup à mes ſentimens.

LETTRE
DE VALCOUR
A SON PERE.

Mon bienfaiteur ! mon pere ! en cet heureux moment,
Permets à mes transports ce tendre épanchement.
Tu vis le sombre ennui, la profonde tristesse,
Dessécher par degrés la fleur de ma jeunesse.
Le crime, alors, le crime habitoit dans mon cœur;
Je n'avois pas le droit de prétendre au bonheur.
Maître de mon secret, tu frémis du coupable.
Je n'oublirai jamais ce courroux vénérable
Qui montra la lumiere à ce cœur abattu,
Et me faisant rougir, me rendit ma vertu.
Ma vertu t'appartient, & je t'en dois l'hommage;
Puisse-t-il ranimer les langueurs de ton âge,
Et sur tes cheveux blancs, sur ton front respecté,
Répandre les rayons de ma félicité !
Zéila vit encor; Zéila m'est fidelle:
Elle fut malheureuse; elle est cent fois plus belle,

Ah grand Dieu, quel tréſor j'avois abandonné!
Juge de ſon amour.... elle m'a pardonné.
Je renais; ſous mes pas ſa main ferme un abyme;
Un autre air m'environne; un nouveau ſang m'anime.
Mais apprends quel outrage & quels maux j'ai ſoufferts.
Daigne, un inſtant, me voir égaré ſur les mers:
Par d'affreux ſouvenirs épouvanté ſans ceſſe,
Ne ſachant plus ſur qui j'appuîrois ma foibleſſe;
Auſſi loin de mon pere expirant dans les pleurs,
Que de l'objet ſacré, trahi par mes fureurs;
J'entendois tour à tour, dans mon ame tremblante,
Les ſanglots paternels & les cris d'une amante.
C'eſt alors qu'abymé dans le ſein des douleurs,
Je meſurai mon crime, & vis tous mes malheurs.
Je touche enfin aux lieux, témoins de mon parjure,
Où j'outrageai l'amour, & bravai la nature;
Où je connus la honte.... A l'aſpect de ces bords,
Je ne pus contenir ma crainte & mes tranſports.
Quels ſentimens divers combattoient dans mon ame!
La terreur la ſaiſit, l'eſpérance l'enflamme.
Je rougis, je pâlis, mes yeux n'oſent s'ouvrir;
Et cet effroi mortel eſt mêlé de plaiſir.
Avec frémiſſement je deſcends ſur la rive;
Je crois, à chaque pas, voir Zéila captive,
Qui, me reconnoiſſant parmi ſes oppreſſeurs,
Se proſterne à mes pieds, les inonde de pleurs,

Et, par moi ſeul réduite à tant d'ignominie,
Leve vers moi ces mains qui m'ont ſauvé la vie.
A ce tableau, je cours, dans la foule égaré,
Vers le fatal réduit du tyran abhorré,
Qui fit eſclave, hélas ! un objet plein de charmes,
Paya le droit affreux de voir couler ſes larmes,
Et courba ſous le joug des plus barbares loix,
Ce vertueux orgueil, libre au moins dans les bois.
J'entre...Ciel ! quel objet devant moi ſe préſente !
Un triſte & foible enfant, que ma vue épouvante.
Ah ! j'en friſſonne encor ; ſes bras étoient meurtris.
Il ſembloit que la crainte eût étouffé ſes cris.
Fuyant vers ſon berceau ma préſence étrangere,
Ses timides regards redemandoient ſa mere.
Rempli d'un morne effroi, ſouffrant, inanimé,
D'une lente douleur il mouroit conſumé.
Des traits de Zéila je crus, ſur ſon viſage,
Diſtinguer, entrevoir une confuſe image.
Je ſens des pleurs alors s'échapper de mes yeux,
Et prends entre mes bras cet enfant malheureux.
Docile à cet inſtinct dont la douceur m'attire,
A travers les ſanglots où ma parole expire,
Zéila, m'écriai-je ! & cet enfant ſoudain
Me ſerre, en ſouriant, de ſa débile main.
Il ne peut s'arracher de mon ſein qu'il careſſe,
Et m'appelle ſon pere, en voyant ma tendreſſe.

Son maître accourt, menace, &, prêt à lui parler,
Je sens ma voix s'éteindre, & mon cœur se troubler.
Je l'interroge enfin, après un long silence.
Je le presse : il me fixe, & quelque tems balance.
Que voulois-je savoir ? que m'apprend-il, hélas ?
" De Zéila, dit-il, l'enfant est dans vos bras ;
„ Sous de moins dures loix sa mere est enchaînée ;
„ Aux plaisirs du serrail le ciel l'a destinée.
„ C'est moi qui l'ai vendue. „ A ces mots foudroyans,
Le frisson de la mort s'empara de mes sens.
Mon malheur est au comble : il me rend le courage.
" Sers-moi, dis-je à ce monstre, & venge mon outrage.
„ Aux lieux où Zéila languit dans les regrets,
„ Il faut, dès cette nuit, me frayer un accès.
„ Tout cet or est à toi. „ Que ne peut l'avarice ?
De mon noble projet il devient le complice.
D'un garde du palais il court gagner la foi ;
Et l'habit musulman est revêtu par moi.
Résolu de mourir, quelle eût été ma crainte ?
Du serrail, sans trembler, je pénétrois l'enceinte.
Les horreurs, les périls, dont j'étois entouré,
Me sembloient un triomphe à mes vœux préparé.
Je voulois voir encor mon amante fidelle ;
Trop heureux que mon sang fût versé devant elle !

Que la nuit parut lente à mon empressement !
Au retour du soleil, je me crus un moment

Jouet d'une vapeur ou d'un pouvoir magique.
Devant moi ſe découvre un périſtile antique,
Où différens parfums marioient leurs odeurs
Aux parfums exhalés de cent vaſes de fleurs.
A des baluſtres d'or s'enlaçoit un feuillage
Qui tempéroit le jour par ſon utile ombrage.
Cent réſervoirs d'eau vive, entourés de jaſmins,
Baignoient, en s'épanchant, l'albâtre des baſſins.
Le plafond déployoit la plus riche peinture,
Où l'art, trompant les yeux, égaloit la nature;
Et des ſophas, ornés des tapis les plus beaux,
Par-tout, dans ce réduit, invitoient au repos.
Qu'il étoit loin de moi! quelle affreuſe journée!
Au choix d'une ſultane elle étoit deſtinée.
Déjà de toutes parts s'aſſemble en ce ſéjour,
Ce que la Circaſſie a formé pour l'amour,
La beauté, la fraîcheur, attraits de la jeuneſſe,
Enſevelis dans l'ombre, au ſein de la triſteſſe.
Mille eſclaves, par ordre, au ſon des inſtrumens,
Viennent briguer le prix & lutter d'agrémens.
L'or avec art treſſé brille dans leur parure;
L'éclat des diamans enrichit leur ceinture.
L'une dans ſes regards exprime la fierté;
L'autre ouvre un œil mourant, fait pour la volupté.
Mais toutes ſur leurs fronts peignoient la jalouſie,
Et l'émulation de la coquetterie.

Le paſſage éternel de la crainte à l'eſpoir,
Le vuide affreux du cœur, le deſir du pouvoir,
Le caprice, le goût des intrigues fatales,
Et ſur-tout le projet d'éclipſer leurs rivales.
Une ſeule fuyoit ce concours odieux,
Et ſembloit dédaigner la pompe de ces lieux.
Un voile rabattu me déroboit ſes charmes,
Mais ne pouvoit cacher ſes ſoupirs & ſes larmes.
Combien ſon abandon me parut ſéduiſant!
Et quelle grace encor dans ſon accablement!
Sur un marbre voiſin elle étoit appuyée,
Plaintive, ſolitaire, & pourtant enviée.
A ce nouvel aſpect, tout mon cœur ſe troubla:
Une ſecrete voix me nommoit Zéila.
Oubliant le ſerrail & ſa contrainte auſtere,
Je voulus mille fois découvrir ce myſtere,
Détacher, déchirer ce voile trop jaloux,
Et de la jeune eſclave embraſſer les genoux.
Ce ſentiment trop prompt, par un autre s'efface.
Un dieu, ſans doute, un dieu ſuſpendit mon audace.
Le ſultan a paru. Monarque infortuné,
Il leve un front ſuperbe, & voit tout proſterné.
Du pouvoir deſpotique affreuſe & triſte image!
Vous, que la crainte adore, & que ſert l'eſclavage,
Que de tributs honteux, & d'encens conſumés,
Pour vous dédommager du bonheur d'être aimés!

Sur mille objets rians que ſa cour lui préſente,
Il promene au haſard ſa vue indifférente.
Morne au ſein des grandeurs, ſans amour, ſans deſirs,
Il paroit accablé de l'ennui des plaiſirs.
Sur l'eſclave voilée enfin ſon œil s'arrête,
Et bientôt il lui fait annoncer ſa conquête.
Le voile tombe. O ciel! à ce ſeul ſouvenir,
Je ſens mon cœur encor palpiter & frémir.
Que vis-je? Zéila, Zéila gémiſſante,
Repouſſant de ce choix la marque aviliſſante,
Pleurant ſon infortune, & ſon titre fatal.
" Sultan, à tes genoux, reconnois ton rival,
„ M'écriai-je; punis un jeune téméraire,
„ Qu'irrite le malheur, qui brave ta colere.
„ J'aime; je ſuis françois; je ne redoute rien.
„ Mon tréſor le plus cher, & mon unique bien
„ Me ſont ravis par toi; cette eſclave eſt ma femme.
„ Du plus noir des forfaits j'avois payé ſa flame.
„ Pour racheter ſa vie, & pour briſer ſes fers,
„ Déchiré de remords, j'ai traverſé les mers.
„ Je connois ta grandeur; &, quoiqu'elle en murmure,
„ Je connois encor mieux les droits de la nature.
„ Rends-moi l'honneur, rends-moi l'objet de mon amour,
„ Ou qu'à tes pieds, ſultan, on m'arrache le jour.
Tandis que je parlois, ma Zéila mourante
Rappelloit vainement ſa force défaillante.

Le sultan étonné balance quelque tems,
Et paroît agité de divers mouvemens.
Quand son orgueil blessé lui demande vengeance,
La générosité l'invite à la clémence.
Il s'adoucit enfin : à travers sa fierté
J'apperçois dans ses yeux un rayon de bonté.
" Jeune homme, me dit-il, j'excuse ton courage,
„ Ton malheur m'attendrit : je pardonne à ton âge ;
„ Et pour prix de l'audace où l'amour t'a porté,
„ Je te rends ton épouse avec la liberté.
„ J'avois fixé mon choix, je te le sacrifie.
„ Comblé de mes présens, retourne en ta patrie ;
„ Ne crains rien. Un sultan sait être généreux,
„ Et goûter le plaisir d'avoir fait un heureux.
Il me quitte, à ces mots : brûlant d'impatience,
Je vole à Zéila, dans son sein je m'élance.
Le seul son de ma voix ranime ses appas ;
Elle ouvre la paupiere & me voit dans ses bras.
Quel moment ! ô mon pere ! oserai-je poursuivre ?
A de si grands plaisirs comment peut-on survivre ?
Mille avides regards se confondent sur nous.
Zéila s'embellit en des instans si doux.
Celles, dont ses attraits armoient la jalousie,
Témoins de mes transports, lui portent plus d'envie,
Et regrettent ces bords, ces climats trop charmans,
Où la beauté commande à de pareils amans.

Par l'ordre du ſultan, la foule ſe retire :
Aux jardins du ſerrail il nous fait introduire.
Nous voilà ſeuls enfin. L'aſpect de ces beaux lieux,
Les dons d'un autre ſol, ſemés ſous d'autres cieux,
Des arbres étrangers l'agréable verdure,
Des fruits mêlés aux fleurs l'odorante parure,
Cent gerbes de cryſtal jailliſſant dans les airs,
De nouveaux horizons, un nouvel univers,
Tout diſparut pour moi : je voyois mon amante,
Moi-même je guidois ſa démarche tremblante ;
Et mes ſens concentrés par l'excès du bonheur,
S'étoient refugiés dans le fond de mon cœur.
Tous ces événemens me ſembloient un menſonge ;
J'appréhendois toujours la fin d'un ſi beau ſonge.
Doucement attirés par la main de l'amour,
Sous un berceau plus ſombre & loin des traits du jour,
Nous fuyons tous les yeux : c'eſt là que dans l'ivreſſe,
Où de deux cœurs brûlans s'égare la tendreſſe,
Par un rapide eſſor l'un vers l'autre élancés ;
Dans nos embraſſemens nous reſtons enlacés.
C'eſt là qu'à mes tranſports Zéila s'abandonne.
L'amour demande grace, & la vertu pardonne.
Dans ces lieux cependant nous formons des deſirs.
Il manquoit un témoin à de ſi doux plaiſirs.
Nous courons vers mon fils : cet enfant ſolitaire
Eſclave en ſon berceau, mouroit loin de ſa mere.
Il la voit, jette un cri ; rien ne peut l'arrêter.

Il vole dans ſon ſein, pour ne le plus quitter.
Son œil me reconnoît, & pétille de joie.
Sur ce front enfantin le bonheur ſe déploie.
Sa mere de ſes bras le portoit dans les miens;
Et mes tendres baiſers le diſputoient aux ſiens.
Sur nos levres de flamme il reſpire la vie;
Pour bégayer mon nom, ſa langue ſe délie.
Il devient moins timide en devenant heureux,
Et de ſes foibles mains nous réunit tous deux.
J'enleve à ſon tyran cette chere victime.
L'or répare une fois les ravages du crime.
Mon fils de la miſere a quitté les lambeaux:
On cherche pour ſon front des ornemens nouveaux;
Et cet enfant touché des ſoins de la nature,
Revient d'un œil riant nous montrer ſa parure.
Ah! dans cet inſtant même il arrête ma main.
Mon pere, il me demande à voler dans mon ſein.

. . . . . .

Qu'ai-je appris? Du ſultan la noble bienveillance,
Pour quelques jours encore exige ma préſence.
Des bords que j'ai quittés il veut m'entretenir.
Comblé de ſes préſens, je lui dois obéir.
Libre de ce tribut, de ce devoir auguſte,
Je cours en remplir un & plus ſaint & plus juſte.
O vieillard adoré, dans tes bras je revien
Achever mon bonheur, en m'occupant du tien.

LORSQUE je donnai les lettres de Barnevelt & de Zéila, j'en promis douze dans le même genre, & j'étois bien disposé à tenir ma parole; mais j'ai craint d'épuiser l'indulgence du public, toujours passagere, & toujours plus facile à perdre qu'à obtenir. J'ai pressenti son refroidissement vague ou fondé; & j'ai cru qu'il me pardonneroit d'être parjure, pourvu que je ne devinsse pas ennuyeux.

Voici les trois ouvrages que j'ai annoncés; ils terminent la collection des lettres; &, quoi qu'on en dise, je ne me repentirai pas d'avoir employé quelques vuides de ma vie à cultiver un genre intéressant, qui donne à l'ame toutes les émotions dont elle est susceptible, peint tour à tour l'abattement de la douleur ou l'ivresse du plaisir, arme l'amour d'un poignard ou le couronne de fleurs, remet sous nos yeux plusieurs sujets dont la tragédie n'ose s'emparer, & réunit le double mérite de favoriser la paresse, en développant la sensibilité.

Ces lettres avoient déjà paru; mais les changemens que j'ai faits dans les deux premieres

les rendent comme nouvelles. Si l'amour conjugal, qui domine si tristement dans le sujet d'Octavie, semble un peu l'éloigner de nos mœurs, j'ai pensé qu'il s'en rapprochoit, par les manèges & l'artifice de Cléopâtre. Le nombre des êtres jolis & faux qui ressemblent parmi nous à cette reine célebre, prouveroit presque l'ingénieux système de la transmigration des ames. Celle de Cléopâtre n'est assurément pas restée dans l'inaction.

D'ailleurs, le tableau de l'asservissement d'Antoine peut être de quelqu'utilité, dans un siecle où cet illustre & foible Romain a trouvé tant d'imitateurs. Les Octavies de nos jours ne sont guere plus fêtées que celles d'autrefois, & nous payons au moins aussi cher qu'à Rome, l'honneur d'être dupes par leurs rivales.

Le sujet de Héro à Léandre est un peu antique; mais il n'en est pas moins agréable. Ovide l'a traité avec cette séduction, ces graces variées, & cet abandon voluptueux qui le caractérise. La lettre de Héro est pourtant une de celles où il se soit le moins abandonné, & dans laquelle il semble le plus économe de ces détails charmans qui refroidissent l'ensemble, & de ce

bel-esprit dont la profusion lui est reprochée. Je me suis rempli de ces idées, sans m'y assujettir avec la servitude d'un traducteur : heureux si j'ai su m'approprier quelqu'une des beautés de mon modele, dont il faudroit même ambitionner les défauts.

La réponse d'Abailard est absolument neuve. Celle que je hasardai, il y a quelques années, est pleine de hardiesses & d'un libertinage d'imagination que je désavoue. Ce n'est jamais Abailard que j'y fais parler, c'est toujours moi qui parle à sa place. Je n'avois point la force alors d'approfondir l'abyme de douleurs où cet amant est plongé : celle-ci, je l'imagine, est plus vraie & mieux conçue : j'ai tâché d'y peindre les ravages d'un feu qui s'irrite & fermente sans explosion dans un cœur isolé; ces combats de l'amour & de la piété, où l'avantage est toujours pour l'amour; ces déchiremens d'un être séparé de lui-même, qui ne conserve d'énergie que pour mieux sentir sa foiblesse & prouver que tout dans l'homme est subordonné à ce physique impérieux que l'on aime à vaincre, mais qu'il est affreux de n'avoir plus à combattre. Il falloit que le désespoir d'Abailard ne

reſſemblât point à celui d'Héloïſe ; leur ſituation qui paroît la même, eſt en effet bien différente. Héloïſe a du moins un plaiſir qu'on ne peut lui ôter ; celui d'avoir ſacrifié à ce qu'elle aime, tout ce dont elle auroit pu diſpoſer pour un autre. Abailard n'a rien qui le conſole. Le paſſé, le préſent, l'avenir ſe rejoignent pour le tourmenter ; & depuis que la providence a fait des malheureux, il eſt un de ceux dont elle a, ſi on peut le dire, perfectionné l'infortune. Ses expreſſions ne doivent point ſe reſſentir de ſon état, & il doit trouver dans ſon ame toute la virilité du ſexe qu'il a perdu.

Quelques perſonnes ſeront peut-être curieuſes de confronter les anciennes pieces avec les nouvelles : les premieres ſe trouvent dans pluſieurs collections, & entr'autres dans le plus joli des recueils.

Il eſt étonnant combien ont pullulé depuis peu ces recueils de poéſies, où l'on ſe trouve couché tout de ſon long, à l'heure que l'on y penſe le moins. Quelques-unes de ces compilations ſont pourtant aſſez bien faites, & ont réuſſi ; mais elles réuſſiroient davantage, ſi ceux qui y préſident, daignoient conſulter ceux dont

ils raſſemblent les productions : elles ne reparoîtroient pas au moins avec les taches qui les déparent. Le goût y gagneroit, le public auſſi ; & ces meſſieurs auroient à s'applaudir d'un procédé honnête, qui ne gâte jamais rien, même en littérature.

Il paroît au commencement de chaque année, avec le titre peu faſtueux d'*Almanach des Muſes*, une petite collection, dont l'idée eſt fort agréable, & pourroit devenir précieuſe ſi elle étoit bien remplie. C'eſt là que l'on voudroit fixer, pour ainſi dire, ces riens fugitifs, échappés pendant l'année à l'amour, au plaiſir, à la pareſſe, & qu'on pourroit appeller le volatile de la gaîté françoiſe ; mais comme ces pieces légeres, en courant de main en main, ſe chargent de toutes les bévues de ceux qui les copient, elles ſeront toujours infidelles & pleines de fautes, tant qu'on ne s'adreſſera pas aux auteurs eux-mêmes, qui ſeuls peuvent remédier à ces inconvéniens.

J'imagine que les rédacteurs de cet *almanach* ne me ſauront pas mauvais gré d'un conſeil qui peut tourner à leur avantage & ſatisfaire les mécontens. Cela ne me regarde point,

car je ne le ſuis jamais ; mais, en général, rendre ainſi publics les ouvrages d'un auteur avant qu'il les ait revus & qu'il y ait mis la derniere main, c'eſt ſurprendre une femme avant ſa toilette ; & la coquetterie de l'un n'eſt pas moins ombrageuſe que celle de l'autre.

OCTAVIE,

SOEUR D'AUGUSTE,

A ANTOINE.

ANTOINE, ſans combattre, a cédé la victoire!
Mépriſé par les ſiens, vil aux yeux de la gloire,
Au ſignal d'une femme, il quitte ſes vaiſſeaux;
Il partage ſa honte, & la ſuit ſur les eaux.
J'en frémis... Qu'as-tu fait? & quelle eſt ta foibleſſe?
Vois l'abyme où t'entraîne une indigne maîtreſſe.
Rome te déſavoue, & rougit de tes fers.
L'opprobre de tes feux a rempli l'univers.
Enviſage un moment tes premieres années,
Par ton bras jeune encor ces palmes moiſſonnées.
Rappelle-toi ces tems, ces exploits dont l'éclat
Tournoit vers toi les vœux du peuple & du ſénat,
Quand l'ami de Céſar, aux yeux charmés de Rome,
Sembloit, en l'imitant, reproduire un grand homme;
Et juge, malheureux, ſi ton cœur eſt changé.
Non, tu n'es plus le même, & Brutus eſt vengé.
Un ſoupir d'une femme, un coup-d'œil te ſurmonte.
Fiere de ton malheur, & ſur-tout de ta honte,

Elle étouffe dans toi l'ardeur de nos guerriers,
Et ſa main de ton front arrache les lauriers.
Foible & trop cher époux, eſt-ce ainſi que l'on aime?
Pour te deſabuſer, je ne veux que toi-même.
Combien de fois, glaçant ta flamme & tes deſirs,
Le remords n'a-t-il point corrompu tes plaiſirs?
Combien de fois & Rome & la triſte Octavie
Vinrent-elles s'offrir à ton ame attendrie?
Permets, permets qu'enfin j'oſe élever la voix:
C'eſt l'honneur...c'eſt l'amour qui réclame ſes droits.
Si je la méritai, ta haine eſt légitime.
Mais, dis-moi donc, cruel, dis-moi quel eſt mon crime.
Mon frere, hélas! mon frere étoit prêt à s'armer;
Et la guerre entre vous alloit ſe rallumer.
L'accord de deux héros devenoit mon ouvrage.
Mon hymen, tu le ſais, en étoit le ſeul gage.
Je n'examinai rien; je penſai que ces nœuds,
En m'uniſſant à toi, vous uniroient tous deux.
Cléopâtre, ſes feux, ta premiere foibleſſe,
Rien ne put un moment effrayer ma tendreſſe.
Je bravai Cléopâtre, & mes deſirs ſecrets
Brûloient d'humilier l'orgueil de ſes attraits;
Je voulois, illuſtrant les amours d'Octavie,
T'adorer, la punir, & ſervir la patrie.
Rome m'applaudiſſoit, & cherchoit dans mes yeux
Le conſolant eſpoir d'un avenir heureux.

Toi-même entretenois un amour si funeste.
La gloire m'aveugla ; le penchant fit le reste.
Que ce moment flatteur, où je reçus ta foi,
Que ce jour, cher Antoine, eut de charmes pour moi !
Quelle pompe, grands dieux ! quel transport d'allégresse !
Des maîtres des Romains je me voyois maîtresse.
J'enchaînois leurs complots & leur ressentiment ;
Je nommois l'un mon frere, & l'autre mon amant.
Écartant de son sein la discorde & les haines,
De Rome entiere alors je crus tenir les rênes.
Je sentis, je l'avoue, un orgueil généreux ;
L'orgueil est pardonnable à qui fait des heureux.
L'amour de Cléopâtre, & ses jalouses larmes,
Relevoient mon triomphe, ajoutoient à mes charmes.
Dans le sein du repos couronnant tes exploits,
Ma tendresse au vainqueur osoit dicter des loix.
Entre la guerre & moi tu partageois ta vie ;
Et le rival d'Auguste adoroit Octavie.
Que dis-je ! cette Rome où je reçus ta foi,
N'étoit point un théatre assez brillant pour moi.
Tu voulus, divulguant les secrets de ton ame,
Apprendre à l'univers ton bonheur & ta flamme.
Tu voulus qu'Octavie, adorée en tous lieux,
Devint encor plus chere & plus belle à tes yeux.
O jours de mon éclat, écoulés dans Athenes !
Là, tout sembloit uni pour resserrer nos chaînes.

Ce peuple, favori de Minerve & de Mars,
Qui dans le monde entier voit circuler ſes arts,
Témoin de mon bonheur ſi pur & ſi tranquile,
S'empreſſoit chaque jour pour orner mon aſyle.
Tu laiſſois dans mes bras repoſer ta valeur;
Ton front, où ſe peignoit le calme de ton cœur,
N'avoit plus cet orgueil qui ſied à la victoire.
A ta vertu paiſible on pardonnoit ta gloire;
Et ce ſéjour, dont Rome envioit le deſtin,
S'embelliſſoit encore à l'aſpect d'un Romain.
Trop rapides inſtans, qu'ont ſuivis tant de larmes!
Ambitieux rivaux, où portez-vous vos armes?...
Tu me fuis; je te vois voler ſur tes vaiſſeaux,
Et mes regards mourans te ſuivent ſur les eaux.
Dès ce moment affreux, un ſiniſtre préſage
Vint éclairer mon cœur & glacer mon courage.
Cléopâtre ſoudain vint s'offrir à mes yeux.
Je tremblai, je frémis, je reconnus tes feux,..
Dans le gouffre des mers plongez ſa flotte errante,
Vents, ſoulevez les flots, & vengez une amante.
L'ingrat qui me trahit eſt indigne du jour;
Qu'il ſente, en expirant, les fureurs de l'amour...
Ou du moins écartez cette flotte fatale
Du ſéjour dangereux où regne ma rivale...
Inutiles ſouhaits! & les vents & les dieux
T'ont déjà tranſporté ſur ces bords odieux.

Il me ſemble la voir, cette amante hautaine,
Sourire à ſon captif, que l'amour lui ramene.
Je te vois encenſer ſes perfides appas,
Et de mes pleurs, cruel, t'applaudir dans ſes bras.
Tantôt, à ſes tranſports abandonnant ſon ame,
Dans une longue ivreſſe elle épuiſe ta flame;
Et tantôt, de ſon art déployant les ſecrets,
D'une fauſſe douleur elle arme ſes attraits;
Elle affecte une tendre & douce rêverie.
De la peur de te perdre elle paroît remplie,
Et ſa feinte langueur, ſes parjures ſoupirs,
Rallument ton amour éteint dans les plaiſirs.
C'eſt ainſi que, mélant le caprice & les larmes,
Elle fait à tes yeux multiplier ſes charmes.
Tu careſſes l'erreur qui t'a préoccupé,
Et tu crois être heureux, quand tu n'es que trompé.
Dans quels nouveaux excès elle ſe précipite!
Quoi! d'un lâche triomphe (*) elle honore ta fuite!
Sous le nom de Bacchus, un héros, un Romain
Parcourt Alexandrie, un thyrſe dans la main!
Puis-je, à ces traits honteux, reconnoître un grand homme?
Eſt-ce ainſi qu'autrefois tu triomphois dans Rome?...

(*) Ce triomphe d'Antoine n'eſt placé dans l'hiſtoire qu'à ſon retour de la guerre contre les Parthes; retour qui paſſa pour une fuite. J'ai cru pouvoir placer cette circonſtance après la bataille d'Actium.

Où vais-je m'égarer ! Tu ne m'écoutes pas ;
Les charmes de l'Égypte ont enchaîné tes pas.
Des jardins, des bosquets, dont tu cherches l'ombrage,
Voilà le champ de Mars où brille ton courage.
C'est là que, sur des fleurs mollement endormi,
Repose de César le vengeur & l'ami.
Cependant Octavie, à gémir condamnée,
Sans titre, sans époux, languit abandonnée.
Sur mes tristes destins Rome a les yeux ouverts.
Je voudrois m'exiler, & fuir de l'univers.
Le désespoir m'accable, & ta fureur tranquile
Jusques dans ton palais me refuse un asyle.
On a vu Marcellus, & ton épouse en pleurs,
Chez Auguste porter leur honte & leurs douleurs :
Cet enfant, tout baigné des larmes de sa mere,
Sembloit sentir mes maux, & t'appelloit son pere.
On m'a vue obéir à tes ordres cruels,
Et servir de trophée à tes feux criminels.
Dans nos malheurs communs peux-tu trouver des charmes?
Mêler à tes plaisirs l'image de mes larmes ?...
Mais si ton lâche cœur persiste à m'outrager,
Je dois t'en avertir, tes jours sont en danger.
Je parlois en épouse, & je parle en Romaine.
Rome de jour en jour contre toi se déchaîne.
« Quoi ! dit-elle, un enfant élevé dans mon sein,
» Au sort d'une étrangere uniroit son destin !

„ Quoi ! le ſoleil verroit, au milieu de nos armes,
„ Une reine inſolente étaler tous ſes charmes !
„ Il verroit nos ſoldats, dans une lâche cour,
„ Joindre leurs étendards aux chiffres de l'amour !
„ Gardons-nous de ſouffrir ces coupables baſſeſſes ;
„ Il faut à l'univers dérober nos foibleſſes.
„ Il faut, lorſqu'un Romain devient ſourd au remord,
„ Abréger ſon opprobre, en lui donnant la mort.„
Le ſénat applaudit, & le peuple s'anime.
Juſques dans la Syrie on veut punir ton crime.
Mon frere, tranſporté d'une juſte fureur,
Cherche à perdre un rival, en vengeant une ſœur.
Enfin, ouvre les yeux ; que ton danger t'éclaire ;
Que la gloire te parle. . . Elle te fut ſi chere !
Reviens vers Octavie ; elle t'aime toujours,
Elle oublira l'affront de tes lâches amours.
La beauté, cher époux, eſt un frêle avantage ;
Mais, ſi je l'ai perdu, viens revoir ton ouvrage.
Ah ! parois ſeulement à mes yeux ſatisfaits,
Et tes premiers regards me rendront mes attraits.
Dans les embraſſemens du ſeul mortel que j'aime,
Je défirois les yeux de Cléopâtre même.
Tu gémis. . . Je triomphe. Oui, ton cœur combattu
N'eſt point fait pour trahir la gloire & la vertu.
Au jeune Marcellus tu vas ſervir de pere.
Seul il a conſolé les ennuis de ſa mere.

Que dis-je ! en cet instant peut-être, dans tes bras,
Cléopâtre poursuit l'arrêt de mon trépas.
Puissent du moins les dieux, puissent les destinées
D'une femme inhumaine abréger les années !
Qu'elle meure trahie, & voie, en expirant,
La joie étinceler au front de son amant !
Puisqu'elle empoisonna le bonheur de ma vie,
Que l'horreur de sa mort venge au moins Octavie !
Et périssent ainsi ces dangereux objets,
Que la nature orna de coupables attraits,
Pour avilir l'amour, pour décorer le vice,
Pour ériger en art la fraude & le caprice !
Mépriſables beautés qui, dans le plus grand cœur,
Font mourir, par degrés, le germe de l'honneur ;
Qui, fieres de régner sur d'illustres esclaves,
Leur donnent chaque jour de nouvelles entraves,
Du devoir à leurs yeux dérobent le flambeau,
Et les parent de fleurs, en creusant leur tombeau !
Pardonne ce transport... Oui, je voudrois moi-même
Percer de mille coups la barbare qui t'aime...
Toi, cher Antoine, vis, & vis toujours heureux.
Ce n'est pas contre toi que je forme des vœux.
Puisse Rome te voir, dans une paix profonde,
Assis avec Auguste au premier rang du monde !
Et que ne puis-je enfin, descendant chez les morts,
Emporter avec moi jusques à tes remords !

HÉRO
A LÉANDRE.

QUOI ! trois jours sans te voir, trois jours sont écoulés!
Rends le calme, Léandre, à mes sens désolés.
Quel obstacle nouveau te retient sur la rive ?
Je tremble, tout m'alarme ; une amante est craintive.
Tu sais par mille jeux varier tes plaisirs,
Écarter les ennuis, & charmer tes loisirs.
Tu peux, sourd à ma voix, insensible à ma peine,
Faire voler un char sur la brûlante arêne ;
Ou bien, armant ton bras d'inévitables traits,
Nouvel Endymion, errer dans les forêts.
Moi, je n'ai que l'amour ; à lui je m'abandonne.
Qu'ai-je besoin sans lui de l'air qui m'environne ?
Pour respirer sa flamme il sembla me former ;
Je ne veux, je ne puis, & je ne sais qu'aimer.
Ce qui me reste à faire, hélas ! dans ton absence,
C'est de parler de toi, d'implorer ta présence ;
De te nommer cent fois, de gémir, de trembler ;
De répandre des pleurs que toi seul fais couler.

Toi seul es tout pour moi..dans ton cœur, cher Léandre,
Rassemble tous les feux de l'amour le plus tendre :
Tu ne pourras encor te comparer à moi,
Ni me rendre jamais l'amour que j'ai pour toi.
L'aurore à peine luit ; pleine de ton image,
Je m'arrache au sommeil & je cours au rivage.
Là, jetant sur les mers des regards furieux,
J'accuse, je maudis & les vents & les dieux.
Je cede à des frayeurs que j'enfante moi-même.
Chaque flot qui s'éleve engloutit ce que j'aime ;
Et si le calme enfin renaît au sein des eaux,
Je m'écrie à travers les pleurs & les sanglots :
" Ne peut-il pas venir ? que fait-il ? qui l'arrête ?
„ Pour quitter le rivage, attend-il la tempête ?
Qu'est devenu ce tems, où ton cœur amoureux
Sembloit dans les dangers puiser de nouveaux feux ?
Je t'ai vu mille fois, malgré l'onde irritée,
Malgré les cris plaintifs d'une amante agitée,
Je t'ai vu, sous un ciel étincelant d'éclairs,
Lutter contre les vents déchaînés dans les airs ;
Affronter les écueils ; &, fier de ton courage,
T'applaudir dans mes bras d'avoir bravé l'orage.
" Léandre, qu'as-tu fait, te disois-je toujours ?
„ Comment puis-je être heureuse, en tremblant
pour tes jours ?

Qu'avec

Réchauffé dans mon ſein, tu riois de ma crainte;
Et cent baiſers de feu s'oppoſoient à ma plainte.
Qu'avec plaiſir alors je bravois le courroux
Des flots impétueux grondans autour de nous!
Qu'avec facilité je te donnois ta grace!
Et dans ces doux momens que j'aimois ton audace!
Mais un ſouffle aujourd'hui ſuffit pour t'arrêter.
Tu t'endors dans le calme, au lieu d'en profiter.
Neptune, cette nuit, t'ouvroit un ſûr paſſage;
Il t'offroit ſes faveurs: en as-tu fait uſage?
Ah! quand on aime bien, on a plus de deſirs;
Et perdre un ſeul moment, c'eſt perdre cent plaiſirs.
Tu me laiſſes, cruel, en proie à mes alarmes,
N'embraſſer que ton ombre, & veiller dans les larmes.
Moi, veiller pour gémir! Hélas! tes premiers feux
Ne m'ont point préparée à ce tourment affreux.
Ceſſe de prolonger une épreuve ſi rude:
Je ſeche dans la crainte, & dans l'incertitude.
Sans ceſſe parcourant ces bords, où tu n'es pas,
Je cherche à découvrir la trace de tes pas.
Si l'on revient des lieux que mon amant habite,
Vainement on voudroit éviter ma pourſuite;
On ne voit, on n'entend, on ne trouve que moi.
A l'univers entier je m'informe de toi.
C'eſt peu: tes vêtemens, ſeul gage qui me reſte,
Quand le jour te rappelle en ton isle funeſte,

Chers à mon ſouvenir, & chers à mes douleurs,
Je les couvre cent fois de baiſers & de pleurs.
Ainſi, dans les regrets, amante abandonnée,
Je compte les inſtans d'une longue journée.
Mais à peine la nuit vient, au gré de mes vœux,
Embraſſer de ſon voile & la terre & les cieux;
Appellant près de moi ma compagne fidelle,
Sur cette tour fameuſe, où je vole avec elle,
D'une tremblante main j'allume des flambeaux.
J'adreſſe ma priere au monarque des eaux;
Et plongeant mes regards dans cette horreur profonde,
Dans cette obſcurité qui regne au loin ſur l'onde,
Je voudrois que le dieu dont nous portons les fers,
De cent aſtres nouveaux pût éclairer les mers.
O toi, de mes ennuis confidente chérie,
Parle, porte l'eſpoir dans mon ame attendrie.
Viendra-t-il ?.. penſes-tu qu'il ſe ſoit échappé ?
S'il alloit ſe briſer ſur ce roc eſcarpé !
Crois-tu qu'il l'ait franchi ?..qu'entends-je ?.. c'eſt lui-même.
Il vient.... Je vais revoir le ſeul mortel que j'aime.
Rentrez, noirs aquilons, dans vos ſombres cachots:
C'eſt un dieu... c'eſt l'amour qui traverſe les flots.
Je prête, en ce moment, une oreille attentive;
Et toujours mes regards ſont fixés ſur la rive.
Le bruit le plus lointain, le moindre mouvement,
Un rameau qui frémit, m'annonce mon amant.

Succombé-je, à la fin, au ſommeil qui m'accable,
Le ſommeil te ramene, & tu n'es plus coupable.
Malgré toi-même alors, ſignalant ton retour,
Tu me venges, cruel, des alarmes du jour.
Malgré toi-même alors, je ſuis encore aimée.
Tu meurs, & tu renais ſur ma bouche enflammée;
Tu renais plus charmant, & tu me fais goûter
Tout ce qu'on affoiblit en l'oſant raconter....
Vains plaiſirs, que bientôt le réveil empoiſonne!
Ils ont un prix bien doux quand c'eſt toi qui les donne.
Pour vanter mon bonheur, je veux jouir du tien,
Je veux ſentir ton cœur palpiter ſur le mien...
Que le vent ſiffle alors, & que la foudre gronde;
Que tout, dans l'univers, s'écroule & ſe confonde:
Tranquille dans tes bras, & ne ſongeant qu'à toi,
Tout ce déſordre affreux viendra-t-il juſqu'à moi?
Pourquoi donc me laiſſer languir loin de ta vue?
Viens finir les tourmens d'une amante éperdue;
Viens conſoler un cœur plongé dans les ennuis.
Eſt-ce ainſi qu'auroient dû s'écouler tant de nuits?
Je ne ſais que penſer. Réponds-moi: qui t'arrête?
Crains-tu pour ton retour? Parle; me voilà prête.
J'irai, n'en doute pas, m'élancer dans les eaux;
Vénus, fille des mers, m'applanira leurs flots.
Bravant tous les périls qu'une femme redoute,
Vers toi ces foibles bras s'ouvriront une route...

Hé bien, n'oseras-tu m'atteindre & m'imiter?
Et craindras-tu les vents que je cours affronter?
Oui, je te rejoindrai sur les plaines profondes;
L'amour autour de nous enflammera les ondes;
A tes bras fatigués il unira les miens,
Et mes ardens baisers iront chercher les tiens.
Malheureuse! où laisse-je égarer ma tendresse!
L'amour infortuné doit avoir moins d'ivresse.
Sans doute un autre feu... je n'y survivrois pas...
Tu le sais bien, cruel... voudrois-tu mon trépas?
Ton amante, grands dieux! deviendroit ta victime!
Non...tu l'as dit cent fois, l'inconstance est un crime.
Rappelle tes discours, rappelle ces momens
Où le plaisir lui-même a scellé tes sermens;
Tes sermens séducteurs, qu'aujourd'hui je réclame.
Mes attraits, cher Léandre, ont des droits sur ton ame;
Si j'ose les vanter, cet orgueil m'est permis;
Je les tiens de toi seul; c'est toi qui m'embellis.
Comme on voit cette fleur, qui semble aimer encore,
Et regarder toujours l'astre qui la colore;
Ainsi, sur mon amant l'œil sans cesse arrêté,
J'emprunte de lui seul mes graces, ma beauté;
Il pénetre mes sens par sa douce lumiere;
C'est le dieu que j'adore, & l'astre qui m'éclaire....
Il ne me trahit point... quel espoir enchanteur
Porte un calme secret dans le fond de mon cœur!

Toi qui vis Mars lui-même étonné de ſes larmes,
Dans tes bras amoureux s'enivrer de tes charmes;
Qui dans l'ombre des bois, près du jeune Adonis,
Brûlas de tous les feux qui dévorent ton fils;
Nous aimons toutes deux; notre cauſe eſt commune.
Protege mon amour contre Éole & Neptune:
Ces dieux, ces dieux ſi fiers ſont ſoumis à tes loix.
Parle, ordonne, ô déeſſe! ils entendront ta voix.
Mais quoi! déjà la nuit a déployé ſes voiles,
Et ſemé dans les cieux l'or brillant des étoiles.
Morphée a ſuſpendu les maux de l'univers.
Dieux! quelle volupté ſe répand dans les airs!
Ces arbres, dont le choc ébranloit ce rivage,
Élevent juſqu'aux cieux leur immobile ombrage;
La terre exhale au loin les plus douces odeurs.
L'haleine des zéphirs, & le parfum des fleurs;
Ce ſilence profond, cette mer plus tranquile,
Qui ſemble ſe jouer autour de cet aſyle;
Ce calme, cette nuit plus belle qu'un beau jour;
Tout verſe dans mes ſens les langueurs de l'amour.
Confirme, cher Léandre, un ſi charmant augure:
Oui, c'eſt toi, dont l'approche embellit la nature.
Viens, vole dans mes bras... Quel changement ſoudain!
Déjà l'aſtre des nuits me paroit moins ſerein;
Il paroît emporté de nuage en nuage.
Un frémiſſement ſourd ſemble annoncer l'orage...

Je tremble... je me meurs... qu'entends-je! quels éclairs!
Et quel noir tourbillon s'éleve ſur les mers!
Tout-à-coup mutinés, comme les vents mugiſſent!
De quel tumulte affreux les rives retentiſſent!
O toi qui dans ta main tiens le ſceptre des eaux,
Contre moi quelle rage a ſoulevé tes flots?
Quoi! de Laomédon Léandre eſt-il complice?
Léandre a-t-il trempé dans les fraudes d'Ulyſſe?
Ton courroux ne peut-il être enfin déſarmé?
Toi, qui punis l'amour, n'as-tu jamais aimé?
Léandre, garde-toi, c'eſt Héro qui t'en prie,
De confier aux flots mon eſpoir & ma vie.
Demeure, je le veux, demeure, cher amant,
Et renonce à l'orgueil de vaincre un élément.
Attends un ciel plus doux, une mer moins fougueuſe;
Attends... Oui, je le veux... que dis-je! malheureuſe!
Je deſire & je crains de te perſuader.
Je dois tout redouter, & toi, tout haſarder.
Ah! dans ce même inſtant, puiſſes-tu me ſurprendre,
Oſer exécuter ce que j'oſe défendre,
Mettre encore ta gloire à ne m'obéir pas,
Et réparer ton crime, en volant dans mes bras!

ABAILARD

A HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE, eſt-il vrai ? j'ai réveillé ta flame,
J'ai troublé le repos qui rentroit dans ton ame ?
Ce cœur, où Dieu peut-être alloit enfin régner,
Déchiré par mes mains, recommence à ſaigner !
Trop coupable Abailard ! trop ſenſible Héloïſe !
Amans infortunés !... Quelle fut ta ſurpriſe,
Quand ton œil reconnut ces traits baignés de pleurs,
Où ma tremblante main a tracé nos malheurs !
Le ciel m'a-t-il chargé d'empoiſonner ta vie ?
La paix te reſtoit ſeule, & je te l'ai ravie !
Pardonne... que veux-tu ? comme toi je languis :
Laiſſe-moi dans ton ſein répandre mes ennuis,
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer ſans ceſſe,
Et pour l'accroître encor, parler de ma foibleſſe.
J'ai gardé trop long-tems un ſilence orgueilleux,
Et mon cœur trop long-tems a renfermé ſes feux.
Du ſort qui m'accabla quand la rigueur extrême
Vint ſéparer de toi la moitié de toi-même ;

Aux plus cruels regrets condamné pour toujours,
Quand je vis loin de nous s'envoler nos beaux jours;
J'ai cru que la ſageſſe, & ſur-tout que la grace,
Pourroient de mon eſprit en effacer la trace.
Pour vaincre mon amour, j'oſai m'enſevelir;
Contre lui par des vœux je croyois m'aguerrir.
Vaine précaution! contre ſa folle ivreſſe
Que peuvent la raiſon, la grace & la ſageſſe?
Que peuvent les ſermens? Ardeurs, tranſports, deſirs,
Tout me reſte, Héloïſe, excepté les plaiſirs.

Cet abandon du cloître, & ce ſilence horrible,
Tout me livre à moi-même, & me rend plus ſenſible.
C'eſt en penſant à toi, que je crois t'oublier;
Dieu me menace en vain, & j'ai beau le prier,
Tu triomphes toujours. Oui, ma main téméraire
Te place à ſes côtés, au fond du ſanctuaire.
Et quand de toutes parts regne un muet effroi,
Proſterné devant lui, je n'adore que toi.
Oui, ce calme trompeur, dont je t'offre l'image,
N'eſt dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.
Peins-toi le déſeſpoir de ce cœur furieux;
Ma flamme fait encore étinceler mes yeux.
Déſoccupé de tout, cette flamme trop chere
De mon oiſiveté devient l'unique affaire....
Loin de moi, livres ſaints: vos ſombres vérités
Ne peuvent conſoler mes eſprits agités.

Que m'offrez-vous? Des biens que la crainte empoisonne.
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.
Mais quel trouble soudain a glacé tes transports ?
Héloïse amoureuse a senti des remords !
Des remords, Héloïse !... est-ce à toi d'en connoître ?
A la voix de l'amour ils doivent disparoître.
Ah, qu'ils ne souillent point tes innocens attraits !
Mets-tu donc ta foiblesse au nombre des forfaits ?
Va, notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu qu'il alluma, peut-il être coupable ?
Pourroit-il s'offenser d'un impuissant desir,
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir ?
Héloïse, crois-moi, ta flamme est légitime.
Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime ?
Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;
Animé par l'amour, l'univers est heureux.
Ce doux frémissement, ces feux & cette ivresse,
Que l'amant fait passer au sein de sa maîtresse,
Cette extase muette, & ce trouble enchanteur,
Sont de secrets tributs qu'il rend à son auteur.
Qu'ai-je dit ! malheureux ! ô ciel ! où m'égaré-je !
A mon profane amour je joins le sacrilége !
Arbitre souverain de mon funeste sort,
A mes sens égarés pardonne ce transport.
Tu le sais : abattu sous la haire & la cendre,
D'un trop cher souvenir je voudrois me défendre ;

Déchiré devant toi par de cruels combats,
L'exiſtence pour moi n'eſt plus qu'un long trépas.
Mon Dieu ! lorſqu'à tes loix mon ame s'eſt ſoumiſe,
Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïſe.
Et mon fatal amour, qui bleſſe ta grandeur,
Sans ceſſe me punit, & te ſert de vengeur....
Sois plus forte, Héloïſe, & donne-moi l'exemple;
Dieu va te ſoutenir, & t'appelle en ſon temple.
Va, cours, tombe à ſes pieds; tombe aux pieds des autels;
Renonce pour jamais à tes feux criminels;
Que la religion, t'armant d'un ſaint courage,
De ſon auguſte main repouſſe mon image,
Mon image trop chere, & qui fait tes tourmens.
Je te remets ta foi, te remets tes ſermens.
Pour te rendre à ton Dieu, je te rends à toi-même;
La paix renaît bientôt, quand c'eſt lui que l'on aime.
C'eſt de lui déſormais qu'il faut t'entretenir,
Et du fond de ton cœur c'eſt moi qu'il faut bannir.
Peux-tu m'aimer encor ? C'eſt moi de qui l'adreſſe,
Par l'attrait des faux biens, égara ta jeuneſſe.
Séduite par moi ſeul, par mes diſcours trompeurs,
Tes levres ont touché la coupe des pécheurs.
C'eſt moi, de qui la main couronnant la victime,
T'a caché ſous des fleurs le penchant de l'abyme.
Compte, ſi tu le peux, tes ſoins & tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours ſereins !

Raſſemble de l'amour les ennuis & les peines,
Et ſes jaloux tranſports & ſes alarmes vaines.
Mets à part ſes douceurs, ſes paſſagers deſirs;
Et vois combien ſes maux ſurpaſſent ſes plaiſirs.
Rappelle-toi ſur-tout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours, où reſpirant à peine,
Courbé ſous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,
Où dans tous les mortels je crus voir des rivaux.
Ma foibleſſe en mon cœur enfanta les alarmes;
Je redoutois en toi ta jeuneſſe, tes charmes,
Un ſexe trop facile, & prompt à s'enflammer;
Je redoutois ſur-tout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'horrible ſacrifice;
Songeant à mon repos, je preſſois ton ſupplice.
Je deſirai qu'un cloître, aſyle redouté,
Pour diſſiper ma crainte, enfermât ta beauté.
Les careſſes, les pleurs d'Héloïſe attendrie,
Rien ne pouvoit calmer ma ſombre jalouſie;
Et ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui, de ma propre main je trainai la victime.
Je te donnois à lui! Mais, ô fureur! ô crime!
Retenant mon préſent arraché de mes mains,
Je te donnois à lui pour t'ôter aux humains.
Tu me diſois: ordonne, & choiſis ma demeure;
Où veux-tu que je vive, où veux-tu que je meure?

Abailard, je ſuis prête... & moi, dans ces momens,
Je goûtois le plaiſir, au ſein de mes tourmens.
Portiques révérés, aſyles reſpectables,
Aux profanes regards dômes impénétrables;
Grace à la piété qui veille autour de vous,
Combien vous aſſurez le bonheur d'un jaloux!
Que je fus ſoulagé de t'y voir renfermée,
Et de te voir ſouſtraite au péril d'être aimée!
J'attendois le moment, où quelques mots cruels
T'enleveroient à moi, comme à tous les mortels.
Par l'offre de ta dot je fus bientôt ſéduire
Celle qui ſur tes ſœurs exerçoit ſon empire.
Et cette femme enfin, ſecondant ton bourreau,
Dans ſon cloître pour toi me vendit un tombeau.
Ah! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée?
Ne vois-tu pas le piege où tu fus entraînée?
A des tranſports honteux ceſſe de t'emporter,
Et d'aimer un mortel que tu dois déteſter....
Me déteſter! qui! moi!... non, ma chere Héloïſe..
Non.... tu ne le dois pas... ta foi me fut promiſe.
Je réclame ton cœur, il eſt encore à moi...
Beaucoup plus qu'à ce Dieu... que je trahis pour toi.
Mes douloureux affronts, tes maux que je partage,
Juſqu'aux emportemens de ma jalouſe rage,
Tout m'aſſure à jamais une ame où j'ai régné,
Je ſuis trop malheureux pour être dédaigné.

Sur les plus beaux objets ma vue appeſantie
Étend le voile épais dont elle eſt obſcureie.
Le ſoleil, que toujours je préviens par mes pleurs,
Ne trace pour moi ſeul qu'un cercle de douleurs.
Je cherche les rochers & les antres funebres,
J'aime à m'enſevelir dans l'horreur des ténebres.
Là, plein de mes ennuis, indigné de mes fers,
Je voudrois me cacher aux yeux de l'univers.
Là, j'appelle Héloïſe, & dans ma ſombre ivreſſe,
Je crois entendre encor ta voix enchantereſſe.
Un lamentable écho, ſur les ailes des vents,
Semble me renvoyer tes longs gémiſſemens,
Et ſans ceſſe frappant mon oreille ſurpriſe,
Répete en ſons plaintifs, Héloïſe... Héloïſe...

Je deſcends quelquefois dans le temple ſacré;
Et fixant les tombeaux dont je ſuis entouré,
Avec recueillement je me dis en moi-même:
Voilà donc la demeure, & l'aſyle ſuprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux
Verront s'évanouir leur tendreſſe & leurs feux.
De moment en moment, il vient ce jour horrible,
Où la mort glace enfin le cœur le plus ſenſible.
Et c'eſt là qu'Abailard, pour toujours renfermé,
Ne ſe ſouviendra plus d'avoir jamais aimé...
Là, ſe perdent les rangs... les vertus & les charmes.
Après de triſtes jours, prolongés dans les larmes,

C'eſt donc là qu'Héloïſe !... Et ſoudain oppreſſé,
Au milieu des cercueils je tombe renverſé.
Prends pitié de mes maux, du feu qui me conſume...
De ce poiſon brûlant, tout aigrit l'amertume ;
Tout me bleſſe & me nuit... Ah ! pénetre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je ſuis changé ! moi-même j'en friſſonne,
Je hais & je maudis tout ce qui m'environne,
Et m'applaudis ſouvent de régner dans ces lieux,
Où je ſers de miniſtre à la rigueur des cieux.
J'appeſantis le joug de mes jeunes victimes,
Ma jalouſe fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens,
Et l'aſpect de leurs maux adoucit mes tourmens....
Héloïſe ! à quel point le déſeſpoir m'égare !
Qui l'eût penſé, qu'un jour je deviendrois barbare !
Tu le ſais, Héloïſe, en des tems plus heureux,
Je fus, ainſi que toi, ſenſible & généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune,
J'ouvrois mon ame entiere aux cris de l'infortune.
Autant que je l'ai pu, dans mes obſcurs deſtins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.
La bienfaiſance alors, ſûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur, empruntoit ton image.
En vain mes ennemis, ardens perſécuteurs,
Diffamoient faintement ma croyance & mes mœurs ;

Pour mieux m'aſſaſſiner, ſe paroient d'un beau zele,
Sembloient d'un Dieu vengeur embraſſer la querele;
Et défendant par-tout qu'on oſât m'approcher,
Déjà, pour plaire au ciel, allumoit mon bûcher.
Je rioïs, ſur ton ſein, de leur haine farouche,
Et j'étois conſolé par un mot de ta bouche.
Je plaignois ces mortels, ces ſavans ténébreux,
Toujours vils & cruels, & ſouvent dangereux;
J'oubliois avec toi ces abſurdes ſyſtêmes,
Démentis l'un par l'autre, & détruits par eux-mêmes.
Et je ſavois unir, par un heureux lien,
Les plaiſirs d'un amant aux devoirs d'un chrétien.
O jours trop fortunés!... ô jours de mon ivreſſe!
Où je laiſſois, ſans crainte, éclater ma tendreſſe;
Où rien n'interrompoit ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des ſecrets de mon cœur;
Où libre de te voir, & chargé de t'inſtruire,
J'aimois à t'égarer, au lieu de te conduire;
Où, pour toute leçon, à tes pieds proſterné,
Je te peignois l'amour que tu m'avois donné!...
Tu n'as point oublié cet inſtant de ma gloire,
Ce moment où j'obtins la premiere victoire.
Les parfums du matin s'exhaloient dans les airs;
Un jour voluptueux coloroit l'univers.
Plus riante & plus belle, au gré de mon ivreſſe,
La nature ſembloit preſſentir ta foibleſſe.

Tes yeux, qu'obſcurciſſoit une douce vapeur,
S'ouvroient ſur Abailard avec plus de langueur.
Ma main ſous un berceau te conduiſit tremblante,
J'entendis ſoupirer ta vertu chancelante;
Mes regards enflammés t'exprimoient le deſir;
J'apperçus dans les tiens le ſignal du plaiſir....
Je volai dans tes bras... en vain ta voix éteinte,
A travers cent baiſers, murmuroient quelque plainte:
Je ne t'écoutois plus, je n'entendois plus rien;
Heureux par mon tranſport, plus heureux par le tien.
Ah! détourne les yeux de ce tableau profane.
Tout me conſterne ici, m'accuſe & me condamne.
Devant moi ſe découvre un avenir vengeur;
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
Toi! qui creuſas l'abyme où ton courroux me laiſſe,
J'eſpérois que ton bras ſoutiendroit ma foibleſſe;
J'ai cru que ta bonté deſcendroit juſqu'à moi,
Et que les paſſions ſe taiſoient devant toi.
Hélas! dans ces réduits ont-elles plus d'empire?
Seroit-il des penchans que tu ne peux détruire?
Je pleure, je gémis, & les nuits & les jours;
Je me repens, t'implore, & je brûle toujours.
Frappe enfin, & punis un mortel qui t'offenſe,
Fais, au pied de l'autel, éclater ta vengeance;
Et puiſque tu n'as pu m'arracher mon penchant,
Pour éteindre l'amour, anéantis l'amant.

O ma chere Héloïse, ô toi que j'ai perdue,
Toi que j'égare encore, éloigné de ta vue :
Où me cacher ? où fuir un feu trop dévorant,
Qui vit dans mes soupirs & coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abymes,
Si l'œil perçant d'un Dieu vient à compter mes crimes?
Que de foibles mortels mon exemple a séduits !
Que de coupables feux, par les miens enhardis !
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues ;
Nos lettres, tu le sais, sont par-tout répandues :
On les lit, on s'y plaît ; on y puise un poison,
Qui, pour aller au cœur, enivre la raison.
La jeunesse, livrée à tout ce qui l'abuse,
Dans ses déréglemens nous cite pour excuse.
Notre amour malheureux fait encor des jaloux,
Et ce n'est point pécher, que pécher après nous...
Il est tems, il est tems de se vaincre soi-même,
De contraindre nos feux à cet effort suprême.
Nos longs égaremens, sources de nos malheurs,
Veulent, pour s'expier, de la honte & des pleurs.
Pleurons & rougissons ; du sein de la poussiere,
Élevons vers le ciel notre ardente priere ;
Peut-être que ce ciel, à la fin désarmé,
Au cri du repentir ne sera plus fermé.
Cesse de m'inviter, hélas ! trop indiscrete,
A venir partager tes soins & ta retraite.

Qui, moi! de tes devoirs soulager le fardeau,
Diriger de tes sœurs le docile troupeau,
Les sauver des périls que pour moi je redoute,
Des vertus que je fuis, leur applanir la route!
Moi! j'irois dans des lieux où tes jeunes attraits...
Non, ce n'est plus pour moi que ces plaisirs sont faits.
Si tu pouvois me voir, l'œil creusé par les larmes,
Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes,
De spectres effrayans toujours environné,
Sombre, défait comme eux, & comme eux décharné:
Tu voudrois bien plutôt éviter cette image;
Et loin de le chercher, tu fuirois mon passage.
Ne me prodigue plus le nom de fondateur:
Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,
Qui, dans l'affreux moment où la raison l'éclaire,
Frémit de son amour, que pourtant il préfere.
Arrache avec effort un cœur trop criminel,
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel,
Dans la religion espérant un refuge,
Attend la grace encore, ou l'arrêt de son juge.
Joins tes remords aux miens, sur-tout ne m'écris plus.
Cachons-nous désormais des soupirs superflus.
Oui, laissons entre nous un intervalle immense;
Espérons tout du tems, & sur-tout du silence.
Va, cesse de chérir un phantôme d'amant,
Que l'amour seul anime & dispute au néant.

Dieu le veut...dans ſon temple enſevelis tes charmes ;
Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes ;
Et que ces pleurs enfin effacent, à leur tour,
Tous les pleurs qu'Héloïſe a verſés pour l'amour.
Si la mort, dans ces lieux, devançant ma vieilleſſe,
Vient terminer des jours tiſſus par la triſteſſe,
Je veux qu'au Paraclet Abailard ſoit porté,
Et que dans cet état il te ſoit préſenté ;
Non pour te demander un regret inutile,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi, ce ſpectacle cruel
Te dira ce qu'on aime, en aimant un mortel.

ÉPITRE

A CORINE.

Du nom d'auteur qu'avois-je affaire,
Puiſque tu m'as aimé ſans lui?
Je ſais que ce titre vulgaire
Traîne après ſoi beaucoup d'ennui,
Et que l'art d'écrire aujourd'hui,
Eſt ſouvent loin de l'art de plaire.
Mais cet ouvrage, en vérité,
N'a fait qu'amuſer ma pareſſe,
Et flatte peu ma vanité.
Sur les bords fleuris du Permeſſe,
Pour quelques momens tranſporté,
Je ne chante, dans mon ivreſſe,
Que le dieu qu'Ovide a chanté.
Économe de ma jeuneſſe,
Et du tems qui nous eſt compté,
Je ne guinde point ma foibleſſe
Vers la froide immortalité.
L'inſtant que la parque me laiſſe,
Je le donne à la volupté;
Et dans les bras de ma maîtreſſe,

Je brave, avec ſérénité,
L'envieuſe malignité,
La gloire, triſte enchantereſſe,
Mon ſiecle & la poſtérité.
Pardonne à la tendre Julie,
De t'ennuyer de ſes douleurs!
Elle fut ſenſible & jolie:
Corine, tu lui dois des pleurs;
Tu dois partager ſes alarmes,
Brûler ſur-tout des mêmes feux,
Et dans le déſordre des larmes,
Conſentir à faire un heureux.

LETTRE

DE JULIE.

Ah, je suis libre enfin !... & ma main peut tracer
Cet entretien muet, que j'ose t'adresser.
Ovide, que fais-tu ?... quelle est ta destinée ?...
Écris-moi...réponds-moi...Que dis-je ! infortunée !
Et quel est mon espoir ? Peut-être, en ces momens,
Ton vaisseau malheureux est brisé par les vents.
Peut-être mon amant, sur un lointain rivage,
Défiguré, sanglant, est jeté par l'orage.
Mais si tu vois ces bords, ces climats détestés,
Effroyables déserts, par le Gete habités,
Dis, en lisant ces traits, dictés par l'amour même:
Dans l'univers encore il est un cœur qui m'aime.

Quelle nuit ! quel départ ! Timide en mes desirs,
Je n'osois me livrer à nos derniers plaisirs ;
Mais lorsqu'il te fallut...ah ! j'en frémis encore,
Devancer, pour me fuir, le retour de l'aurore,
Je crus qu'une furie, en cet instant d'horreur,
Enfonçoit à la fois cent poignards dans mon cœur.
Mes yeux ne voyoient plus : la mourante Julie
N'avoit plus tes baisers, pour lui rendre la vie.

Quelle barbare main, après ce long effroi,
A ranimé des jours qui ne ſont rien ſans toi?
Ciel! que devins-je alors? Muette, confondue,
J'interroge des yeux une foule éperdue.
On ſoupire, on ſe tait; & les vents orageux
Se font entendre ſeuls, dans ce ſilence affreux...
Le déſeſpoir enfin me donne ſon courage.
J'échappe à mes bourreaux, & je vole au rivage;
Je le fais retentir de mes triſtes ſanglots:
Mes yeux baignés de pleurs, attachés ſur les flots,
Et cherchant ton vaiſſeau ſur cet immenſe eſpace,
Croyoient dans le lointain en découvrir la trace.
De ton fatal départ témoins inanimés,
Tes pas ſembloient encor ſur le ſable imprimés;
Et cent fois je voulus, dans ma douleur profonde,
Tromper mes ſurveillans & m'élancer dans l'onde.
" Puiſſent les mers, diſois-je, au gré de mes tranſports,
„ Me porter, cher amant, ſur tes ſauvages bords!
„ Puiſſes-tu, parcourant cette rive effrayante,
„ Y retrouver encor ta malheureuſe amante;
„ Et plein de cet amour qui ſurvit au trépas,
„ Pour la derniere fois la ſerrer dans tes bras!
A ce triſte délire on oſe me ſouſtraire;
On m'entraîne au palais, & j'y revois mon pere,
Ou plutôt mon tyran & mon perſécuteur,
De tes maux & des miens impitoyable auteur,

Qui dans mon déſeſpoir ſemble trouver des charmes,
Et mettre de la gloire à mépriſer mes larmes.
De quel droit oſe-t-il, forçant mes ſentimens,
Comme ſes vils Romains, maîtriſer mes penchans?
Ah! qu'il regne, qu'il faſſe ou la paix ou la guerre;
Qu'il décide à ſon gré des deſtins de la terre.
Je ne voulois qu'un cœur, je régnois ſur le tien;
Qu'il garde ſon empire, & me laiſſe le mien.
Dans Rome déſormais, triſte eſclave du trône,
On ne peut donc aimer, ſans qu'un tyran l'ordonne!
Pourquoi t'exile-t-on? O dépit! ô fureurs!
Frémis, pere cruel, frémis de mes douleurs.
Ne viens pas d'un amant accuſer la naiſſance:
Elle ne m'offre rien dont ma fierté s'offenſe;
Et périſſe le jour, marqué par tant de maux,
Où des concitoyens ont ceſſé d'être égaux!
Mais dans un rang obſcur le ciel l'eût-il fait naître,
Ses talens le plaçoient à côté de ſon maître.
Ils en ont fait un dieu, qui deſcend juſqu'à moi.
Il ſait aimer enfin; il eſt bien plus que toi.

Cher amant, c'eſt ainſi que la tendre Julie
Laiſſe éclater les feux qui l'ont enorgueillie.
Rome, tout l'univers, ſans pouvoir m'alarmer,
Diront que tu m'aimas, & que j'oſai t'aimer.
Voudrois-je reſſembler à ces femmes timides,
Qui, ſous de vains attraits cachant des cœurs arides,

Ne connurent jamais ce delire enflammé,
Et cet oubli de tout, hors de l'objet aimé ?
Qu'on ne m'oppoſe point cette vaine apparence,
Ce menſonge éternel, que l'on nomma décence.
Le véritable orgueil eſt de fuir le détour;
Et l'honneur d'une amante eſt tout dans ſon amour.
De mille courtiſans la foule en vain s'empreſſe
A demander ma main, à briguer ma tendreſſe.
Va; la triſte Julie eſt loin d'y conſentir :
Je t'aime trop, hélas ! pour ne les point haïr.
Que ſont-ils près de toi ? D'ambitieux eſclaves,
Qui viennent près du trône implorer les entraves;
Qui, flatteurs de mon pere, aſſiegent ſes vieux ans,
Fatiguent la langueur de ſes derniers momens,
Careſſent ſon orgueil, de fleurs ſement ſa trace,
Et dévorent l'inſtant de monter à ſa place :
Mépriſables Romains, Romains infortunés,
Aſſaſſins aujourd'hui, demain aſſaſſinés;
Et qui, dans leurs projets ſans doute illégitimes,
Fondent ſur cet hymen le ſuccès de leurs crimes !
Ah, tu m'en vois frémir ! le comble de mes maux
Seroit de te donner d'auſſi lâches rivaux.
Que m'importent leurs droits, leur pouvoir que j'affronte,
Et leurs triſtes honneurs qui les couvrent de honte ?
Il me faut un amant ſans titres, ſans appui,
Qui m'aime pour moi-même, & que j'aime pour lui.

Non, tu ne conçois point l'excès de mon ivresse;
Combien mon cœur brûlant est fier de sa tendresse!
Je voudrois, cher amant, pour te prouver ma foi,
Voir cent rois à mes pieds, les dédaigner pour toi,
Leur dire: remportez vos sceptres, vos couronnes;
L'amour fuit les grandeurs & la pompe des trônes.
Le sort vous prodigua des titres fastueux;
Mais Ovide est aimable... Ovide est malheureux.

Loin de toi cependant la fidelle Julie
Compte tous les instans qui composent la vie.
Peins-toi mon désespoir dans cette horrible cour,
Et l'abandon d'un cœur déchiré par l'amour.
Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée:
Rien ne peut consoler ton amante éplorée.
Le jour à peine luit, j'en souhaite la fin.
Sans ordre, mes cheveux sont épars sur mon sein.
Tout ornement me pese; & dans mon infortune,
Je déteste l'éclat d'une pompe importune.
Dans mon abattement je trouve des douceurs,
Et j'aime à voir mes yeux obscurcis par les pleurs.
Quelle parure, hélas! m'est encor nécessaire?
On m'a ravi l'amant à qui je voulois plaire.
Je cherche les forêts, ces réduits effrayans,
Faits pour cacher au jour les malheurs des amans.
Là, de tes traits, de toi, profondément remplie,
Dans un sombre plaisir je reste ensevelie.

J'entends avec tranſport les aquilons fougueux
Frémir, ſe déchaîner ſous un ciel orageux;
Et mon ame jouit, dans ſa douleur mortelle,
Quand l'univers eſt morne & ténébreux comme elle.
Cette horreur me pénetre, & plait à mes ennuis.
Je lis dans ces momens, ſans ceſſe je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendreſſe,
Gages de ton bonheur, & nés de ton ivreſſe;
Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modele à ton eſprit charmé.
Des pleurs, en le liſant, inondent mon viſage;
Ne pouvant rien de plus, je baiſe ton ouvrage:
Cet ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus ſe reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous qui le lirez, ô vous, races futures,
De ce livre enchanteur dévorez les peintures.
Non, d'un génie oiſif ce ne ſont point les jeux;
C'eſt le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'eſt un amant qui cherche à vous inſtruire;
Il vous dicte des loix de celle qui l'inſpire.
Seule je l'inſpirai; je ne m'en défends pas:
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.
Pardonne ce tranſport, cet aveu qui me flate:
Il faut, avec le tien, que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,
De mirthe par mes mains ſi t'on front fut orné,

Laiſſe, laiſſe, ta gloire en ſera plus brillante,
Tomber quelques lauriers ſur le front d'une amante.
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;
Ta maîtreſſe a des droits à l'immortalité.
Ne te ſouviens-tu pas que la tendre Julie,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ſes vers amoureux t'exprimoit ſes deſirs?
Nos voix ſe marioient, pour chanter nos plaiſirs,
Dans ces rians jardins, où bien ſouvent l'aurore,
En ramenant le jour, nous retrouvoit encore;
Où l'amour nous guidant & ſans pompe & ſans bruit,
Éclairoit pour nous ſeuls les ombres de la nuit,
Protégeoit nos tranſports, nos brûlantes ivreſſes,
Et nous entrelaçoit par le nœud des careſſes;
Où, livrée aux langueurs d'un long enchantement,
Je preſſois ſur mon ſein le ſein de mon amant;
Où, dans ce doux repos qui ſuccede au délire,
Je jouiſſois encore, aux accens de ta lyre.
Ah! je les ai revus, ces jardins, ces beaux lieux,
Témoins de mon bonheur, & de tes premiers feux.
Que leur aſpect, hélas, m'a fait verſer de larmes!
Ovide, ils ont perdu leur parure & leurs charmes.
Les vents ont arraché ces tendres arbriſſeaux,
Qui ſur nous abaiſſoient leurs dociles rameaux:
Ils ont ſéché ces fleurs, dont la tige odorante
Parfumoit à l'envi le ſein de ton amante.

L'écho, que par ta voix tu ſemblois inviter,
N'a plus dans nos boſquets tes chants à répéter.
Je n'entends d'autres ſons que ceux de Philomele;
Mes accens douloureux ſont imités par elle.
Tout pleure mon amant; & la nature, en deuil,
Expire loin du dieu qui faiſoit ſon orgueil.
Que dis-je! en ce lieu même....effroyable préſage!
Protecteurs des amans, écartez cette image;
O dieux!... en ce lieu même, un ſonge plein d'horreur
Dans mes ſens éperdus a jeté la terreur.
Seule je m'égarois dans une isle écartée,
Qui par un dieu vengeur me parut habitée.
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monſtres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives:
Les flots, en gémiſſant, ſe briſent ſur les rives.
La terre au loin mugit: je friſſonne & je croi
Que tout va, dans l'inſtant, s'engloutir avec moi.
Je ſuccombe, je meurs...tout change; l'horreur ceſſe;
Le jour luit: je n'entends que des chants d'allégreſſe.
J'apperçois des berceaux de feſtons couronnés,
Des tapis, des gazons, à l'amour deſtinés;
Et la mer à mes yeux ſemble un canal tranquile,
Qui promene ſes eaux dans un riant aſyle.
J'admire, je renais; je ſens, en ce moment,
S'élever dans mon cœur un doux frémiſſement.

Alors je vois de loin un mortel qui s'avance :
Une jeune beauté l'accompagne en ſilence.
Dieux, quel maintien ! quels traits ! Je m'approche ſans bruit.
Ce mortel, c'étoit toi.... ma rivale te ſuit.
Je te vois lui parler, l'embraſſer, lui ſourire :
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire....
Je ſaiſis un poignard ; l'œil ardent de courroux,
Le bras déjà levé, je m'élançois ſur vous :
Mais le réveil bientôt, dérobant ton offenſe,
Fait tomber mon poignard & détruit ma vengeance.
Faut-il en croire, amour, ce qu'un ſonge me dit ?
Ovide, eſt-il bien vrai que ton cœur me trahit ?...
Non, l'amant que j'adore eſt ſenſible à mes peines.
A-t-il pu m'oublier & ſerrer d'autres chaînes ?
Eſt-il quelques beautés, ſous un ciel odieux,
Dignes de m'alarmer & de charmer tes yeux ?
Il me ſemble les voir, ces ſauvages mortels,
Éprouvant des deſirs, ſans paroître plus belles....
Que j'aime à m'abuſer ! foibles raiſons, hélas !
Ovide en lieux charmans peut changer ces climats ;
A ces triſtes objets, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour, tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leurs appas ſe former & s'embellir pour toi ;
Et fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton ouvrage.

Ah! ſi je le croyois, je franchirois les mers :
J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déſerts,
Jalouſe, furieuſe, & de ton ſang avide,
Immoler.... ou plutôt adorer un perfide.
Oui, ſi je le pouvois, abjurant tes fureurs,
J'irois chercher ta main pour eſſuyer mes pleurs.
Je t'aime avec tranſport.... & tu m'aurois trahie!
Tu te pardonnerois d'être heureux ſans Julie!

Vois ta Julie en proie aux regards d'une cour
Qui, pour flatter Auguſte, inſulte à mon amour.
Puiſſe un jour mon exil à ſes yeux me ſouſtraire!
Puiſſe être mon bonheur un don de ſa colere!
C'eſt alors que, briſant de ſi cruels liens,
Libre de mes ennuis, j'irai finir les tiens.

Juſqu'à ce jour paiſible, où ma tendreſſe aſpire,
Zéphirs, épurez l'air que mon amant reſpire!
Que cet aride ſol, qui le retient, hélas!
Amour, ſoit étonné de fleurir ſous ſes pas!
Fais naître autour de lui de magiques bocages :
Qu'il goûte encor le frais & l'ombre des feuillages!
Lieux, où dans ſon éclat jamais le jour n'a lui,
Que votre ciel épais s'éclairciſſe pour lui!
Et vous, fils du repos, & vous, aimables ſonges,
Qui ſéduiſez nos ſens par de ſi doux menſonges,
Dans le calme des nuits, & toujours ſous mes traits,
Fixez ſur mon amant vos rapides bienfaits.

Livrez à ſes tranſports l'amoureuſe Julie :
Enchantez, par vos jeux, la moitié de ſa vie ;
Et ſi le ſombre ennui vient troubler ſon réveil,
Qu'il ſoit au moins heureux dans les bras du ſommeil !

LETTRES

D'UNE CHANOINESSE

DE LISBONNE,

A MELCOUR,

OFFICIER FRANÇOIS.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

LES Lettres Portugaiſes, ſans être fort répandues, ont toujours joui de quelque réputation auprès de ce petit nombre de lecteurs qui préferent le langage de l'ame à toute l'affectation du bel eſprit. Il eſt encore incertain ſi ces lettres ont vraiment été écrites par deux amans, ou ſi elles ne ſont qu'un jeu de l'imagination. J'incline volontiers pour la premiere conjecture. Il eſt vraiſemblable que l'ouvrage eſt portugais, & que les Lettres Françoiſes ne ſont qu'une traduction. Quoi qu'il en ſoit, le ſentiment qui eſt de tous les pays, doit les diſtinguer de cette foule de romans, faſtidieuſes répétitions les uns des autres, & qui, s'il étoit poſſible qu'ils allaſſent à la poſtérité, ne feroient qu'atteſter le froid délire de nos écrivains. On ne trouve, dans les lettres dont il s'agit, ni cette métaphyſique d'amour, que nos femmelettes ont miſe à la mode; ni ces coups de poignard officieux, qui tranchent l'intrigue, au lieu de la dénouer; ni ces poiſons lents, qui

laiſſent à des héroïnes bavardes le tems d'une agonie volumineuſe ; ni ces ſituations, en un mot, où l'auteur ſe contorſionne pour mettre en jeu des caracteres qu'il a rêvés, & dont il n'exiſte aucun modele dans le tourbillon qui roule autour de nous (*) ; mais en récompenſe, tout y eſt vrai, naturel, de cette ſimplicité attachante, premier charme des écrits auxquels on revient, & dont on ne ſe laſſe jamais. Elles font couler ces larmes délicieuſes qui ſoulagent le cœur, non ces pleurs pénibles qui l'oppreſſent : elles reſpirent l'amour le plus tendre, le plus paſſionné, le plus généreux ; il y eſt peint dans toutes ſes nuances, approfondi dans tous ſes détails ; on y retrouve ſes orages, ſes inquiétudes, ſes retours, ſes réſolutions d'un moment, la délicateſſe de ſes craintes, & l'héroïſme de ſes ſacrifices. *Racine* lui-même, ce peintre par excellence, ne l'a pas préſenté ſous des couleurs plus aimables, plus ſéduiſantes, plus énergiques & plus douces. Quel caractere que celui de Ma-

(*) Je compare la plupart des perſonnages qui figurent dans nos romans, & même dans nos drames, à des marionnettes mal-adroites. On voit tous les fils qui les remuent, & le compere qui les fait parler.

rianne ! Quelle amante a jamais porté plus loin l'abandon, &, ſi l'on peut le dire, le déſintéreſſement de la tendreſſe ? Comme elle brave, comme elle foule aux pieds, ou plutôt, comme elle ignore tous ces petits préjugés qui, ſous le titre de bienſéances, dégradent la plupart de nos femmes, leur mettent un maſque ſur le viſage, un voile ſur l'ame, contrarient d'abord leurs deſirs, les éteignent enſuite, les reportent ſur les jouiſſances de l'amour-propre, en leur défendant celles de l'amour, & finiſſent par en faire des êtres factices, froids, impérieux par ſyſtême, & faux par néceſſité !

Si l'on étoit ſûr qu'il exiſtât une femme telle que la Mariamne des Lettres Portugaiſes, il faudroit la chercher, fût-elle au fond des déſerts, rompre, ſans héſiter, les demi-liens qui nous rendent ſi triſtement heureux, & puiſer le bonheur à ſa ſource, qui ne ſe rencontre qu'au fond d'une ame vive, courageuſe & fidelle. Dans la ſociété, telle qu'elle eſt, la ſuperficie de l'homme eſt occupée, l'intérieur ne l'eſt jamais. Un ſexe ſe défie de l'autre ; les hommes attaquent à tort & à travers ; & les femmes, même en ſuccombant, trouvent encore les moyens de les trom-

per. On a des accès de plaiſir, point de joie permanente; des intrigues, & point de paſſions; de l'ivreſſe, & point de bonheur. Nous reſſemblons à ces malades languiſſans, en qui les principes de la vie ſont attaqués. Obſervons-les dans les momens même où la douleur eſt ſuſpendue: ils ont une eſpérance inquiete, jamais le calme de la ſécurité; & la conſcience de leur mal perce, malgré eux, à travers toutes les illuſions d'un mieux paſſager. On ne trompe pas le ſentiment. Revenons.

On ſent, par tout ce que je viens de dire, l'eſtime particuliere que je fais de l'ouvrage charmant, dont je riſque une imitation. Mais, ſi j'ai été ſéduit par le fonds des choſes, j'avouerai, avec la même franchiſe, que la forme m'a ſouvent dégoûté. La diction eſt traînante, diffuſe, incorrecte, quelquefois maniérée, preſque toujours commune. Entendez parler nos jolis juges, ces puriſtes glacés, qui pouſſent juſqu'à la pédanterie l'amour du beau ſtyle, perſonnages élégamment froids, & correctement ennuyeux: ils vous diront que les Lettres Portugaiſes ſont du *dernier médiocre*; que cela ne *ſe laiſſe point lire*, & qu'il eſt *incroyable* qu'un

pareil livre ait encore des partisans. C'est que l'ame de ces petits aristarques n'est ordinairement pour rien dans leurs lectures : c'est qu'ils sont dépaysés, quand le jargon courant leur manque, lorsqu'ils ne retrouvent point ces harmonieuses inepties, dont ils sont à la fois & les échos & les modeles. Pour peu qu'on ait de sensibilité, on relit six fois les Lettres Portugaises, avant de s'appercevoir qu'elles sont mal écrites. Qu'on juge du plaisir qu'elles feroient, si, au mérite qu'elles ont déjà, elles joignoient encore le charme de l'expression!

Le but de mes efforts est de remettre, s'il est possible, sous les yeux du public, un excellent tableau, privé de la moitié de son succès par la foiblesse de son coloris. Je me suis pénétré de l'ensemble de l'ouvrage; j'y ai retranché, ajouté, développé ce qui ne l'étoit pas assez, resserré ce qui l'étoit trop; &, pour le rajeunir tout-à-fait, j'ai osé l'écrire en vers. J'ai cru que cette forme étoit infiniment plus favorable, & feroit ressortir davantage des beautés éparses, qui ne demandent qu'à être mises sous un point de vue plus rapproché. Les vers sont, en effet, la langue du sentiment; ils donnent du prix

aux moindres détails. Ils raſſemblent, en quelque ſorte, les débris d'une penſée, font jaillir ſon éclat de ſa préciſion même ; & ſouvent d'une phraſe oiſeuſe & prolongée par les circuits de la proſe, ils en font un trait pour le cœur.

On me dira peut-être que la verſification ne convient point à la familiarité du ſtyle épiſtolaire. J'ai une opinion bien différente. J'imagine qu'étant plus vive, plus rapide, plus coupée, plus ſuſceptible de mouvement, c'eſt un des genres auquel elle convient le mieux, puiſque ce genre exige toutes les conditions que je viens d'énoncer. D'ailleurs, la poéſie s'éleve ou s'abaiſſe, étincelle ou s'éteint, au gré de celui qui l'emploie. L'artiſte commande, l'inſtrument obéit. Si, en liſant cet ouvrage, on ne s'apperçoit ni de la gêne des vers, ni de l'aſſerviſſement de la rime ; s'il fait illuſion au point qu'on croie lire des lettres véritables, j'aurai répondu à l'objection. Voilà ce que j'ai tâché de faire ; mais je ſuis loin de croire que j'aie réuſſi. S'applaudir de l'effort, ce n'eſt pas ſe vanter du ſuccès.

En adoptant le ſtyle ſimple, je n'ai point cru du tout me priver des reſſources de la poéſie.

Je n'ai point rejeté les ornemens, quand ils ſe ſont offerts. Tout conſiſte à ſavoir les choiſir & les diſtribuer. Si le ſtyle ſimple a lieu, c'eſt aſſurément dans la fable. Qu'on ouvre *la Fontaine*, & l'on verra ſi cette ſimplicité nuit à la parure. Une bergere eſt ſouvent plus parée avec des fleurs des champs qu'une femme de cour ſous le faix de l'or & des rubis. *La Fontaine* eſt toujours peintre, ſoit qu'il faſſe parler l'aigle, ou bourdonner le moucheron. Les images naiſſent ſous ſa plume, avec le caractere qu'exige le genre dans lequel il écrit. Des littérateurs chagrins ou trop méthodiques ont voulu les bannir de notre verſification. Penſez toujous, diſent-ils au poëte, & ne peignez jamais. Qu'ils tirent donc un rideau ſur les beautés de la nature; qu'ils empêchent le cœur d'être ému, la tête de s'allumer, & tous les ſens de ſe recueillir dans le charme de la contemplation. Un raiſonneur, du fond de ſon cabinet, dicte de froids apophtegmes, & croit prononcer des oracles: le poëte, que ſaiſit l'enthouſiaſme, peint des objets qui ſont chers à tous les hommes; il rend plus ſenſible à notre ame le grand ſpectacle de l'univers, qui ſouvent échappe à nos yeux émouſſés par

l'habitude. C'eſt pour lui particuliérement que la terre déploie ſes tapis d'émeraude ; c'eſt pour lui que les fleurs ſe vêtiſſent de pourpre & d'azur, que l'océan éleve juſqu'aux cieux ſes vagues amoncelées, que la foudre ouvre la nue, ſe répete à travers les roches ténébreuſes, & promene des lueurs mornes ſur le vaſte abyme des mers : c'eſt pour lui que des neiges éternelles argentent le ſommet des Alpes, que ſe prolonge la chaîne inégale des montagnes, que s'operent ces révolutions inſenſibles qui varient la ſurface du globe, qu'il ſe hériſſe de ſites incultes, ou s'embellit par de rians payſages, que les cieux s'étendent, que les corps céleſtes roulent ſilencieuſement dans l'eſpace, & que l'imagination, un priſme & une baguette à la main, ouvre ces réſervoirs immenſes, où s'acheve par des filtrations ſouterreines la lente maturité des métaux.

On aura beau dire, déclamer, diſcuter, s'étayer des foibles argumens que la raiſon fournit : les images ſeront toujours l'eſſence de la poéſie, comme le rithme en eſt la forme. Il en eſt cependant qu'il faut proſcrire pour toujours, telles, par exemple, que les redites de la fable.

Ces idées riantes dans leur origine, & conſacrées à la religion des anciens, n'ont aucun ſens pour nous. C'eſt un cercle puérile, où la médiocrité s'empriſonne, & que l'homme de goût franchit. J'invite donc ceux qui écrivent en vers, à faire main-baſſe ſur tout cet oripeau mythologique, que je compare aux vieilles décorations d'opéra, que l'on relegue au magaſin. Il ne faut épargner ni les ailes du Zéphir, ni les guirlandes de Flore, ni les treſſes de la blonde Cérès, ni les doigts de roſe de cette Aurore éternelle que nous ne voyons jamais, & que nous citons toujours; mais toutes les fois que, dans la nature phyſique ou morale, on aura fait une découverte nouvelle, il faut, s'il eſt poſſible, la peindre & la rendre ſenſible. L'image reſte, le raiſonnement s'oublie.

Le genre dans lequel on écrit, détermine le ſtyle qu'on doit préférer. Il ſeroit ridicule d'attacher la couronne de l'épopée ſur le front de Melpomene, de donner à l'églogue la pompe de l'ode, & d'altérer ainſi le caractere primitif des différentes productions de l'eſprit humain. Il faut que chaque genre brille de la beauté qui lui eſt propre. Il eſt des images que l'eſprit

cherche ; il en eſt que le cœur fournit à l'imagination, & qui plaiſent à tous deux ; il en eſt qui ont de l'éclat, & dont il ne reſte rien quand on les décompoſe. Celles-là ſont priſes dans une nature fantaſtique, & n'éblouiſſent que des yeux qui ne ſont pas encore exercés. Telle peut être vraie, mais devient trop brillante, relativement au fond où elle eſt placée. Dans les ouvrages de ſentiment ſur-tout, il ne faut rien qui tranche, rompe l'unité de couleur, & détruiſe la ſenſation douce ſur laquelle on aime à ſe repoſer. Ce défaut deviendra plus ſenſible, en le comparant à cette lumiere trop ardente, qui, répandue univerſellement ſur la campagne au fort des jours d'été, fatigue les yeux, confond tous les objets, & empêche de diſtinguer ces ſcenes paiſibles, que le ſoir développe & ſemble tirer du chaos.

Tout dépend donc de ce tact délicat que donne l'étude réfléchie des convenances, l'un des fondemens de l'art d'écrire. L'homme le plus ruſtique, échauffé par une paſſion quelconque, peut devenir peintre. Il empruntera ſes peintures du phyſique qui l'environne, du ſol qu'il habite, des travaux qui l'occupent,

des objets enfin avec lesquels il est le plus familiarisé; & vous ne l'accuserez point pour cela de déroger à la simplicité de ses mœurs & de son état. On convient généralement que toute l'illusion de la tragédie naît de la vérité de l'action, des caracteres, du dialogue & du style. La moindre indiscrétion de l'auteur détruit l'effet du personnage. *Racine* est sûrement un modele dans ce genre; il a posé la limite, qu'on ne peut franchir sans s'égarer. Eh bien, quel est l'écrivain dont le style soit plus hardi, plus pittoresque, plus semé d'images, qui toutes plaisent aux ames sensibles, & obtiennent l'aveu des gens raisonnables! Dans Britannicus, ce chef-d'œuvre où sont réunies la force de Tacite & la grace de Virgile, quelle variété de tableaux qui se font tous valoir, & n'annoncent jamais la prétention! J'en citerai quelques endroits. De pareils exemples vaudront mieux que les raisonnemens. C'est Néron qui s'entretient avec Narcisse de son amour pour Junie:

Excité d'un desir curieux, (*dit-il*)
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes.

Belle ſans ornement, dans le ſimple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.
Que veux-tu ? Je ne ſais ſi cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris & le ſilence,
Et le farouche aſpect de ſes fiers raviſſeurs
Relevoient de ſes yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en ſoit, ravi d'une ſi belle vue,
J'ai voulu lui parler, & ma voix s'eſt perdue.
Immobile, ſaiſi d'un long étonnement,
Je l'ai laiſſé paſſer dans ſon appartement;
J'ai paſſé dans le mien : c'eſt là que, ſolitaire,
De ſon image en vain j'ai voulu me diſtraire :
Trop préſente à mes yeux, je croyois lui parler;
J'aimois juſqu'à ſes pleurs que je faiſois couler.

Quelle fraîcheur de coloris ! & cependant quel naturel ! Voilà préciſément les expreſſions qu'un empereur jeune, & d'une imagination vive, devoit employer en parlant de ſa maîtreſſe.

D'une beauté qu'*on vient* d'arracher au ſommeil.

L'hémiſtiche de ce vers n'eſt point marqué, il paroît même déſagréable au premier coup-d'œil ; mais, ſelon moi, cette négligence eſt une grace de plus. Elle convient à la ſituation

que l'on décrit, & devient une nuance fine dans l'enſemble du tableau. En voici un autre où le même ſentiment domine, & qui étincele de beautés toutes différentes. C'eſt Bérénice qui parle.

De cette nuit, Phœnice, as-tu vu la ſplendeur ?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur ?
Ces flambeaux, ces bûchers, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat,
Cette pourpre, cet or, que rehauſſoit ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire,
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards,
Ce port majeſtueux, cette douce préſence :
Ciel ! avec quel reſpect & quelle complaiſance
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi !
Parle, peut-on le voir, ſans penſer, comme moi,
Qu'en quelqu'obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître ?

Quand il s'agit de peindre les mouvemens du cœur, leur véhémence, leur fluctuation, ſi l'on peut dire, il ſemble que le langage de *Racine* ſoit la langue de tout le monde, & qu'il

ſoit impoſſible d'en parler un autre.... *Je ne t'ai point aimé ?* dit Hermione à Pyrrhus.

Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes,
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces.
J'y ſuis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure,
J'attendois en ſecret le retour d'un parjure.
J'ai cru que, tôt ou tard à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû ;
Je t'aimois inconſtant, qu'aurois-je fait, fidelle ?
Et même en ce moment, où ta bouche cruelle
Vient ſi tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor ſi je ne t'aime pas.

Que devient la contrainte de la meſure & de la rime, & quelle proſe pourroit être plus vraie que de pareils vers ? Oreſte vient annoncer à cette même Hermione l'aſſaſſinat de Pyrrhus, qu'elle lui avoit ordonné :

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide :
Vas faire chez tes Grecs admirer ta fureur ;
Vas, je la déſavoue, & tu me fais horreur.

Barbare !

Barbare ! qu'as-tu fait ? avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une ſi belle vie ?
Avez-vous pu, cruel, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre ſang ſe ſoulevât pour lui ?
Mais parle : de ſon ſort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit ?

Chacun de ces vers eſt un trait de génie. Une femme paſſionnée, & dans la ſituation d'Hermione, devroit-elle & pourroit-elle s'exprimer autrement ?

Je ne me ſuis arrêté ſur ces citations qu'afin de prouver aux détracteurs de la poéſie qu'elle ſe prête à tous les tons, ſans qu'on s'apperçoive de l'effort ; qu'elle a tous les avantages de la proſe, ſans en avoir les inconvéniens ; que la meſure & la rime qu'on lui reproche ne ſont que des moyens de plus pour charmer l'oreille, qui n'ôtent rien à l'ame ni à l'eſprit ; qu'elle deſcend au ſtyle le plus ſimple, comme elle s'éleve au plus ſublime ; que le naturel n'exclut point les images, qu'il ſeroit même contre la nature de les ſupprimer ; qu'en un mot, on peut écrire des lettres en vers, puiſqu'ils ſont même

admis dans le dialogue. Mais plus je me ſuis abandonné à mon admiration pour *Racine*, plus j'ai ſenti la difficulté de mon entrepriſe. Il eſt ſi parfait & à tel point inimitable, qu'il jette dans le découragement, au lieu d'exciter l'émulation. On me ſaura gré du moins d'un eſſai qui peut enrichir notre littérature, & qui indique un genre nouveau, dont j'avois déjà donné l'idée dans les trois lettres de Valcour & de Zéila. Ce genre, tel que je le conçois, ſeroit une eſpece de roman en vers, & diviſé par lettres, dans lequel on pourroit déployer à la fois toutes les richeſſes de la poéſie & du ſentiment. Il s'éloigneroit de la monotonie qu'entraine néceſſairement l'héroïde par ſa forme & ſon peu d'étendue, qui l'oblige à laiſſer preſque toujours ſes héros ou ſes héroïnes dans la roideur & l'immobilité d'une même attitude. Je ſerois trop heureux, ſi une tentative timide devenoit l'occaſion de quelque ouvrage qui ſortît enfin du cercle éternel où nous tournons depuis ſi longtems.

J'eſpere qu'on ne confondra point ces lettres avec cette foule de fadeurs paſtorales & de lamentations champêtres, qu'on a décorées parmi

nous du nom d'élégies. Pluſieurs poëtes latins en ont fait de charmantes, tels que *Sidonius* & *le pere Santel ;* mais nous autres françois, nous entendons mal la bergerie, ſur-tout la bergerie larmoyante. *Regnier des Marais* a fait quelques pieces dans ce genre, ou du moins qui portent ce titre. En voici des morceaux:

Demoiſelle, laquais, ſervante de cuiſine,
Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne mine :
Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour,
Pour ſes rares vertus, je ſoupire d'amour.
Cocher, palefrenier, je vous en dis de même,
Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je l'aime !
Et vous, mon pauvre chien, & vous, mon pauvre chat,
Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand état.

. . . . . .

Les oiſeaux par leur chant, par leurs plaintes aimables,
Invoquoient du ſoleil les rayons adorables ;

. . . . . .

Un ruiſſeau ſerpentant portoit ſon onde claire
Par des flots argentins dans ce lieu ſolitaire.

Les élégies qui ont eu le plus de ſuccès, & qu'on cite encore quelquefois, ſont celles de madame *de la Suze*, recueillies en cinq volumes,

avec quelques ouvrages de *Peliſſon*. Madame *de la Suze* avoit certainement un eſprit très-aimable. Son talent pour les vers eſt une ſuite de ſon penchant à la galanterie, qui lui attira beaucoup d'amans, & la débarraſſa d'un époux incommode, dont elle vécut ſéparée. Elle avoit été élevée comme cet époux dans les principes de la réformation; &, pour n'avoir rien de commun avec lui, pas même une héréſie, elle abjura en 1653: ce qu'elle fit, dit la reine de Suede, *afin de ne ſe trouver avec ſon mari ni dans ce monde ni dans l'autre.* Cette indépendance dans l'eſprit, & cette aiſance dans les mœurs, annonçoient déjà beaucoup de diſpoſitions pour la poéſie, naturellement très-licencieuſe. Auſſi madame *de la Suze* réuſſit-elle beaucoup. Eh! le moyen qu'on ne goutât point les vers d'une jolie femme, qui ſoupiroit l'amour, qui peignoit la tendreſſe, dominoit probablement dans les cercles, donnoit, en quelque ſorte, des eſpérances à tous ſes lecteurs, & montroit pour le lien conjugal l'averſion la plus intéreſſante? C'étoit ſon perſonnel qu'on applaudiſſoit dans ſes écrits. Il y regne de la facilité, & cette molleſſe de ſtyle qui convient à ſon ſexe & aux

ſujets de ſes ouvrages ; mais c'eſt toujours l'amour plaintif. Eſt-il malheureux, il gémit ; il gémit encore, quand il a ceſſé de l'être. Il ſemble, en liſant madame *de la Suze*, qu'on ait toujours à ſes oreilles le roucoulement d'une tourterelle. C'eſt une enfilade de rimes déſolantes, dont on ne voit pas la fin ; & le délire de la jouiſſance y eſt ſouvent interrompu pour faire place aux accens du déſeſpoir. Tout cela eſt fort triſte : les roſſignols ont beau chanter, les ruiſſeaux rouler leurs petits flots, on a beau guetter le ſoleil quand il ſe leve & quand il ſe couche, pour en détailler tous les effets, apoſtropher la lune, & ſavoir le compte des étoiles : la langueur s'empare de l'ame, l'ennui de l'imagination, & le ſommeil des yeux du lecteur. Je ne conçois pas, d'après le génie national, que ce genre ait jamais pu être en vogue. De toutes les élégies connues, celle de *la Fontaine* ſur la diſgrace de *Fouquet*, eſt la ſeule qui me paroiſſe digne de ſa réputation. Elle fait autant d'honneur au talent du poëte, qu'au caractere du galant homme & de l'ami courageux.

Qu'on a de plaiſir à retrouver dans les gens

de lettres ces traits eſtimables, qui mêlent une nuance ſi douce à la gloire de leurs écrits!

Par le jugement que j'ai haſardé ſur les poéſies de madame *de la Suze*, on verra que j'ai évité, autant que je l'ai pu, le ſtyle élégiaque. Les lettres que j'offre au public ne ſont autre choſe que le développement approfondi du cœur d'une femme qui aime. C'eſt une paſſion peinte dans toutes ſes circonſtances; c'eſt une ame, tantôt ivre de bonheur, tantôt plongée dans les regrets, qui s'échappe, ſe montre à nu, trahit toutes ſes affections avec la naïveté du ſentiment & la chaleur de l'amour. Toutes les femmes qui ont aimé y trouveront ce que cent fois elles ont écrit à leurs amans; & les amans, j'entends ceux qui ont ſu inſpirer un amour délicat, croiront lire des lettres de leurs maîtreſſes. Telle eſt du moins l'illuſion que j'ai tâché de faire. Encore une fois, ceux qui aiment les événemens compliqués, une intrigue embrouillée dans mille nœuds, les cataſtrophes violentes, les événemens qui tombent des nues, ne goûteront point cette production; mais peut-être déplaira-t-elle moins au petit nombre de bons eſprits, qui

aiment les émotions douces, la marche graduée des passions, cet attendrissement vrai qui s'insinue, pénetre par degrés, & amene ces larmes délicieuses, qui coulent sans peine, & qu'on aime tant à répandre. Aujourd'hui, si l'on veut procurer quelque plaisir, soit au lecteur, soit au spectateur, il faut leur donner des convulsions. Des effets, à quelque prix que ce soit, des effets & point de nature. *C'étoit bon autrefois*, pour me servir des expressions de *Moliere*, dans *le Médecin malgré lui; mais les littérateurs modernes ont changé tout cela.* Le charbon de terre de Londres s'est joint aux brouillards de Paris. Il nous faut, comme chez nos voisins, des massacres, des viols, des têtes de morts, des ombres encapuchonnées de leurs linceuls, toute la charge enfin du théatre de *Drury-Lane*, pour ranimer des ames éteintes, & remuer des têtes qui sont plus vuides encore qu'elles ne sont mélancoliques; car nous avons la prétention d'être tristes, & nous ne sommes qu'ennuyés. C'est cet ennui incurable que l'on attaque vainement. Il naît du fond même de nos mœurs. Le dégoût germe toujours dans le sein des jouissances faciles.

Environnés de plaiſirs, nous en ſommes réduits à mendier des ſenſations ſans leſquelles les plaiſirs ne pénetrent point juſqu'à nous. Je m'écarte de mon objet, & j'oublie, ce qui m'arrive aſſez ſouvent, que j'ai des juges à captiver.

LETTRES
D'UNE CHANOINESSE.

LETTRE PREMIERE.

Euphrasie à Melcour.

Tu l'emportes enfin ! c'en est fait, cher Melcour,
Je n'ai plus de remords, je suis toute à l'amour.
Je me livre à sa flamme & marche à sa lumiere.
La raison ne vaut pas le flambeau qui m'éclaire.
La sécurité douce a passé dans mon cœur ;
Peut-on être coupable avec tant de bonheur ?
Non, je ne la suis point ; le crime d'une amante
Est d'aimer foiblement, ou bien d'être inconstante ;
Je t'aime pour toujours, je m'abandonne à toi ;
Il n'est plus désormais d'autre gloire pour moi.
Crédule, je pensois, dans un calme pénible,
Que l'honneur consistoit à n'être point sensible.
Tu m'as bien détrompée ; un rayon précieux,
Pour rassurer mon ame, est parti de tes yeux.

Pardonne-moi ces pleurs que m'arrachoit la crainte,
Ces froids embraſſemens que glaçoit la contrainte,
Et ces triſtes regrets, & ces lâches ſoupirs
Qui m'échappoient encor dans le ſein des plaiſirs.
Aux tranſports d'un amant quand on cede à mon âge,
Il eſt permis, je crois, de manquer de courage.
C'eſt un inſtinct charmant, un invincible attrait,
Qui ſe change en frayeur, dès qu'il eſt ſatisfait.
Ces deſirs inconnus, leur trouble, leur puiſſance,
Les fâcheuſes leçons qui berçoient notre enfance;
L'excès des plaiſirs même, épouvantent nos ſens;
Plus ils ſont vifs, & moins on les croit innocens;
Mais lorſque l'on commence à juger, à connoître,
A chérir un penchant que le ciel a fait naître;
Lorſque ce doux penchant, accru, développé,
S'empare enfin d'un cœur que l'on avoit trompé;
Alors plus de combats, on bénit ſa foibleſſe,
On ne verſe de pleurs que ceux de la tendreſſe;
Et l'on craint même alors, facile à s'alarmer,
De n'aimer pas aſſez ce qu'on craignoit d'aimer.
Sainte religion, qui tonnez ſur les crimes,
Des ſentimens ſi vrais ſont-ils illégitimes?
J'ai beau vous implorer, me jeter dans vos bras,
Vous effrayez mon cœur, & ne le changez pas.
J'adore mon amant: cette ame fortunée
Qu'il vous faut aſſervir, à Melcour s'eſt donnée;

Jusqu'au pied des autels je l'entends, je le vois,
Il me parle, il me presse, il réclame ses droits;
Il est toujours vainqueur....il obtient par ses graces
Ce que ne peut, hélas! l'effroi de vos menaces.
Si je semble essayer des efforts superflus,
C'est pour lui ménager un triomphe de plus.
D'où vient qu'incessamment votre pouvoir céleste
Lui dispute mon cœur, & que mon cœur lui reste?
Donnez donc à ce cœur, que lui seul peut remplir,
Ou la force de vaincre, ou le droit de faillir.
L'être qui fait aimer pardonne à la tendresse.
De n'être pas sensible ai-je été la maîtresse?
Suis-je libre, Melcour? Hélas! foible instrument,
Au Dieu qui me forma j'obéis en aimant;
Lui seul me détermine, & j'en crois sa justice:
Voudroit-il sous mes pas ouvrir un précipice?
Voudroit-il, pour avoir le droit de me punir,
Me conseiller d'aimer ce que je dois haïr?
Non, non: dès que mon œil eut rencontré ta vue,
Je sentis tout-à-coup une joie inconnue;
Je sentis qu'un pouvoir, bien au-dessus du mien,
Disposoit de mon cœur emporté vers le tien.
Ce pouvoir, mes transports, vas, tout fut légitime;
Tant de plaisir jamais n'accompagne le crime;
Et pour mieux triompher, mon amour combattu
A pris enfin, Melcour, les traits de la vertu.

Combien je suis heureuse, & que j'aime à le dire!
Vante-toi, tu le peux, de ton charmant empire.
Amant le plus chéri des amans fortunés,
Use de tous les droits que l'amour t'a donnés.
Dans quel néant vivois-je avant de te connoître!
Au sein d'une langueur, criminelle peut-être,
Sans plaisirs, sans tourmens, je sommeillois toujours;
J'ignorois la viteſſe & l'emploi des beaux jours;
En d'inutiles soins je consumois ma vie,
Les plus sacrés devoirs me trouvoient engourdie;
Comme un maître effrayant, Dieu se montroit à moi,
Et ma religion n'étoit que de l'effroi.
J'aime! quel changement!... J'existe avec délice;
Il n'est rien à mes yeux que Melcour n'embellisse.
L'aube, en reparoissant, éveille mes desirs,
La nuit apporte un voile utile à nos plaisirs.
Dans les jours du printems, je vois sous la verdure
Cent abris pour nous deux, offerts par la nature;
Je renais, & j'habite un univers charmant,
Décoré par l'amour, créé par mon amant.
Que dis-je! mes devoirs me semblent moins austeres,
Mon joug devient plus doux, mes chaînes plus légeres.
Dieu ne me paroît plus un despote irrité,
Et depuis mon amour, je crois à sa bonté.
Combien je dois chérir cette aimable mortelle
Qui préside en ces lieux confiés à son zele!

Elle a pour moi du cloître applani les horreurs,
Et ſans les ſoupçonner, protégé nos ardeurs;
Récompenſant en moi le deſir de lui plaire,
Elle m'a prodigué des careſſes de mere.
C'eſt elle dont le ſoin, propice à notre amour,
M'a fait connoître un monde où j'ai connu Melcour.
De ces triſtes lecons, que dicte la rudeſſe,
Elle ne ſut jamais hériſſer la ſageſſe.
Ah! ſans doute, autrefois ſon cœur s'eſt enflammé.
Il eſt trop indulgent, pour n'avoir point aimé.
Tout nous ſert, cher Melcour, & tout me juſtifie;
Une ombre favorable enveloppe Euphraſie;
Il eſt un dieu qui veille aux plaiſirs des amans,
Et ton cœur & le mien ſont nos ſeuls confidens.
Nous exiſtons pour nous: point de regard perfide
Qui décele nos feux, & qui les intimide;
Ils ſont d'autant plus vifs qu'ils ſont plus inconnus;
La contrainte du cloître eſt un charme de plus.
Après quelques inſtans, lorſqu'il faut qu'on ſe quitte,
On ſent mieux tout le prix d'un bien qu'on perd ſi vite...
Non, tu n'as pas conçu tout ce que je te dois,
Et combien en ſecret j'applaudis à mon choix!
Je ne te parle point de ces heures charmantes,
Qui, trop promptes à fuir, me ſont toujours préſentes;
Momens de volupté, qu'on ne peut définir,
Et qu'on ne décrit point, quand on ſait les ſentir.

Une ame bien éprise, & vraiment amoureuse,
Trouve, après ces momens, le secret d'être heureuse.
Dans le repos des sens, c'est le cœur qui jouit:
Son plaisir dure encor, lorsque l'autre est détruit.
Grace à mes souvenirs, mon bonheur s'éternise;
L'amour a des trésors que jamais on n'épuise.
Melcour est-il absent, j'embrasse avec chaleur
La douce illusion qui le peint à mon cœur.
Je le nomme cent fois, & son nom seul m'enchante;
L'air qu'il aime le mieux est celui que je chante;
Et fixant sur lui seul mes esprits agités,
Mes rêves quelquefois sont pleins de vérités...

Mais que dis-je! Parois, dissipe ces mensonges,
Je t'attends; viens, Melcour, réaliser mes songes.
C'en est fait, sans réserve Euphrasie est ton bien;
L'œil de l'amour est pur, & ne profane rien.
Tu ne m'entendras plus soupirer, ni me plaindre;
Hors l'excès de mes feux, tu n'as plus rien à craindre.
Je le jure au ciel même, & tu peux, cher amant,
Cesser de m'adorer, si je manque au serment.

LETTRE II.

PARDONNE-MOI l'erreur qui m'a préoccupée.
Hier, je ne sais quoi dans tes yeux m'a frappée.

Ils m'ont paru moins doux ; &, ſi je m'en ſouviens,
Pour la premiere fois ils évitoient les miens.
Lorſque tu m'as parlé, ta voix étoit plus rude....
Il faut me délivrer de cette inquiétude.
D'où venoit ton chagrin, ou plutôt ton humeur ?
Un ſigne, un geſte, un ſon, tout porte ſur mon cœur.
Du moindre mouvement je veux ſavoir la cauſe ;
Un rien que l'on néglige, eſt bientôt quelque choſe.
Ecoute, cher Melcour, toi ſeul es tout pour moi ;
Je ne ſens, je ne penſe, & ne vis que par toi.
Chaque jour, chaque inſtant augmente mon ivreſſe,
Et je te crois lié par ma propre foibleſſe ;
Mon bonheur eſt au point qu'il trouble ma raiſon.
Hé bien, pour le détruire, il ne faut qu'un ſoupçon.
Tu me verrois languir & mourir conſumée
Par la ſeule frayeur de me voir moins aimée.
Plus mes jours ſont heureux & mes plaiſirs parfaits,
Et plus tu dois en moi reſpecter tes bienfaits.
Tu n'as plus déſormais le droit d'être volage,
Et mon bonheur lui-même eſt le nœud qui t'engage.
En eſt-il de plus ſaint ?... A quoi penſé-je, hélas !
Craindre ton changement, c'eſt prévoir mon trépas.
Pourrois-tu....Je m'égare, & c'eſt moi qui t'offenſe ;
Je te laiſſe, Melcour, le choix de la vengeance.
Point de ménagement, je n'en mérite aucun ;
Je t'accuſe d'un crime, & moi ſeule en fais un.

LETTRE III.

PAR les plus tendres soins, attentive à vous plaire,
Quoi, j'ai pu vous donner un moment de colere!
Malheureuse! j'ai pu, dans l'ardeur de mes feux,
Affliger un instant ce que j'aime le mieux!
Hélas! de quels remords serois-je combattue,
Si d'infidélité vous m'aviez convaincue,
Puisque j'ose à mon cœur reprocher trop d'amour,
Et ces soins, dont l'excès vous irrite en ce jour!
Mais pourquoi ces regrets? que sert de me contraindre?
Vous étiez criminel, j'ai le droit de me plaindre.
Je le ferois moi-même, en permettant jamais
Que vous eussiez pour moi les plus légers secrets.
Vous le savez trop bien, je m'accuse sans cesse
De ne vous point assez découvrir mon ivresse.
Et vous, cruel amant, vous m'osez tout cacher!
Ce que je veux savoir, il le faut arracher!
Moi, je ne crois jamais me faire assez entendre.
Mon œil est-il trop vif, je le voudrois plus tendre.
Si mes regards sur vous tombent avec langueur,
Ils servent ma tendresse, & non pas mon ardeur.
Je rougis du transport, s'il ne tient du délire:
Quand tout parle dans moi, je crois ne vous rien dire,

Et

Et je vous vois gêné dans tous nos entretiens.
Depuis quand vos secrets ne sont-ils plus les miens ?
Contre un pareil chagrin je n'étois point armée.
Mon cœur est tout ouvert, & votre ame est fermée !
Quel traitement ! de quoi me vient-il avertir ?
Ah ! je frémis des maux qu'il me fait pressentir.
Mais qu'est-ce que je veux ? d'où vient fuis-je empressée
A lire dans un cœur d'où je suis effacée,
Où je ne trouverois que de la cruauté,
La feinte, la tiédeur & l'infidélité ?
Ah ! je ne vois que trop d'où naît tout ce mystere ;
Votre cœur tremble enfin que mon œil ne l'éclaire,
N'y surprenne bientôt ce que vous m'y voilez :
C'est par pitié pour moi que vous dissimulez.
Hélas, que sous ces traits ne vous vis-je paroître
Dans le moment fatal où j'ai cru vous connoître !
Sur votre cœur alors mon cœur se fût réglé,
Et s'épargnoit les soins dont il est accablé.
Mais vous avez bien su, flattant mon espérance,
M'enchaîner par l'attrait d'une fausse apparence.
Vous suiviez les progrès de ma captivité,
Et ce fut le signal de votre liberté.
Ce calme cependant, dont ici je murmure,
Ne fut jamais en vous produit par la nature ;
Vous êtes emporté, j'en ai plus d'un garant ;
Mais c'est pour le courroux qu'est votre emportement.

Croyant qu'on vous outrage, ombrageux, ſuſceptible,
Lorſqu'il ne faut qu'aimer, vous n'êtes plus ſenſible.
Ingrat, je ne puis donc obtenir du retour:
Pour être ainſi traité, que vous a fait l'amour?
Ces mouvemens ſi prompts, échappés de votre ame,
Que ne les tournez-vous au profit de ma flame?
Pourquoi donc votre cœur n'eſt-il précipité,
Qu'afin de s'oppoſer à ma félicité?
Empreſſé pour me fuir, & pour m'être infidele,
Combien vous êtes lent, quand l'amour vous rappelle!
Mais quoi! j'oſe exiger quelque choſe de vous,
Moi qui contre moi-même ai dirigé vos coups!
Ah! je ſuis trop à vous pour garder quelque empire:
Eſclave, à mon vainqueur je n'ai rien à preſcrire.
Du moindre mouvement puis-je donc diſpoſer?
Ai-je droit de le croire? ai-je droit de l'oſer?
De mon audace auſſi je me vois la victime.
Lorſque vous commandez, la révolte eſt un crime:
Et vous ſavez trop bien comme il faut m'en punir!
Avec quelle froideur (je dois m'en ſouvenir)
Vous m'offrîtes hier le ſecours de l'abſence!
Vos tranquilles regards peignoient l'indifférence.
O ciel! ne vous plus voir! vous Melcour, me quitter!
Quel remede! jamais je ne veux l'accepter.
Dites; avez-vous cru que j'en fuſſe capable?
D'un tel forfait jamais je ne ſerai coupable.

Je mourrois de chagrin de m'en voir soupçonner.
Hors cet affreux soupçon, je puis tout pardonner.
Je tiens à mon amour plus qu'au vôtre peut-être,
Je dois nourrir le feu que vous avez fait naître.
C'est mon cœur, avant tout, que je veux contenter,
Et je ne puis souffrir de vous en voir douter.
Vous, en douter! non, non, mon cœur, le vôtre même,
Tout vous dit, cher Melcour, à quel point je vous aime.
Si vous me négligez; moi, j'ajoute à mes soins;
J'ai d'autant plus d'amour, que vous en montrez moins.
Je renferme souvent mes plus vives tendresses,
Et j'ose réprimer l'ardeur de mes caresses.
Combien de fois, Melcour, n'ai-je point, à vos yeux,
Retenu mes transports, mes desirs & mes feux,
Parce que vos regards m'avoient trop assurée
Que je vous plairois mieux, étant plus moderée!
Qu'avec rigueur, hélas, mes vœux seroient trompés,
Si de pareils efforts vous étoient échappés!
Content de m'enlever mes plus cheres délices,
Tenez-moi compte, au moins, de tous mes sacrifices;
Je n'ai garde, Melcour, de vous les reprocher.
Plus il m'en coûte, & plus je me sens attacher....
Ah! ne me plaignez point; un feu court dans mes veines,
Qui mêle, malgré vous, du plaisir à mes peines.
Qu'importe mon bonheur! je ne demande rien,
Si le vôtre s'accroît de ce qui manque au mien.

Si, près de moi, votre ame étoit plus enflammée,
J'aurois plus de plaisir, me croyant plus aimée.
Mais vous n'auriez plus, vous, celui de l'être autant;
Vous croiriez devoir tout à votre empressement;
Et moi, je mets ma joie & ma gloire suprême
A voir que mon amant ne doit rien qu'à moi-même....
Ne vas point abuser de ces tendres aveux;
Le cœur que j'ai choisi, doit être généreux:
Que ma franchise, au moins, ne me soit point funeste,
Et tout foible qu'il est, que ton amour me reste!
Profite, cher Melcour, d'un instant d'abandon.
Viens par mille baisers confirmer ton pardon;
Viens puiser dans mes bras une flamme nouvelle,
M'adorer, & sur-tout jurer d'être fidele!

LETTRE IV.

Hé bien, cette étrangere est-elle donc si belle?
A quoi songeoit Dom Pedre en l'annonçant pour telle!
Au bal d'hier au soir, comme elle eut l'air forcé!
Quels gestes! quel maintien! & comme elle a dansé!
Quel motif si long-tems vous retint auprès d'elle?
Si de ses traits au moins le rapport est fidele,
Et si par le visage on peut juger l'esprit,
J'en soupçonne fort peu dans tout ce qu'elle a dit.

Cependant, tout le tems que dura l'assemblée,
De ce que j'en pensois vous l'avez consolée,
Vous avez même osé me vanter ses appas :
Ses discours éternels ne vous fatiguoient pas.
Quel charme y trouviez-vous ? dites : sa complaisance
Sans doute vous parloit de vos belles de France,
Vous nommoit la plus chere à votre souvenir,
Et peut-être elle-même espéroit l'en bannir.
Elle y réussira ; si je puis m'y connoître,
J'ai surpris dans vos yeux un amour qui va naître.
Oui, l'amour, l'amour seul, ne dissimulez rien,
Peut faire supporter un si long entretien.
J'ai trouvé vos François vains, bruyans, haïssables :
Idolâtres d'eux-mêmes, ils se croyoient aimables.
Ah, combien votre éloge est par eux démenti !
Tout ce qu'ils me disoient étoit si peu senti !
De leurs soins importuns que j'étois obsédée !
Leur politesse est vague, & leur grace est fardée.
Leur tumulte, leur ton, leurs propos ont produit
Ces confuses vapeurs, dont j'ai souffert la nuit....
Vous ne le sauriez point, tant votre amour est tendre !
Si je ne prenois pas le soin de vous l'apprendre.
Vos gens, dès le matin, pendant votre sommeil,
Sont chez votre Françoise à guetter son réveil ;
Ils doivent s'informer, échos de votre zele,
Si la veille d'hier n'a point trop pris sur elle ;

Vous la fites parler & danſer tant de fois,
Qu'elle a perdu ſans doute & la force & la voix.
Quel eſt donc ſon attrait ? quel preſtige eſt le vôtre ?
La croyez-vous plus vraie ou plus tendre qu'une autre ?
Plus vite que le mien ſon cœur s'eſt-il livré ?
Avec plus de candeur vous a-t-elle adoré ?
Non ; cela ne ſe peut : ſans combats aſſervie,
Votre premier regard fit le ſort de ma vie ;
Et je cherchai moi-même, ivre d'un ſi beau choix,
Les moyens de vous voir une ſeconde fois.
Mon honneur ne tient pas contre votre préſence ;
Je vous immolai tout, mon ſexe & ma naiſſance.
Si Zémire a plus fait, pour mieux vous captiver ;
Zémire, ce matin, prévient votre lever ;
Ménageant à vos yeux une aimable ſurpriſe,
A vos côtés, Melcour, elle doit être aſſiſe ;
Je le ſouhaite au moins : docile à vos deſirs,
Puiſſé-je, à mes dépens, aſſurer vos plaiſirs !
Si vous le voulez même, oui, je peux le permettre,
A ce divin objet faites part de ma lettre.
Ce que je vous écris va ſeconder vos vœux.
Et mon nom, & mon rang, ſont connus dans ces lieux,
De quelques attraits même on m'a ſouvent flattée...
Ce ſont vos mépris ſeuls qui m'ont déſenchantée.
Votre volage amour me détrompe aujourd'hui,
Et j'ai vu mes attraits s'envoler avec lui.

A ma rivale, au moins, donnez-moi pour modele ;
Qu'elle ſache à quel point je juis tendre & fidelle.
Oui, je vous idolâtre, & le dis hautement ;
Ma paſſion, ingrat, tient de l'égarement,
Et tout ardent qu'il eſt, mon cœur n'y peut ſuffire.
Offrez, offrez ma peine à l'orgueil de Zémire ;
Contez-lui mes tranſports ; hélas ! j'aime encor mieux
Me perdre en avouant, que de nier mes feux.
Au moment où j'écris, puiſqu'il faut tout vous dire,
Un ſentiment jaloux m'agite & me déchire ;
Je vous crois inconſtant, & ce ſoupçon cruel
Dans mon cœur furieux enfonce un trait mortel ;
Mais, malgré ma fureur, cher Melcour, je vous aime
Plus qu'on n'aima jamais, cent fois plus que moi-même.
Je hais Eléonor, qui fait mon déſeſpoir,
Qui reçut la Françoiſe, & qui vous l'a fait voir.
Je déteſte à jamais l'inventeur de la danſe ;
J'abhorre un art funeſte, & moi-même, & la France,
Et l'odieux objet qui vous a ſu charmer ;
Mais ſi je ſais haïr, c'eſt pour mieux vous aimer.
Vous me ſemblez charmant, quoiqu'ingrat & perfide ;
Plus mon œil vous contemple, & plus il eſt avide.
Oui, près de ma rivale, & preſqu'à ſes genoux,
Vous m'offrez mille attraits que je ne vois qu'à vous.
Je ſuis même ravie, au ſein de mes alarmes,
Qu'un autre œil que le mien ſoit frappé de vos charmes.

J'aime mieux perdre tout, votre amour & vos soins,
Que de vous souhaiter un éloge de moins.
Comment l'amour fait-il pour unir les contraires ?
L'œil le plus exercé sonde en vain ses mysteres.
Tout ce qui vous approche excite mon courroux,
Offusque ma tendresse, & rend mon cœur jaloux;
Et cependant j'irois, malgré tous mes ombrages,
Au bout de l'univers vous chercher des hommages.
Je hais cette Françoise avec acharnement;
Je ferois tout, oui, tout, pour causer son tourment;
Dans votre cœur enfin, le seul bien où j'aspire,
Quoi qu'il pût m'en coûter, je voudrois la détruire,
Et je lui céderois ce bien qu'elle prétend,
Si je croyois qu'ainsi vous fussiez plus content.
Dans la brûlante ivresse où mon ame se noie,
Je sens si vivement ce qui fait votre joie,
Que pour votre bonheur je sacrifirois bien,
Fût-il d'un seul instant, un siecle entier du mien.
Pourquoi donc, cher Melcour, n'êtes-vous pas le même ?
Hélas ! si vous m'aimiez autant que je vous aime,
Quelle félicité ! quels jours purs & sereins !
Une chaine de fleurs uniroit nos destins :
Vous feriez mes plaisirs ; moi, je ferois les vôtres,
Et nos cœurs enviés n'enviroient rien aux autres....
Personne, tu le sais, n'a tant d'amour que moi.
Nulle ne connoît mieux tout le prix de ta foi;

Et je mourrai, cruel, j'en ſuis bien aſſurée,
Si je perds cette foi que ta bouche a jurée :
Accoutumé d'ailleurs aux tranſports de mes feux,
Avec d'autres que moi tu ne peux être heureux.
Ah ! redoute mon ſexe, apprends à le connoître.
C'eſt pour toi, je le ſens, que l'amour m'a fait naître.
Que deviendroient vos ſoins tendres & délicats,
Si vous trouviez un cœur qui n'y répondît pas ?
Ces regards éloquens, remplis d'un feu ſi tendre,
Et qui ſavent parler, comme on ſait les entendre,
Par d'autres yeux jamais, j'en atteſte les tiens,
Seroient-ils ſecondés, comme ils ſont par les miens ?
Non, jamais, non : l'amour nous forma l'un pour l'autre ;
Il décida mon choix ; il a dicté le vôtre.
Lui-même il nous apprit l'art de nous enflammer,
Et nous ſeuls ſavons bien comment il faut aimer.

LETTRE V.

Je ne puis commander à mon impatience !
Cruel Melcour, quand donc finira votre abſence ?
Inſtruiſez-moi du moins, quel ſiecle ! ſongez-y ;
Voilà déjà deux jours que vous êtes parti.
Vous ſuivîtes la cour, ce délai m'en aſſure,
Moins pour voir nos vaiſſeaux, que pour me faire injure,

M'éviter, vous sauver des soins de mon amour.
Je vous suis importune! oui, je le vois, Melcour;
De nous deux, en effet, suis-je jamais contente?
Un rien me met en peine, un rêve me tourmente;
Quelques heures d'absence ont consterné mon cœur:
Je tremble même, hélas! dans le sein du bonheur;
Le vôtre seul alors est ce que j'envisage:
Je voudrois quelquefois vous en voir davantage;
Mais quelquefois aussi vous montrez tant d'ardeur,
Que je n'ose à moi seule en rapporter l'honneur.
Tout, jusqu'à mes transports, contre moi m'indispose,
S'ils échappent à l'œil de l'amant qui les cause.
Un seul regard de moins, & mon trouble renaît;
Je frémis aussi-tôt que vous semblez distrait.
Depuis votre départ, mon cœur n'est pas tranquille...
Vous n'êtes cependant qu'à deux pas de la ville:
Votre devoir le veut, & doit être écouté.
Où vous êtes, d'ailleurs, il n'est point de beauté
Dont j'aie à redouter ou l'esprit ou les charmes:
Mais, ce tourment de moins, combien d'autres alarmes!
Tout devient, quand on aime, un sujet de frayeur,
La raison ne peut rien pour rassurer un cœur....
Ma crainte en ce moment ne t'intéresse guere.
Ces armes, ces vaisseaux, cet appareil de guerre,
Vont, dans ton jeune cœur m'éclipsant à leur tour,
Le désaccoutumer des plaisirs de l'amour.

A cette heure peut-être, au moins je le préſage,
Tu ſonges à me fuir, à quitter ce rivage,
Et tu cherches déjà comment, avec quel art,
Tu pourras à mes yeux colorer ce départ...
La France & ſes beautés, & ſon luxe paiſible
Ne me nuiroient pas tant que cette pompe horrible.
Ce n'eſt pas que je veuille, injuſte dans mes vœux,
Borner votre carriere aux ſoupirs amoureux,
Ni que d'un noble ſoin je ſonge à vous diſtraire;
Oui, plus que mon bonheur, votre gloire m'eſt chere;
Je ſais trop bien, hélas! que vous n'êtes point né
Pour conſumer vos jours, à mes pieds enchaîné:
Mais je voudrois qu'au moins cette image cruelle
Vous fit autant d'horreur que j'en reſſens pour elle;
Que vous n'y ſongiez pas, ſans des tourmens affreux,
Et ſans croire mourir avec de tels adieux.
Ne dis point que, trop prompte à ſaiſir l'apparence,
Je cherche à m'alarmer pour t'affliger d'avance.
Quels pleurs verſeras-tu, trop injuſte Melcour,
Que ne voulût ſoudain eſſuyer mon amour?
Non, ne crains rien de moi: quelque nœud qui t'engage,
Je ſerai la premiere à preſſer ton courage
D'abandonner ces bords, d'obéir à l'honneur:
Duſſé-je, en te perdant, mourir de ma douleur.
Que dis-je! vois quelle ame à toi s'eſt enchaînée!
Je me reprocherois l'inſtant où je ſuis née,

Si ma perte, en ton cœur contraint de s'immoler,
Ne laiſſoit place à rien qui le pût conſoler....
Que veux-je donc? le ſais-je? Aimer toute ma vie,
M'enorgueillir du nœud qui me tient aſſervie.
Mais en voulant t'aimer, je veux en même tems
Un amour auſſi vif, des feux auſſi conſtans.
Je ſuis une inſenſée...Eh bien, oui, je veux l'être;
Je conſens, s'il le faut, à ne me plus connoître...
Dieu, quel égarement! Melcour, pardonne-moi.
Vas, je n'en fus jamais capable que pour toi.
S'il faut, pour être ſage, avoir moins de tendreſſe,
Je garde mon délire, & proſcris la ſageſſe.
C'eſt l'amour, l'amour ſeul qui doit nous animer;
Il t'a formé pour plaire, il me fit pour aimer.
Quand il eſt ſatisfait, c'eſt par lui que j'en jure,
Il m'eſt indifférent que la raiſon murmure.
Ah! j'aime ſeule ainſi: ce trouble, cette ardeur
Et cet oubli de tout ne ſont que dans mon cœur;
Tu n'en partages rien: ton eſprit toujours libre
Repoſe, loin de moi, dans le même équilibre;
Et tu ne rougis point de cet affreux repos,
Quand la guerre s'apprête & va cauſer mes maux!
De cette trahiſon, non, tu n'es pas capable;
Tu n'es pas à ce point & parjure & coupable;
Chaque apprêt te conſterne & t'aura fait pâlir,
Au ſeul nom de départ on t'a vu treſſaillir.

Que dis-je ! à ton retour je vais ſans doute apprendre
Que Melcour, moins aimable, en a paru plus tendre ;
Et moi, je me dirai, ſûre enfin de ta foi,
Il ne veut être aimable & charmant que pour moi.
Reviens enfin calmer la frayeur qui m'agite.
Je n'ai plus que des vœux & des diſcours ſans ſuite :
Tu peux bien en juger. Je ſens comme j'écris ;
Et ma lettre, Melcour, peint le trouble où je ſuis.
Une fois revenu, tu verras ton ouvrage ;
Ces traits chéris par toi, la douleur les ravage ;
Mon front, couvert de deuil, s'obſcurcit & s'éteint ;
Mais ſa pâleur vaut mieux que l'éclat d'un beau teint ;
Et je te permettrois de punir Euphraſie,
Si trois jours, ſans te voir, ne l'avoient enlaidie.

LETTRE VI.

QUOI ! vous ſerez toujours & froid & négligent ?
Rien ne peut vous tirer de ce calme outrageant ?
Plaintes, ſoupirs, rigueurs, rien ne vous inquiette ?
Dans les bras d'un rival faut-il que je me jette ?
Le faut-il ? à vos yeux !.. hors l'infidélité,
Pour toucher votre cœur, que n'ai-je point tenté ?
Hier dans les jardins, Alméda, d'un air tendre,
Me propoſa ſa main, & j'eus ſoin de la prendre ;

Je reſtai près de lui pendant tout le ſouper,
Et, s'il vous en ſouvient, il parut m'occuper.
Rencontrois-je vos yeux ? les miens, avec adreſſe,
Retournoient vers le duc, pleins d'une feinte ivreſſe ;
Même je lui gliſſois des mots de tems en tems,
Et ces riens auroient dû vous ſembler importans.
Mais non : vous fûtes ſourd à ce furtif langage,
Et vîtes tout ce jeu, ſans changer de viſage.
Ingrat ! en eſt-ce aſſez ? ma tendreſſe pour vous
Méritoit bien au moins que vous fuſſiez jaloux.
A quoi ſuis-je réduite ? O ciel ! puis-je le croire ?
L'amant qui m'a coûté mon repos & ma gloire,
Lui que je veux aimer juſqu'au dernier ſoupir,
Enviſage ma perte, & la voit ſans frémir !
De la vôtre, cruel, l'ombre ſeule me tue.
Sur une autre que moi détournez-vous la vue ?
Je tremble ; & ce regard, fût-il même innocent,
Echappé loin de moi, me cauſe un long tourment.
Ce que vous n'accordez qu'à la ſeule décence,
A ces ſimples égards, nés de la bienſéance,
M'emporte quelquefois le ſommeil de deux nuits,
Et deux jours ſans vous voir ſont deux ſiecles d'ennuis ;
Et d'un autre, à vos yeux, je feins d'être charmée,
Sans qu'un inſtant votre ame en paroiſſe alarmée !
Oſez encor vous plaindre, ou me vanter vos feux !
Je lis dans votre cœur, & plus que je ne veux.

Moi, souffrir cet affront, & n'être pas vengée!..
Je me sens quelquefois à tel point outragée,
Que l'inconstance alors me paroît un plaisir;
Mais ce dépit s'appaise, & meurt dans un soupir.
Eh! qui pourrois-je aimer? Quoiqu'ingrat & coupable,
Hors vous, dans l'univers, rien ne me semble aimable.
Hier même, où j'avois à me plaindre de vous,
Où votre indifférence excitoit mon courroux;
Aigri par vos froideurs, désarmé par vos graces,
Mon cœur trop indulgent s'envoloit sur vos traces;
Tous mes ressentimens étoient foibles & vains,
Un charme accompagnoit jusques à vos dédains.
C'est de vous, de vous seul, je ne puis vous le taire,
Que je parlois au duc avec tant de mystere.
Mon amour attentif eût voulu remarquer
Quelque léger prétexte à pouvoir vous bruſquer.
Imprudente! y pensois-je!.. Ah! si j'étois moins tendre,
J'aurois mille raisons de vouloir vous défendre.
Mon frere m'épioit, nous observoit tous deux;
Tout ce qui m'entouroit avoit sur nous les yeux;
La moindre expression pouvoit être entendue;
Un regard indiscret, un geste m'eût perdue:
Mais, avec un peu d'art, ne pouviez-vous pas bien
Me paroître jaloux, sans que l'on en vît rien?
Oui, j'eusse interprété jusqu'à votre silence.
Avec tous vos regards les miens d'intelligence

Auroient lu dans vos yeux cent dépits retenus,
Qu'un monde indifférent n'auroit point apperçus.
Hélas ! je n'y vis rien... que de l'amour peut-être.
L'amour dans ces momens devoit-il y paroître ?
J'y cherchois l'embarras, le trouble, la douleur,
Toutes les paſſions qui tourmentent le cœur.
Il falloit m'abhorrer, toujours me contredire,
Vanter une autre femme, & même lui ſourire,
Être jaloux... oui, oui, vous le deviez, Melcour,
Puiſqu'enfin ma conduite offenſoit votre amour.
Au lieu de ces tranſports d'une ame courroucée,
Vous reprîtes la main qu'au duc j'avois laiſſée !..
Félicitez-vous bien ! Ciel ! ſi je l'avois cru,
Si j'avois ſu prévoir ce que depuis j'ai vu !..
Mais, en euſſé-je encor découvert davantage,
La force du penchant maîtriſoit mon courage.
Le cœur ne juge point les traits qui l'ont charmé ;
Avec tous vos défauts je vous aurois aimé.

Quand je ſonge, cruel, à ces momens d'ivreſſe,
Que m'a fait dans tes bras éprouver ma foibleſſe,
Vas, cet enchantement, ces tendres ſouvenirs,
Me laiſſent des regrets, & non des repentirs.
Ah ! ſi je brûle ainſi, quand Melcour me tourmente,
Combien je l'aimerois, ſi j'étois plus contente !
Que dis-je ? tu m'as vu reſſentir tour-à-tour,
Et la crainte & l'eſpoir, la colere & l'amour.

Dans

Dans ce flux & reflux, plaintive ou fortunée,
Fus-je un instant moins vive & moins passionnée?
Aime enfin, aime, ingrat, partage tous mes feux;
Imite-moi, Melcour, tu seras plus heureux.
La vie est un fardeau, quand elle est languissante.
Il n'est point de bonheur pour l'ame indifférente;
Mes transports sont mes biens, & mes biens les plus doux,
Les seuls dans l'univers, dont mon cœur soit jaloux.
Toi, le consolateur, & le dieu d'Euphrasie,
Toi, le soutien, l'arbitre, & l'ame de ma vie,
S'il faut ne plus t'aimer avec le même excès,
J'aime mieux me résoudre à ne te voir jamais.

LETTRE VII.

QUEL motif a dicté votre dernier billet?
Vouliez-vous m'éprouver? Pensez-vous, en effet,
Que je puisse, au mépris d'un cœur comme le vôtre,
M'attendrir, m'enflammer, & brûler pour un autre?..
J'en pardonne la peur, peut-être je le doi:
Quoi qu'un pareil soupçon ait d'offensant en soi,
Je ne m'en défends pas, je l'eus souvent moi-même,
Et vous savez pourtant à quel point je vous aime!
Mais croire ainsi le crime à jamais consommé,
Invectiver l'objet que vous avez charmé,

Oſer me proteſter, avec tant d'aſſurance,
Que vous avez juré d'éviter ma préſence,
Fuir enfin tous les lieux où s'adreſſent mes pas...
Voilà de ces forfaits qu'on ne pardonne pas!
De craintes, comme vous, j'eus l'ame tourmentée:
Je fus ſouvent jalouſe, & non pas emportée.
Dans mon plus fort dépit, mon cœur ſe ſouvenoit
Que c'étoit vous, Melcour, que ce cœur ſoupçonnoit.
Quoi, le vôtre, à ce point, m'offenſe & m'injurie!
Le vôtre, hélas, payé du repos de ma vie!
Dès que vous le laiſſez un moment ſur ſa foi,
Ses premiers mouvemens ſe tournent contre moi,
Et toujours ce qu'il laiſſe échapper ſans étude,
Ou m'exprime un outrage, ou peint l'ingratitude...
Allez, ingrat, allez; ſans m'armer de raiſons,
Je veux, pour vous punir, vous laiſſer vos ſoupçons.
Je pourrois vous guérir, je le voudrois peut-être;
Mais non: dans ſon erreur je dois laiſſer un traître.
Doutez: que ce ſoit là votre premier tourment.
Oui, oui, je vous abhorre & j'aime un autre amant;
Vous ne vous trompez pas dans votre conjecture,
Des femmes qu'on aima je ſuis la plus parjure...
Je n'ai pourtant point vu celui dont vous parlez.
Les feux de ce rival ſont au moins bien voilés:
Ma main n'a point écrit le billet que l'on cite,
Et je ne comprends rien aux débats qu'il excite.

Il ne tiendroit qu'à moi, Melcour, de m'excuſer;
Mais il ne me plaît pas de vous déſabuſer.
Eh! pourquoi le ferois-je? Obeir à l'audace!
Pardonner à l'orgueil, & craindre la menace!
Jamais. Lorſqu'on ſouhaite un éclairciſſement,
Penſe-t-on l'obtenir par de l'emportement?
Vous partez, dites-vous, vous fuyez cette ville;
Contre ma perfidie il vous faut un aſyle.
Dans cet affreux deſſein vous ſemblez affermi,
Et vous poignarderiez votre meilleur ami,
Si chez moi, dites-vous, il oſoit vous conduire...
Voilà donc les projets que l'amour vous inſpire!
Pour vous être en horreur, que vous ont fait mes yeux?
Vous n'y lûtes jamais que les plus tendres feux,
Et ces tranſports ſi vrais que votre aſpect me donne;
C'eſt bien de quoi, barbare, abandonner Lisbonne.
Demeurez: ſi c'eſt là ce qui vous fait partir,
Je vous épargnerai la peine d'en ſortir.
Après tous ces affronts, dont l'image me tue,
C'eſt à moi bien plutôt d'éviter votre vue.
La mienne, à votre cœur, que je crus déſarmer,
N'a coûté que l'ennui de vous laiſſer aimer;
Et la vôtre, cruel, démentez Euphraſie,
M'enleva tout le calme, où je coulois ma vie;
Je lui dois mes tourmens, mes craintes, mes ſoupirs.
Il eſt vrai qu'autrefois elle a fait mes plaiſirs,

Je ne m'en cache pas. Quand je me repréſente
Ce déſordre ſoudain, cette ivreſſe charmante,
La vive émotion & les ſecrets combats
Qui dans moi s'élevoient, au ſeul bruit de tes pas,
Cette heureuſe langueur dans mes ſens répandue,
Ces longs frémiſſemens de mon ame éperdue,
Tout ce que j'éprouvois (ſeule je m'en ſouvien)
Quand nous pouvions ſaiſir un moment d'entretien;
Regrettant ces beaux jours, ce bonheur ſi rapide,
Je te pardonne tout, & ne ſais plus, perfide,
Ni comment je vivois avant de t'avoir vu,
Ni comment je vivrai quand je t'aurai perdu...
Et vous me propoſez une éternelle abſence!
Vous ſerez ſatisfait; triomphez-en d'avance.
Je voudrois cependant vous reprocher vos torts,
Vos coupables éclats, & vos jaloux tranſports;
Je voudrois, meſurant le ſupplice à l'offenſe,
Avant de vous punir, prouver mon innocence.
Je vous la prouverois avec tant de clarté,
Que vous déteſteriez votre crédulité,
Et que je vous verrois, honteux de vos alarmes,
En rougir à mes pieds, arroſés de vos larmes.
Déjà, pour mieux jouir d'un ſpectacle ſi doux,
J'ai voulu par trois fois me tranſporter chez vous;
Et que fais-je!... peut-être y ſerai-je entraînée,
Et n'attendrai-je pas la fin de la journée.

Oui, crains les vœux ardens d'un cœur à l'abandon ;
L'excès de mon dépit peut m'ôter la raiſon.
Mais je connois vos goûts & votre caractere ;
Cet imprudent éclat n'eſt point fait pour vous plaire.
Vous êtes né diſcret, je l'avoue & le doi ;
Vous eûtes de ma gloire autant de ſoin que moi.
Je vous vis même outrer cette délicateſſe,
Et la pouſſer au point d'affliger ma tendreſſe.
Que diriez-vous de moi, ſi j'allois follement
Dévoiler nos ſecrets, & nommer mon amant ?
Vous me mépriſeriez (trop juſtement peut-être),
Et je mourrois plutôt que conſentir à l'être.
Votre eſtime, cruel, eſt un beſoin pour moi.
Trahiſſez mon amour, ôtez-moi votre foi,
Contre une malheureuſe éclatez en murmures,
Dans votre emportement dites-lui des injures ;
Si vous le pouvez même, haïſſez ſes appas :
Mais, de grace, Melcour, ne la mépriſez pas...
Voilà ; dans ce moment, la crainte qui m'agite ;
Et voilà près de vous ce qui m'auroit conduite :
Car ce n'eſt point l'amour ; moi, de l'amour pour vous !
Non. Vous avez éteint un ſentiment ſi doux...
A bien prendre pourtant votre injuſte colere,
En faveur du motif, elle doit m'être chere.
Melcour, s'il aimoit moins, ſeroit moins emporté.
Eſt-ce une illuſion ? eſt-ce une vérité ?

Eh! que m'importe à moi? je ſuis inexorable;
Fuſſiez-vous innocent, je vous vois en coupable.
J'aime à vous trouver tel; oui, je vais, de ce pas,
Vous fuir... aller par-tout où vous ne ſerez pas.
Je veux être en courroux; & loin de m'en dédire,
Je veux... je jure, ingrat, de ne jamais t'écrire.

LETTRE VIII.

TRAHISSONS nos ſermens, c'eſt moi qui t'en conjure.
Il m'en coûte trop cher à n'être point parjure.
Quand on aime, dis-moi, fait-on ce que l'on veut?
Voyons-nous, cher Melcour, à l'inſtant, s'il ſe peut.
Cruel, par vos ſoupçons vous m'aviez outragée;
En ne vous voyant pas, je crus m'être vengée.
Quelle vengeance, ô ciel! J'ai pu la concevoir!..
Je ne puis reſpirer, ni vivre ſans te voir.
N'avons-nous pas aſſez d'involontaires gênes,
Sans conſpirer nous même à nous forger des peines?
Viens loin de ton amante écarter les ſoupirs,
Tranquilliſer ſon ame & la rendre aux plaiſirs.
Tu me cherches, dis-tu, pour obtenir ta grace:
Viens, dût ton œil encor m'annoner la menace:
Viens, accours; j'aime mieux, dans mon trouble preſſant,
Te voir même irrité, que te pleurer abſent.

Que dis-je ! dans tes yeux il n'eſt plus de colere ;
Ils ſont brûlans d'amour & du deſir de plaire.
Ce matin dans le temple ils m'ont paru ſi doux !
J'y vis le repentir, & non pas le courroux.
As-tu lu dans les miens, qu'un tendre eſpoir anime,
Le plaiſir que j'aurois à pardonner ton crime ?
Oublions nos débats, nos ſoupçons inquiets ;
Evitons-les toujours, & n'en parlons jamais.
Eh ! comment pourrions-nous douter de notre flame ?
Melcour, c'eſt pour t'aimer que le ciel fit mon ame ;
Et ſi pour m'adorer il ne t'eût deſtiné,
Tu n'aurois jamais eu le cœur qu'il t'a donné.
Il t'a formé pour moi ; mais, depuis notre feinte,
Des maux que j'ai ſoufferts, as-tu ſenti l'atteinte ?
Oui, ſans doute, à travers ces inſtans de fureur,
L'étoile agit, l'emporte, & l'on cede à ſon cœur.
Grand Dieu, que j'ai trouvé cette feinte pénible !
Qu'il m'a fallu d'efforts, pour paroître inſenſible !
Et qu'on eſt dupe, hélas, de s'enlever, Melcour,
Des jours trop fugitifs, réclamés par l'amour !
Je te ſuivois par-tout, ſans pouvoir m'en défendre :
Où tu devois aller, moi je courois t'attendre.
Au défaut de la voix, des geſtes, des ſermens,
Mon ame par mes yeux expliquoit ſes tourmens.
Cet état fut le tien ; fidele au même empire,
Dans les lieux où j'étois, tu te laiſſois conduire.

N'allons point au hasard en rapporter l'honneur;
Les hasards de l'amour sont des projets du cœur.
Jamais dans tes regards (tu me croiras bien vaine)
Je ne vis tant d'amour que depuis notre haine.
Lorsque d'un nœud charmant on devroit profiter,
Il semble qu'on se plaise à se persécuter.
Ne nous en plaignons pas : on ne sauroit mieux faire
Que de montrer ainsi son ame toute entiere.
Je te connoissois tendre, & non pas emporté ;
Je savois ton ardeur, j'ignorois ta fierté :
Je te croyois jaloux (être amoureux, c'est l'être),
Mais cette jalousie étoit encore à naître;
J'ignorois ses degrés, ses divers mouvemens;
Et vouloir tout apprendre est le droit des amans.
Banniſſons cependant, crois-en ton Euphrasie,
Moi, d'indiscrets desirs, & toi, ta jalousie.
De cette passion étouffant les progrès,
Laisse briller, Melcour, tes véritables traits.
Quelque dehors qu'on prenne en nous rendant hommage,
Celui d'amant heureux sied toujours davantage.
Tel qui n'est point aimable après ses vœux remplis,
Le seroit encor moins, essuyant des mépris;
Et lorsque la maîtresse, à qui vous savez plaire,
Ne fait point commander à votre caractere,
Augmenter vos vertus, embellir son vainqueur,
C'est le tort de l'amante, & non pas du bonheur.

Je raiſonne au haſard, & toi ſeul dois m'inſtruire...
A l'heure où je t'écris, je ne peux que t'écrire.
Si je pouvois te voir, te preſſer ſur mon ſein,
De ma lettre bientôt j'aurois hâté la fin.
Inventé pour charmer les ennuis de l'abſence,
Ce muet entretien ne vaut point la préſence.
Entre ces deux plaiſirs mon choix n'eſt pas douteux;
De l'un je jouis ſeule, & l'autre eſt à nous deux:
Mais cet autre eſt toujours altéré par la crainte,
Et le premier du moins eſt goûté ſans contrainte.
Dans ce moment tranquille, où tout repoſe ici,
Et ſe croit trop heureux de repoſer ainſi,
Où la réalité fuit devant les menſonges,
Où la terre eſt livrée au preſtige des ſonges,
Je jouis d'un bonheur bien cher à mes deſirs;
La paix qui m'environne ajoute à mes plaiſirs.
La nuit me laiſſe libre, & mon cœur en profite;
Eh! quel calme vaudroit le trouble qui l'agite?
Qu'on eſt heureux d'aimer! Je plains bien, cher Melcour,
La triſte oiſiveté des mortels ſans amour..

Le jour naît: quel inſtant pour mon ame enchantée!
Il eût paru plus tôt, s'il m'avoit conſultée.
Que le ſoleil eſt lent, & qu'il ſert mal nos vœux!
Ah! comme nous, ſans doute, il n'eſt pas amoureux...
Adieu: je m'aſſoupis, pour tromper ſa pareſſe.
Ce calme de mes ſens n'endort point ma tendreſſe.

Plaiſe, plaiſe à l'amour d'abréger mon ſommeil,
Si je puis te revoir à l'inſtant du réveil!

LETTRE IX.

Suis-je bien Euphraſie? êtes-vous bien Melcour?
Quoi, vous m'avez enfin témoigné de l'amour,
Et je n'ai point ſenti cette rapide ivreſſe
Qui du cœur émanée, y répand l'allégreſſe!
J'ai lu dans vos regards un déſordre flatteur,
D'impatiens dépits, la tendreſſe & l'ardeur;
Moi, je n'ai point changé, mon penchant eſt le même,
Et je ſuis à mes yeux d'une froideur extrême!
Que ce malheur vous ſerve à redoubler vos ſoins.
Pour le tort d'un moment, que de tranſports de moins!
Une importune voix vient ſans ceſſe me dire
Que votre amour s'éteint, quand ma colere expire;
Que ce trouble, ces feux, cette vivacité
Prouvent plus d'art en vous que de ſincérité.
Quand on aime, grand Dieu (ſans compter tout le reſte)
Que la délicateſſe eſt un préſent funeſte!
Et de combien de traits elle arme la douleur,
Avant que d'amener un inſtant de bonheur!
Vos tranſports, dont je fais mon unique délice,
S'ils n'étoient que fardés, deviendroient mon ſupplice.

Mon cœur demande un cœur, & craint plus, je le ſens,
L'étude des deſirs, que le calme des ſens.
L'intérieur échappe à des ames groſſieres;
L'ame ſenſible y lit & perce ſes myſteres.
Hier, je l'avoûrai, de noirs preſſentimens
Me glaçoient, au milieu de vos emportemens:
A travers ce qu'en vous mes yeux voyoient paroître,
Je voulois démêler ce que vous pouviez être.
Que devenois-je, ô Dieu! ſi, ſi malgré vos dehors,
D'un cœur qui veut tromper j'euſſe vu les efforts?
Je vous préfere à tout, à ma gloire, à ma vie.
La fortune ſans vous n'a plus rien que j'envie,
Et je préférerois, n'en doutez point, Melcour,
La haine ouverte & franche au maſque de l'amour.
Soyez froid, négligent, oſez même vous plaindre,
Ayez tous les défauts plutôt que l'art de feindre.
L'art m'eſt trop odieux: la feinte, cher amant,
Eſt le plus grand forfait qu'on commette en aimant.
Oui, l'infidélité (ſon nom ſeul m'épouvante)
Oui ce comble des maux pour l'ame d'une amante,
Plus aiſément en vous je ſaurois l'excuſer,
Que de pénibles ſoins pour me la déguiſer.
Mais pourquoi m'alarmer! écartons cette image;
Vous ne ſerez, Melcour, ni ſourbe, ni volage.
Hier, entre mes bras, que vous étiez charmant!
Vos graces s'animoient des feux du ſentiment;

Vos yeux étoient plus vifs, votre regard plus tendre:
Contre des feux ſi vrais ai-je pu me défendre?
Vous ne m'abuſiez point: votre amoureuſe ardeur,
Errante ſur ma bouche, alloit chercher mon cœur:
Combien j'étois heureuſe! Ah, tu m'apprends à l'être!
Je te dois mon amour, mes ſentimens, mon être.
Tu peux m'abandonner, combler mon déſeſpoir;
Mais du moins, ma tendreſſe eſt hors de ton pouvoir;
Je t'aimerai toujours, tendre, fidele ou traître,
Malgré moi-même, hélas! & malgré toi peut-être...
Je te fournis encor des armes contre moi;
N'importe, eſt-ce à la crainte à maîtriſer ta foi?
Croirois-je avec plus d'art mieux garder ma conquête?
Quand l'amant n'aime plus, il n'eſt rien qui l'arrête.
Les bienfaits quelquefois enchaînent l'amitié;
Mais l'amour eſt ſans frein, & ſur-tout ſans pitié;
Vas, je me livre entiere au plaiſir qui m'enivre.
Ce n'eſt point la raiſon, c'eſt le cœur qu'il faut ſuivre.
En voyant ce qu'on aime, on ſe laiſſe entraîner,
Et l'on n'a point le tems de rien examiner.
Dans tous mes mouvemens il n'entre aucune étude.
Je ne veux pas non plus languir dans l'habitude,
Elle énerve l'amour; quand je te ſuis par-tout,
Je cede à mon penchant, je conſulte mon goût;
C'eſt une avidité curieuſe & ſentie,
Toujours renouvellée & jamais amortie.

Je te cherche ſouvent, crois l'aveu que je fais,
En des lieux où je ſais que tu ne viens jamais.
Si de ces doux inſtincts tu reſſens la puiſſance,
Nos ames ſe joindront en dépit de l'abſence.
On me force, grand Dieu, de paſſer tout le jour
Dans un monde importun, que ne voit pas Melcour!
Mais remplis l'un de l'autre, une abſence funeſte
Ne peut nous ſéparer, ſi le deſir nous reſte.

LETTRE X.

Melcour à Euphraſie.

PUIS-JE le prononcer! adieu, chere Euphraſie.
Je te quitte... ou plutôt je vais quitter la vie.
Vivrois-je loin de toi? Non, je cede à mon ſort.
T'annoncer mon départ, c'eſt t'annoncer ma mort.
N'en doute pas, je meurs, puiſque je t'abandonne.
Plus de bonheur pour moi; le deuil ſeul m'environne.
Charmante illuſion, que devient ton bandeau?
Il tombe... ma patrie eſt pour moi le tombeau.
Et je pars cependant... je pars, & je te laiſſe!..
Ah! ces mots foudroyans m'ont rendu ma foibleſſe.
Comme tout eſt changé! Mon amour autrefois
Me rempliſſoit de calme & d'ivreſſe à la fois;
Mon ſort en dépendoit, il diſſipoit mes plaintes,
Ta main ſéchoit mes pleurs, ta voix chaſſoit mes craintes.

Après tant de plaiſirs !. . . cet amour aujourd'hui
N'ouvre au fond de mon cœur que des ſources d'ennui.
Alors, hélas ! alors, de toi l'ame remplie,
Je profitois des biens que m'offroit Euphraſie,
J'en goûtois à longs traits la tranquille douceur,
Et je pouvois du moins répondre à ton ardeur.
Plus ces biens maintenant promettent de délice,
Plus je ſens par leur perte augmenter mon ſupplice.
Je vois tout mon bonheur, & ne puis l'accepter !
J'expire en te quittant, & je dois te quitter !
Vois à qui de nous deux ma fuite eſt plus funeſte ;
Je perds mon Euphraſie, & mon amour me reſte !
Qui m'a fait aborder ces rivages affreux ?
Pourquoi venir ſi loin pour être malheureux ?
Que n'ai-je fui ces traits, dont mon ame eſt charmée ?
Pourquoi t'ai-je connue, & d'où vient t'ai-je aimée ?
Qu'ai-je fait ! J'aurois dû, plus ſage dans mes vœux,
Choiſir dans ma patrie un objet à mes feux ;
J'euſſe, en nous ſéparant, emporté l'eſpérance ;
L'attente du retour eût conſolé l'abſence.
Que dis-je ! téméraire ! eh, qui pouvois-je aimer ?
Quelle autre qu'Euphraſie auroit pu me charmer ?
Non ; il falloit tes yeux, & leur douce puiſſance,
Pour agiter le cours de mon indifférence ;
Il me falloit ton cœur, pour y puiſer l'amour ;
Il te falloit entiere à l'ame de Melcour.

J'aimois à te laiſſer un ſouverain empire ;
Et voilà quels liens il faut que je déchire !
Je veux, & ne veux plus. . . ou plutôt je ne puis,
Malheureux ! on l'ordonne, il le faut. . . & je vis !
Ah, que ne peux-tu voir mes combats, mes alarmes,
Mes yeux appeſantis & noyés dans les larmes !
Tu ceſſerois, crois-moi, d'accuſer ton amant ;
Et loin de l'aggraver, tu plaindrois ſon tourment.
O divine Euphraſie ! ô trop ſenſible amante !
Je vous quitte au moment où mon amour augmente,
Quand vous m'aimez le plus, & quand malgré vos ſoins
Vous m'oſez ſoupçonner de vous adorer moins !
C'eſt là de mes ennuis le plus inſupportable ;
N'étant qu'infortuné, je vous parois coupable.
Eh, que ſais-je ! peut-être, en m'éloignant de toi,
Je perds en même tems ta préſence & ta foi.
Au nom de ma douleur, ſois-moi toujours fidelle !
Quand je ſuis malheureux, me ſerois-tu cruelle ?
Ta conſtance du moins rendra mes maux plus doux :
C'eſt un devoir d'aimer ceux qui ſouffrent pour nous,
C'eſt un devoir ſacré, que ton cœur doit connoître.
En te le rappellant, je t'offenſe peut-être.
Qu'ai-je entendu !... c'eſt moi que l'on vient avertir !
Tout eſt prêt, on m'appelle, on m'attend pour partir !
Que ne part-on ſans moi ! Vainement je l'eſpere,
Je vois entre nous deux s'élever la barriere...

Où vous enfuyez-vous, trop courts enchantemens ?
Chere Euphrasie !.. hélas !.. songez à vos sermens ;
Rappellez-vous les miens, la douceur de nos chaînes,
Nos transports, nos plaisirs, & quelquefois mes peines.
Je vais donc affronter l'inconstance des mers !
Mais si, quand je te quitte, en effet je te perds,
Brisé par les écueils, que mon vaisseau périsse,
Que dans ses profondeurs l'océan m'engloutisse !
Ou puisse, loin de toi, sur quelque roc fumant,
Par les coups du tonnerre, expirer ton amant !
Secours trop incertain ! vas, si ton cœur m'oublie,
Ma douleur suffira pour m'arracher la vie.
L'amour, mieux que les vents & les flots mutinés,
Peut abréger les jours qu'il rend infortunés.
Mais non, tu m'aimeras : chere & tendre victime,
Je dépens, tu le sais, & l'honneur fait mon crime.
Ciel ! on m'entraîne...adieu...pour la derniere fois !
Je tremble... les sanglots ont étouffé ma voix !

LETTRE XI.

QUOI, je ne verrai plus les yeux de mon amant !
Ces yeux où je puisois le feu du sentiment,
Qui tenoient lieu de tout à mon ame enivrée,
Et nourrissoient l'ardeur dont elle est dévorée ;

Je

Je ne les verrai plus !.. contre moi tout s'unit...
Eſt-ce de trop aimer que Melcour me punit ?
Cher & fatal objet de mes peines profondes,
Mes ſoupirs juſqu'à vous égarés ſur les ondes,
Ne m'en rapportent rien qu'un ſolitaire effroi,
Et des garans trop ſûrs que tout finit pour moi.
Suis-je aſſez confondue, aſſez infortunée ?
Il ne me manquoit plus que d'être abandonnée.
De peur qu'un foible eſpoir ne flatte mon tourment,
Une ſecrete voix me dit à tout moment :
Renonce à ton amour, trop crédule Euphraſie,
A quoi bon ces regrets qui conſument ta vie ?
C'eſt en vain que ton cœur, par des vœux ſuperflus,
Redemande un ingrat qui ne t'entendra plus.
Il a paſſé les mers, il a revu la France ;
De tes ſanglots perdus lui-même il te diſpenſe ;
Au milieu des plaiſirs, il rit de tes malheurs,
Et ne s'informe pas ſi tu verſes des pleurs.
Vous, m'oublier, ô ciel ! après m'avoir trahie !
Non, votre ame eſt légere, & non pas endurcie.
Les ſoins de votre amour me ſont toujours préſens.
Qu'ils étoient empreſſés ! qu'ils étoient ſéduiſans !
De leur doux ſouvenir ſans ceſſe poſſédée,
Je les ai trop chéris pour en perdre l'idée.
Ces tendres ſouvenirs, ces ſouvenirs charmans,
Devroient-ils aujourd'hui ſe changer en tourmens ?

Quelle lettre, grand dieu! quel horrible meſſage!
De mes ſens, de ma force, ils m'ont ôté l'uſage.
Il ſembloit que mon cœur, frappé de mille coups,
Se détachât de moi, pour s'envoler à vous.
Non, je ne voulois plus de retour vers la vie...
Je te perds, il faut bien qu'elle me ſoit ravie.
Enfin, malgré moi-même, on me rendit au jour.
J'aimois à me ſentir mourante pour l'amour,
Et triomphois déjà de n'être plus réduite
A pleurer ton abſence, à gémir de ta fuite.
Eh, voilà donc le prix de la plus tendre ardeur!
N'importe!.. j'ai juré de te garder mon cœur;
Je tiendrai mes ſermens; imite ma conſtance,
Vois les autres beautés avec indifférence.
Eh! pourras-tu, Melcour, en de nouveaux liens,
Souffrir jamais des feux moins ardens que les miens?
Souviens-t-en, tu m'as dit cent fois que j'étois belle;
On peut l'être encor plus, mais jamais plus fidelle:
Jamais autant d'amour ne peut répondre au tien;
Et l'amour excepté, tout le reſte n'eſt rien.
Souviens-toi qu'en ces lieux tu m'as fait la promeſſe
D'y revenir un jour conſoler ta maîtreſſe.
Ne vas point l'oublier!.. Ah! ſi briſant mes nœuds,
Je pouvois m'arracher à ce cloître odieux,
Rien ne m'arrêteroit, & loin des bords du Tage,
Oui, j'irois te chercher ſur un autre rivage,

T'idolâtrer par-tout, renaître dans tes bras.
Que m'importent les lieux ? le cœur fait les climats...
Sais-je ce que je dis ? fais-je ce que je penſe ?
Non, non, je ne veux point nourrir cette eſpérance ;
Peut-être j'y pourrois trouver quelque douceur. . .
Et je hais tout plaiſir qui diſtrait ma douleur.
Mais d'où vient, dites-moi, m'avez-vous donc choiſie,
Pour me déſeſpérer, pour m'arracher la vie ?
Avec autant de ſoins falloit-il m'enchanter,
Puiſque vous ſaviez bien qu'il faudroit me quitter ?
Que ne me laiſſiez-vous dans ma retraite obſcure ?
Quel crime ai-je commis ? t'ai-je fait quelque injure ?
Pardonne, cher amant, je ne t'impute rien.
Plaire, voilà ton ſort, & ſouffrir eſt le mien :
Le comble de mes maux eſt de n'oſer m'en plaindre.
De la fortune enfin je n'ai plus rien à craindre !
Eh ! quels nouveaux combats peut-elle me livrer ?
Le dernier de ſes coups fut de nous ſéparer.
Ecris-moi, par pitié ! duſſé-je être importune,
Je veux ſuivre avec ſoin le cours de ta fortune,
Jouir de tes ſuccès : ſur-tout, reviens me voir ;
Si tu ne veux ma mort, laiſſe-moi cet eſpoir :
Tout incertain qu'il eſt, il a pour moi des charmes. . .
Adieu ! Ce triſte écrit eſt baigné de mes larmes ;
Je ne puis le quitter ! combien il eſt heureux !
Remis entre tes mains, il fixera tes yeux,

Et moi, moi, malheureuse!.. eh, que dis-je insensée!
De pleurs & de sanglots mon ame est oppressée!
Adieu! je m'affoiblis... la mort est dans mon sein;
Mais, hélas! si ton cœur m'aime & plaint mon destin,
Contre tous ses revers Euphrasie est armée.
Que je souffre encor plus, & que je sois aimée!

LETTRE XII.

Que vais-je devenir? que faut-il que je fasse,
Et comment ai-je pu m'attirer ma disgrace?
J'espérois que vos soins, votre zele empressé,
Marqueroient tous les lieux où vous avez passé;
Que de chaque séjour, attentif à m'écrire,
Mes yeux seroient sans cesse occupés à vous lire;
Qu'en flattant ma douleur de vous revoir un jour,
Vous sauriez consoler un malheureux amour,
Et que, sûre de vous, libre de jalousie,
Sans d'extrêmes douleurs, je souffrirois la vie.
Si même vous m'aviez interdit tout espoir,
Je voulois me guérir, ou croyois le vouloir.
Votre brusque départ, les craintes d'une amante,
Les mouvemens d'un cœur que le dépit tourmente,
Une si longue absence, un retour si douteux,
L'attendrissement feint de vos derniers adieux,

Et mille autres raisons, hélas! trop inutiles,
Promettoient du relâche à mes sens plus tranquilles.
L'amour s'armoit en vain, j'ai cru le surmonter:
Seule, je me croyois plus facile à dompter...
Je ne connoissois pas jusqu'où va ma tendresse!
L'essai de mon courage a prouvé ma foiblesse.
Que mon sort est cruel, & qu'il me seroit doux
De partager du moins mes douleurs avec vous!
Avec vous! non, votre ame est trop inaccessible;
Et même à nos plaisirs elle étoit peu sensible.
Lorsque vous me juriez d'être fidele amant,
Vous songiez au parjure, au milieu du serment.
Mon délire emporté, mes naïves tendresses
Vous arrachoient alors quelques feintes caresses.
Attentif à séduire, & redoutant d'aimer,
Vous faisiez, de sang froid, le vœu de m'enflammer.
Je vous plains!.. Malheureux, dont l'ame indifférente
N'a point su profiter des transports d'une amante!
Je regrette pour vous ces biens trop méconnus,
Et ces plaisirs si purs que vous avez perdus.
Si vous les connoissiez, vous ne pourriez comprendre
Celui qu'on trouve, hélas! à tromper un cœur tendre;
Et vous éprouveriez qu'on est bien plus heureux
De ressentir l'amour, que d'inspirer ses feux.
Sais-je ce que je suis, & ce que je desire?
Un sentiment m'appaise, un autre me déchire.

Oui, je vous idolâtre, & n'ose souhaiter
Que les mêmes transports viennent vous agiter.
Je mourrois de douleur, si j'étois assurée
Qu'à ces cruels combats votre vie est livrée;
Que tout vous importune, & vous est odieux;
Que des pleurs éternels ont inondé vos yeux.
Je succombe à mes maux, ils me semblent horribles;
Mais les vôtres encor me seroient plus sensibles.
Que faire cependant, & puis-je consentir
Que vous me banniſſiez de votre souvenir?
Ce cœur, je l'avoûrai, hait avec violence
Tout ce qui vous attache & vous retient en France.
Je vous écris pourtant, & je ne sais pourquoi.
Vous daignerez peut-être avoir pitié de moi.
Gardez votre pitié, je n'en veux point: je tremble
Quand tout ce que j'ai fait à mes yeux se rassemble.
Dites; que n'ai-je point sacrifié pour vous?
De mes parens altiers j'ai bravé le courroux;
Les loix, l'affreux tourment de vivre mépriſée,
Jusqu'à la honte enfin de me voir abusée;
(Car, parmi les ennuis amassés sur mon cœur,
Votre inconstance encore est mon plus grand malheur)
Eh bien! quand je m'oppose à des feux si coupables,
Je sens que mes efforts ne sont pas véritables:
Je sens, au fond de l'ame, un plaisir suborneur
D'avoir risqué pour vous ma vie & mon honneur.

Voilà quelle je fuis ; vous devez me connoître :
De mes biens les plus chers n'êtes-vous pas le maître ?
Que dis-je ! mon amour devroit plus éclater,
Et tout ardent qu'il eſt, ne peut me contenter,
Je vous ai vu partir, je n'ai plus d'eſpérance,
J'ai vu s'accumuler les ſiecles de l'abſence..
Tout vous enchaîne ailleurs, infidele ! & je vis !
Mon déſeſpoir n'eſt donc que dans ces vains écrits ?
Et je prétends aimer ! Ceſſez de vous contraindre,
C'eſt moi qui vous trahis, c'eſt à vous de vous plaindre.
Croirez-vous à des feux qui n'ont que des éclats ?
J'implore mon pardon, mais ne l'accordez pas ;
Ne l'accordez jamais, ſoyez plus difficile ;
Dites que vous voulez ma douleur moins tranquille.
Ordonnez, exigez que je meure d'amour ;
Le ſacrifice eſt prêt, je ne tiens plus au jour...
J'ai beſoin ſeulement, ſous tes loix aſſervie,
Que ta voix m'encourage à ſortir de la vie ;
De l'eſpoir à l'effroi, paſſant à tout moment,
J'ai beſoin d'expirer par l'ordre d'un amant.
Un trépas éclatant, je commence à le croire,
M'auroit peut-être acquis des droits ſur ta mémoire.
Eh ! ne vaut-il pas mieux que l'état où je ſuis ?
Adieu. Je m'abandonne au cours de mes ennuis !
Ciel ! pourquoi t'ai-je vu ? Je voudrois bien, perfide,
N'avoir jamais ſur toi porté mon œil timide.

Quels discours ! n'y crois pas, tout mon cœur le dément.
Cher Melcour, moi, nourrir cet affreux sentiment !
Ton amante à jamais chérit sa destinée ;
L'ame qui vit pour toi n'est plus infortunée ;
Et malgré les tourmens de ce cœur abattu,
Mon plaisir le plus vif est de t'avoir connu.
A l'excès de ma peine enfin si je succombe,
Promets-moi, cher amant, de pleurer sur ma tombe,
De regretter mon cœur, de me garder le tien,
D'arracher au trépas un si tendre lien.
Jure qu'après ma mort, ce terme que j'envie,
Tu vas tout oublier, hors ta chere Euphrasie ;
Que dans cet univers, où j'ai su te charmer,
Je ne laisserai rien que Melcour puisse aimer.
Tu serois trop cruel, si contre mon attente,
Mon trépas te servoit auprès d'une autre amante ;
Si pour mieux la séduire, & pour mieux l'enflammer,
Tu te vantois des feux que tu sus allumer.
Par mes pleurs, tu le vois, ma lettre est effacée...
Ah ! plains l'égarement d'une femme insensée,
Mais qui ne l'étoit pas, qui disposoit de soi,
Avant de te connoître & de brûler pour toi.
Ce désordre, ces feux, vas, je t'en remercie ;
Tout ce qui vient de toi, plaît à ton Euphrasie,
Et je regrette encor le calme inanimé,
Où sommeilloit mon cœur avant d'avoir aimé...

Adieu ! Ma main n'a plus la force de t'écrire ;
Mais mon cœur n'a pas dit tout ce qu'il vouloit dire.

LETTRE XIII.

QUE fert de vous écrire ? Ah ! le ſoin que je prends,
Loin de les ſeconder, nuit à mes ſentimens.
Dieu ! qu'ai-je fait ? combien je me ſuis abuſée,
En ſuivant de mon cœur la pente trop aiſée !
Mon amour avoit mis un bandeau ſur mes yeux :
Plus il fut tendre & vrai, plus il eſt malheureux.
Tout fuit, tout diſparoît, mes beaux jours s'obſcurciſſent,
Ma paſſion augmente, & mes plaiſirs finiſſent !
Eh ! devois-je eſpérer que mes plus grands efforts
Puſſent vous retenir ſur ces funeſtes bords ?
Je ne mérite pas que pour moi l'on oublie
Sa fortune, ſa gloire, & ſur-tout ſa patrie.
La douleur dans mon ame entre par tous mes ſens.
Un bonheur qui n'eſt plus ajoute aux maux préſens.
Quoi, je brûle à jamais d'une flamme inutile !
Tu ne reviendras plus embellir cet azyle,
Cette alcove déſerte, où le lever du jour
Nous ſurprit tant de fois dans les bras de l'amour !
Fugitives douceurs ! rapides étincelles !
L'ardeur qui les produit s'évapore avec elles,

Que ſont, hélas! des feux par les ſens allumés,
Qui meurent auſſi-tôt que les ſens ſont calmés?
Ah! je devois alors, des miens toujours maîtreſſe,
Rappeller ma raiſon, pour aider ma foibleſſe;
Pour modérer l'excès de mes emportemens,
M'avertir & m'apprendre à prévoir les tourmens.
Mais à tous vos tranſports je me livrois en proie.
Comment peut-on ſoi-même empoiſonner ſa joie?
Je m'appercevois trop que j'étois avec vous,
Pour craindre votre abſence en des inſtans ſi doux.
Je me ſouviens pourtant d'avoir oſé te dire:
Un jour, peut-être, un jour, tu feras mon martyre.
Un ſeul mot me calmoit: ces terreurs d'un moment
Se perdoient dans le cours d'un long enchantement.
Moi-même dans tes bras, livrée à tes careſſes,
Je riois de ma peur, pour croire à tes promeſſes.
Perfide! je vois bien le remede à mes maux;
Si je ne t'aimois plus, j'aurois plus de repos.
Mais quel remede, hélas, pour le cœur d'Euphraſie!
Il faut m'anéantir, avant que je t'oublie.
Non, je n'ai jamais pu, j'oſe ici l'affirmer,
Souhaiter un inſtant de ne te plus aimer...
Ah! je n'ai pas du moins ce reproche à me faire.
Je bénis mon deſtin, & ma douleur m'eſt chere.
Ingrat, loin que par moi ton ſort ſoit envié,
C'eſt toi ſeul que je plains, & tu me fais pitié.

Accablé du fardeau de tes nouvelles chaînes,
Tes froids amuſemens ne valent pas mes peines:
Vos maîtreſſes de France, attriſtant leur vainqueur,
Savent jouir de tout, hors des plaiſirs du cœur.
Vous n'êtes qu'un troupeau d'êtres vains & frivoles,
Qui parez tour-à-tour, & briſez vos idoles.
Par un amour ſi vrai, moi j'ai ſu te lier,
Que je te défirois de pouvoir m'oublier.
Frémis; un vuide affreux ſuivra ton inconſtance;
Tes plaiſirs ſont paſſés, & ton ennui commence.
Je ne regrette point ce bonheur imparfait,
Ce calme injurieux où Melcour ſe complait:
Ce calme éteint l'amour: gémiſſante & trompée,
Je jouis plus que vous, étant plus occupée.
Plus loin, en d'autres tems, je portois mon eſpoir,
Quand je paſſois à peine un ſeul jour ſans vous voir;
Mais vous m'avez appris à ſouffrir ſans murmure:
De mes timides vœux vous fixez la meſure.
Ah! n'importe...mon cœur aux regrets eſt fermé,
Je ne me repens pas de vous avoir aimé...
Ai-je pu m'égarer, quand l'amour m'a conduite?
Oui, je m'enorgueillis d'avoir été ſéduite.
Eh! pourquoi donc mon ſexe, & timide & borné,
Rougit-il d'un penchant par le ciel ordonné?
Puiſqu'un inſtant, Melcour, je te fus aſſervie,
Cet inſtant engagea le reſte de ma vie;

C'eſt ma religion, mon culte, mon honneur;
C'eſt un devoir ſacré que j'impoſe à mon cœur.
Je ne veux point par-là te forcer à m'écrire;
Non, ce n'eſt pas, crois-moi, le motif qui m'inſpire.
Ne conſulte que toi, ne ſuis que ton attrait;
L'effort bleſſe l'amour, & detruit ſon bienfait.
Un officier François, qui fait ma deſtinée,
Me parla de toi ſeul toute la matinée.
Dieu, combien je l'aimois pendant cet entretien!
Que je lui ſavois gré de te vouloir du bien!
Il m'a dit que la paix en France étoit conclue.
A ce charmant récit mon ame s'eſt émue...
S'il eſt vrai, je t'attends, reviens dans nos cantons;
Ordonne, je ſuis prête, emmene-moi, partons.
Mon joug eſt trop peſant, il faut qu'on m'en délivre;
Je n'ai plus, loin de toi, le courage de vivre;
Je me meurs; un nuage obſcurcit ma raiſon,
Et je n'ai de plaiſir qu'à prononcer ton nom.
On ne peut m'arracher du réduit ſolitaire,
Où tu vins tant de fois, à l'ombre du myſtere,
De la plus pure joie enivrer tous mes ſens,
Où ma crédulité préparoit mes tourmens.
Là, dans moi recueillie, & muette & ſauvage,
Je couvre de baiſers ton inſenſible image;
Mais hélas! au plaiſir de contempler tes traits,
Succede la frayeur de ne les voir jamais.

Jamais !.. quoi, pour toujours tu m'as abandonnée !
Celle qui te fut chere eſt bien infortunée.
Melcour, un foible eſpoir ne m'eſt donc plus permis ?
Eſt-ce là le deſtin que tu m'avois promis ?..

LETTRE XIV.

DIEU ! qu'ai-je appris ? les vents & les flots orageux
Vous retiennent, dit-on, ſur des bords dangereux !
Vos périls m'ont, hélas ! ſi vivement frappée,
Que de mes propres maux je ſuis moins occupée.
Et votre froid ſilence entretient ma douleur !
Pourquoi donc me traiter avec tant de rigueur ?
Les autres ſavent tout, on n'a rien à me dire ;
Si vous ne trouvez pas les momens de m'écrire,
Je ſuis bien malheureuſe, & le ſuis encor plus,
Si les ayant trouvés, vous les avez perdus.
Que vous êtes ingrat ! que vous êtes parjure !
Je devrois meſurer la vengeance à l'injure ;
Mais pour combler mes maux, lorſque tout ſemble uni,
J'aime encor mieux ſouffrir, & vous voir impuni.
Tout ſemble m'aſſurer de votre indifférence ;
N'importe ! mon amour réſiſte à l'apparence.
Me laiſſant aveugler ſur votre peu de ſoins,
J'aime mieux me tromper que de vous aimer moins...

Qui ne vous auroit cru l'amant le plus ſincere ?
Qu'on ſoupçonne avec peine un objet qui ſait plaire !
Lorſque de vos diſcours je dois me défier,
La moindre excuſe encor me fait tout oublier,
Et même dans l'inſtant où je me crois trahie,
Par ma bouche accuſé, mon cœur vous juſtifie.
Que de pieges tendus au-devant de mes pas !
Ne regardant que vous, je ne les voyois pas.
De nuages brillans vous m'avez entourée,
Vos tranſports me charmoient, vos ſoins m'ont enivrée.
Je croyois vos diſcours, je croyois vos ſermens,
Ces ſermens fugitifs, emportés par les vents.
Des fleurs couvroient l'abyme où vous m'avez conduite ;
Plus que le reſte encor, mon penchant m'a ſéduite.
Je croyois reſpirer dans un monde enchanté,
Et mon erreur alors étoit ma volupté. . .
Vous m'avez tout ravi : quelle eſt votre injuſtice !
Si j'euſſe à vos deſirs oppoſé l'artifice,
Si vous euſſiez en moi vu ces ménagemens,
Et cet art d'irriter les crédules amans,
Cet art de tourmenter les cœurs que l'on attire,
Je vous pardonnerois d'uſer de votre empire ;
Je l'aurois mérité : mais, vous le ſavez bien,
J'ignorois votre amour, quand vous vites le mien :
Le vôtre enfin parla, je crus à ſon langage ;
Le ſentiment dans moi devança votre hommage,

Et vous, sans partager mes transports indiscrets...
Que prétendiez-vous donc? quels étoient vos projets?
Vous auriez pu trouver une amante aussi belle,
Qui durant quelques jours vous eût été fidelle,
Qui vous auroit donné ces vulgaires plaisirs
Que poursuit au hasard l'erreur de vos desirs,
Dont votre absence au moins n'eût point troublé la vie,
Et que vous auriez pu laisser sans perfidie.
Vous m'avez préférée! Ah! cruel, je le voi,
Tout vous semble facile & permis contre moi.
S'il m'eût fallu vous fuir, vous auriez vu, perfide,
Qu'un cœur qui sait aimer, n'est plus un cœur timide.
Les menaces, les cris n'auroient pu m'étonner,
Rien ne m'auroit contrainte à vous abandonner,
Et vous faisissez, vous, avec impatience,
Jusqu'aux moindres raisons de retourner en France!
Mais un vaisseau du port étoit prêt à sortir...
Eh, qui vous empêchoit de le laisser partir?
Falloit-il, emporté par votre aveugle zele,
Défier, loin de moi, l'élément infidele?
Vos parens ordonnoient, je le sais, j'en conviens;
Mais vous savez les maux que j'ai soufferts des miens.
Votre gloire parloit: je fus sourde à la mienne;
Et votre roi, sans vous, eût défendu la sienne.
On dit qu'il est sensible autant que fortuné:
Puisqu'il connoit l'amour, il vous eût pardonné.

Eh quoi, vous avez lu dans l'ame d'Euphrasie,
Vous pûtes la connoître, & vous l'avez trahie!
Vous avez consenti qu'elle traînât ses jours
Dans le regret qui suit les volages amours!
Ma jeunesse s'éteint & meurt dans l'amertume,
La douleur me dévore, & l'ennui me consume.
Tout ce que l'on m'ordonne excite mon courroux;
Je crois que mes devoirs ne regardent que vous.
Hier, Dona Mélès, que j'ai toujours chérie,
Pour calmer les vapeurs de ma mélancolie,
M'entraîna, malgré moi, vers ce balcon riant,
D'où sur le champ de Mars la vue au loin s'étend.
De quel ressouvenir je fus soudain frappée!
L'œil en pleurs, de vos traits l'ame entiere occupée,
Je courus m'enfoncer dans mon obscur réduit,
Pour rêver seule à vous, en attendant la nuit.
Rien n'adoucit mes maux: ce qu'on fait pour me plaire,
Grace à mon triste sort, n'a que l'effet contraire.
J'étois sur ce balcon le jour, dirai-je heureux!
Où vos premiers regards ont rencontré mes yeux.
Je crus que ma présence excitoit dans votre ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flame.
Votre main devant moi se plaisoit à dompter
Un courtier henniſſant, tout fier de vous porter.
Lorsque vous commandiez à sa fougue indocile,
J'admirois davantage, & j'étois moins tranquille;

J'aspirois

J'aſpirois au moment où, pleins de mon deſir,
Mes yeux pourroient ſur vous repoſer à loiſir.
Votre port, votre grace & noble & négligente
Agitoient, malgré moi, mon ame indifferente;
Je ſentois un plaiſir mêlé de quelque effroi;
Tout ce que vous faiſiez me ſembloit fait pour moi.
Vous ſavez de quel prix fut payé ce délire,
Et je m'en plains encore, & j'oſe vous l'écrire!
Je dois plutôt le taire : en vous le répétant,
Je ne pourrai jamais vous rendre plus conſtant;
Et de votre froideur malheureuſe victime,
Mes plaintes ne feront qu'atteſter votre crime.
Mes reproches, mes pleurs, & mes cris douloureux
Pourront-ils, cher Melcour, ce que n'ont pu mes feux?
Ah, ma diſgrace eſt ſûre, & trop bien méditée!
Quel ſeroit mon eſpoir, quand vous m'avez quittée?
Pour vous trouver charmant, une autre aura des yeux,
Une autre!..... éloigne, ô ciel, ce préſage odieux!
Que fais-je! je demande, & je veux l'impoſſible;
Pourquoi? Je le ſais trop, vous êtes peu ſenſible.
Un long attachement ſaura vous effrayer,
Et ſans aimer ailleurs, vous pourrez m'oublier;
Vous le pourrez, Melcour, & pour m'être infidele,
Vous n'aurez pas beſoin d'une flamme nouvelle...
Lorſque tu me trahis, que n'as-tu cependant,
Plus jaloux de ta gloire, un prétexte apparent!

Mon amour trouveroit, dans le sort qui m'accable,
Une ombre de bonheur à te voir moins coupable.
Mais non : sans d'autres nœuds si vous fuyez ces bords,
Vous fuirez le reproche, & craindrez mes transports.
Ah, n'appréhendez rien ! quelque amour qui m'inspire,
Je saurai sur mes sens recouvrer quelque empire ;
Je ne me plaindrai plus, & tout me sera doux,
Si je puis respirer le même air avec vous.
Crédule, qu'ai-je dit ! Je me flatte peut-être,
Et m'ignore moi-même, en croyant vous connoître.
Oui, oui, vous aimerez ; je suis le seul objet,
Le seul qui sur la terre est pour vous sans attrait !
Vous aimerez ! ah dieu ! j'aurois dû vous instruire,
Victime de l'amour, à braver son martyre...
Retracez-vous mes maux & mes emportemens,
Ce flux & ce reflux de tous les sentimens ;
Songez donc à mes pleurs, rappellez-vous mes craintes,
Mes soupçons inquiets, & mes jalouses plaintes.
Profitez, croyez-moi, de ces tourmens affreux,
Et que ma peine au moins serve à vous rendre heureux.

Vous me dites un jour, mon cœur se le rappelle,
Que vous laissiez en France une amante fidelle ;
L'aimeriez-vous encor ? parlez-moi sans détour,
Et pour vous dans ces lieux n'est-il plus de retour ?
Eteignez sans pitié tout l'espoir qui me reste :
L'espoir, en me flattant, rend mon sort plus funeste.

De ma rivale heureuſe envoyez-moi les traits ;
Joignez-y les garans de vos plaiſirs ſecrets.
Tout ce qu'elle vous dit, vous pouvez me l'écrire :
J'aurai peut-être encor la force de vous lire.
Avec tant d'abandon mon cœur vous eſt ſoumis,
Qu'à peine je me crois les reproches permis.
Tout ſentiment jaloux me ſemble illégitime ;
Si j'oſe m'y livrer, je crains de faire un crime.
Un François, pour partir, attend ma lettre...hélas !
Vingt fois je veux finir, & je n'acheve pas.
Je crois, en t'écrivant, jouir de ta préſence ;
Une lettre aux amans fait oublier l'abſence.
La premiere, Melcour, je dois t'en prévenir,
Contiendra moins de plainte, & tu pourras l'ouvrir.
Je n'y parlerai plus de ma funeſte flame ;
Je veux l'enſevelir dans le fond de mon ame,
Je t'en fais le ſerment... Plus d'un an s'eſt paſſé,
Depuis que cette flamme, ingrat, a commencé.
Pouvois-je croire alors, moi qu'on trouvoit ſi belle,
Que ſix mois de bonheur feroient un infidele,
Et que vous fuiriez même, en de lointains climats,
Les plaiſirs que l'amour vous gardoit dans mes bras !...
Votre odieux François m'importune & me preſſe ;
Sans doute, comme vous, il quitte une maîtreſſe.
De quelque autre victime il veut ſe ſéparer ;
Et c'eſt un cœur de plus que l'on va dechirer.

Aieu. Je n'oſe, hélas ! écouter mon ivreſſe,
Ni te donner ces noms qu'inventa ma tendreſſe.
Combien je t'aime encor, & que tu m'es cruel !
Tu ne ſonges pas même à mon trouble mortel.
Jamais tu ne m'écris. Augmentant mes alarmes,
Chaque nouveau courier renouvelle mes larmes.
Je riſque ce reproche, il te déſarmera ;
Mais, ſi je tarde encor, le François partira...
Que m'importe ? qu'il parte, & me laiſſe à moi-même ;
C'eſt pour moi que j'écris, je parle à ce que j'aime :
Cette lettre auſſi bien fatigueroit tes yeux,
Tu ne la lirois point. Qu'ai-je fait, juſtes cieux !
A d'éternels malheurs ſuis-je donc condamnée ?
Ah ! loin de toi, Melcour, pourquoi ſuis-je enchaînée ?
Pourquoi ?.. le ſort le veut, laiſſons-nous opprimer.
J'oſe à peine aujourd'hui t'inviter à m'aimer.

LETTRE XV.

Je vais vous oublier, je le veux, je le dois,
Et vous écris enfin pour la derniere fois.
Dieu, quel calme on éprouve, en ſortant d'eſclavage !
Je reſpire... & ce calme eſt votre heureux ouvrage.
Vous recevrez bientôt, oui, mon cœur y conſent,
Tout ce qui peut ici vous rendre encor préſent.

J'en ai chargé Mélès, Mélès ma bien-aimée,
Et qu'à de plus doux soins j'avois accoutumée;
Je veux que de vos dons il ne me reste rien.
Son zele me sera moins suspect que le mien;
Son adroite amitié, que je saurai comprendre,
Sans me causer de trouble, aura l'art de m'apprendre
Qu'on vous a tout remis, chiffres, lettres, portrait.
Que ce dernier sur-tout me choque & me déplaît!
Je voulois tout jeter dans les ondes du Tage;
Mais vous auriez toujours douté de mon courage.
J'ai mieux aimé, cruel, convaincre votre esprit,
Et vous donner du moins un instant de dépit...
L'amour est foible encore au moment qu'il se dompte.
Je regrette ces riens, & le dis à ma honte.
Quand mon cœur étoit sûr & fier de vous haïr,
Par je ne sais quel charme ils venoient m'attendrir;
Je les baignois de pleurs, & je ne puis vous taire
Ce qu'il m'en a coûté, Melcour, pour m'en défaire.
Mais on peut ce qu'on veut, je l'éprouve à mon tour;
La raison au besoin offre un aide à l'amour...

Je les ai donc quittés, ces gages infideles,
Après mille combats, mille peines cruelles,
Que votre cœur ignore, & ne peut définir...
Et dont je rougirois de vous entretenir!
J'ai conjuré Mélès, par notre amitié tendre,
De ne m'en point parler, de ne les jamais rendre,

Quand je devrois ſur elle eſſayer tous mes droits,
Et les redemander, pour les voir une fois.
L'excès de mon amour, je l'avoûrai ſans feindre,
A paru dans l'effort que j'ai fait pour l'éteindre.
Ah! ſi j'euſſe prévu ces tourmens inouis,
Jamais mon foible cœur ne l'auroit entrepris.
J'aurois bien moins ſouffert, hélas! tout m'en aſſure,
A vous idolâtrer, quoiqu'ingrat & parjure.
Ce cœur à tout moment ſe ſentoit déſarmé,
Et Melcour odieux étoit encore aimé.
De mon ſexe outragé le refuge ordinaire,
L'orgueil n'a point de part à ce que j'oſe faire.
Non, ce n'eſt point à lui que je dois mon courroux,
Il ne m'a point donné de conſeil contre vous;
J'euſſe, après vos mépris, ſupporté votre haine,
Et l'horreur de vous voir choiſir une autre chaîne;
Il m'eût fallu du moins combattre un ſentiment:
Mais votre indifférence eſt un affreux tourment.
De vos derniers billets la froideur inſultante,
Les retours ſi contraints de votre ame inconſtante,
Vos ſermens d'amitié, votre pitié ſur-tout,
Votre pitié cruelle a mis mon cœur à bout.
Mes lettres, je le vois, vous ont été rendues:
Que ne puis-je douter que vous les ayez lues!
Vous avois-je prié de me tirer d'erreur?
Ne me laiſſez-vous une ombre de bonheur?

Pourquoi donc m'enlever le charme de ma vie ? ..
Doù vient m'écriviez-vous ? voulois-je être éclaircie ?
Je voulois croire tout, de vous seul m'occuper :
Je méritois au moins qu'on daignât me tromper. . .
Je vois tous vos défauts, je les connois, parjure ;
Vous ne méritiez point une ardeur auſſi pure.
Mais, au nom de ce feu qu'il faut ſacrifier,
Aidez-moi, s'il ſe peut, vous-même à l'oublier ;
Sur-tout promettez-moi de ne jamais m'écrire :
J'aurois peut-être encor du plaiſir à vous lire ;
Il faudroit vous répondre, il faudroit m'emporter :
Je redoute ce piege, & je veux l'éviter.
De tous mes mouvemens laiſſez-moi la maîtreſſe.
Sans doute à mes projets rien ne vous intéreſſe ;
Ne vous en mêlez pas : loin de les avancer,
Peut-être vous pourriez encor les renverſer.
Reſpectez le repos qu'enfin je me prépare,
Et content d'être ingrat, ne ſoyez point barbare.
Pour moi, je vous promets de ne vous point haïr ;
Cette haine eſt trompeuſe, & pourroit me trahir.
Par mille adorateurs je me vois aſſiégée ;
Demain, ſi je le veux, je puis être vengée.
Eh ! par qui ? .. quel mortel ranimera mon cœur ?
Il me faut un amant, & non pas un vengeur.
Ah ! les premiers penchans dont la force nous lie,
Laiſſent des traits profonds que jamais l'on n'oublie.

Un mouvement secret nous ramene toujours
Vers l'objet enchanteur de ces tendres amours ;
On ne goûte sans lui qu'une joie imparfaite,
On se plaît à parer l'idole qu'on s'est faite.
De cent distractions le concours importun,
Montrant tous les plaisirs, ne nous en donne aucun,
Et sur les trahisons la plaie envenimée,
Est encor douloureuse après qu'elle est fermée :
Mais on se trouve heureux, à soi-même rendu,
De pleurer quelquefois le bien qu'on a perdu.

Quand même je pourrois, à moi-même infidelle,
M'étourdir dans les nœuds d'une intrigue nouvelle,
Je me fais trop pitié, je plains trop mes ennuis,
Pour exposer un autre à l'état où je suis.
Es-tu content, Melcour, de ton horrible ouvrage ?
Pouvois-je, pour te plaire, endurer davantage ?
Pour me traiter ainsi, que vous ai-je donc fait ?
L'habitante d'un cloître a, dit-on, peut d'attrait.
Et pourquoi donc, cruel ? D'autres soins peu troublée,
Son ame est bien plus tendre, étant plus isolée.
Oui, dans la solitude, on est toute à l'amour ;
On y rêve la nuit, on y pense le jour ;
De l'objet qu'on adore on s'occupe sans cesse,
Et le recueillement augmente encor l'ivresse.
Comment préférez-vous ces volages beautés,
Dont les vœux au hasard sont toujours emportés,

Qu'un ſpectacle diſtrait, que la mode promene,
Que le projet d'un bal enivre une ſemaine;
Qui, ſans les ſatisfaire, épuiſent les deſirs,
Et que pourſuit l'ennui de plaiſirs en plaiſirs?
Comment permettez-vous cet indigne partage,
Que leur état exige, où l'hymen les engage?
Croira-t-on que leurs ſens, qu'allume un feu plus doux,
Reſtent toujours éteints dans les bras d'un époux,
Et ne trompent jamais, livrés à ſes careſſes,
Un amant qui s'endort ſur la foi des promeſſes?
Si j'en connoiſſois un qui, froid, inanimé,
Vit ces affreux devoirs, ſans en être alarmé,
Qui crût facilement ce qu'on pourroit lui dire,
Et ſe ſoumît aux loix qu'on voudroit lui preſcrire,
Que je m'en défirois!.. Mais je ne prétends plus
Eſſayer près de vous des efforts ſuperflus.
Les plus preſſans motifs m'ont déjà mal ſervie,
Et je cede au malheur qui s'attache à ma vie.
Fus-je heureuſe un inſtant? Vous voyant tous les jours,
Je m'alarmois d'un rien, & je tremblois toujours.
J'étois au déſeſpoir de n'être pas plus belle,
Je mourois de la peur de vous voir infidele;
J'appréhendois enfin juſqu'au ſouffle du vent,
Dès que vous paroiſſiez ſur le ſeuil du couvent.
De mes parens pour vous je craignois la colere;
Lorſque je faiſois tout, j'euſſe voulu plus faire,

Et j'éprouvois alors le désordre, l'ennui,
Et les mêmes tourmens que j'éprouve aujourd'hui...
Que devenois-je, hélas! si toujours abusée,
J'eusse volé vers vous, pour me voir méprisée?
Oui, perfide, je vois, malgré tout mon malheur,
Qu'il en étoit encore un plus grand pour mon cœur.
Le ciel m'éclaire enfin, j'abjure ma folie,
Et je raisonne au moins une fois en ma vie.
Quel changement heureux! combien il vous plaira!
Combien à ma raison Melcour applaudira!..
Je n'en veux rien savoir, gardez de m'en instruire;
Je vous ai supplié de ne jamais m'écrire...
As-tu bien réfléchi sur tes torts avec moi,
Et n'en rougis-tu pas, homme ingrat & sans foi?
Ta conduite est d'un lâche; oui, ton ame inhumaine,
Sous les traits de l'amour, laissoit agir la haine:
Et j'ai pu t'adorer! Quel prestige avois-tu?
Quels sont donc tes attraits, ou quelle est ta vertu?
Ai-je pu t'applaudir du moindre sacrifice?
As-tu séché mes pleurs? as-tu plaint mon supplice?
La chasse a-t-elle moins occupé tes desirs?
N'as-tu pas, loin de moi, cherché tous les plaisirs?
Je te hais, je t'abhorre, & j'y suis obligée;
Pour t'excuser jamais, tu m'as trop outragée.
Si le hasard un jour te ramene en ces lieux,
Mes parens vengeront mon opprobre & mes feux.

Je te livre en leurs mains : il eſt tems que j'expie
Mon abandonnement, ma longue idolatrie.
Où m'égaré-je, ô ciel !.. Je rétracte mes vœux...
J'en frémis, & conſens que Melcour ſoit heureux.
Heureux ! & loin de moi !..comment pourrois-tu l'être,
Si ton cœur eſt toujours ce qu'il fut me paroître ?
Que fais-je ! à ma pitié vous reſte-t-il des droits ?..
Ah ! je prétends encor vous écrire une fois :
Alors, n'en doutez pas, je ſerai plus tranquille,
La froideur de mes ſens paſſera dans mon ſtyle.
Quel triomphe pour moi de pouvoir, ſans chaleur,
Te reprocher ton crime, en accabler ton cœur,
Exhaler mes mépris avec indifférence,
Savourer à longs traits une douce vengeance,
Et te prouver enfin, ſans larmes ni ſoupirs,
Que j'ai tout oublié, mes maux & mes plaiſirs !..
Vas, ne ſois point ſi fier de m'avoir captivée.
J'étois jeune, crédule, en un cloître élevée ;
Je ne connoiſſois rien, je n'avois vu jamais
Que des hommes ſans grace, un monde ſans attraits.
Ce qui m'environnoit reſſentoit l'eſclavage,
Et rien autour de moi ne me rendoit hommage.
Pour la premiere fois je m'entendois vanter,
Pour la premiere fois je croyois exiſter.
Il ſembloit qu'à ta voix ma beauté vint d'éclore.
Que de jours malheureux ont ſuivi cette aurore !

J'ai vu s'évanouir tout cet enchantement,
Et le charme eſt rompu des mains de mon amant!
Oui, c'eſt vous dont les ſoins ont deſſillé ma vue.
Prête à périr, c'eſt vous qui m'avez ſecourue.
Je conſerve avec ſoin, je me le ſuis promis,
Les deux billets ſi froids que vous m'avez écrits;
Je les ai ſous mes yeux, & je les lis ſans ceſſe,
Pour mieux me garantir d'un retour de foibleſſe...
Que je ſerois heureuſe, inſenſible Melcour,
Si ton cœur n'avoit pas rebuté mon amour!
Ah! je n'y puis ſonger ſans répandre des larmes,
Et dans ces pleurs amers je trouve encor des charmes...
Mais enfin, c'en eſt fait... je le veux; & mon cœur
Soupire après le calme, au défaut du bonheur.
Je me ſens réſolue à ne vous plus écrire...
Je ſens que mon amour... que mon courroux expire.
Il faut donc te quitter, renoncer à ta foi!
Adieu... le monde entier a diſparu pour moi.

LETTRE XVI ET DERNIERE.

Melcour à Euphraſie.

JE ne m'excuſe point, les momens ſont trop chers;
Pour voler à tes pieds, je repaſſe les mers.
Ame tendre & céleſte, ô charmante Euphraſie,
Je viens te conſoler, te conſacrer ma vie,

Reſſerrer pour jamais le plus ſacré lien,
Te rapporter mon cœur, & réclamer le tien !
Voici l'inſtant propice où tu vas me connoître ;
Serois-je moins aimé, méritant mieux de l'être ?
J'ai reçu de mon roi la palme des guerriers ;
Tu vas, en les touchant, embellir mes lauriers.
J'aime, je ſuis françois : dans cette double ivreſſe,
Je ſers avec orgueil la gloire & ma maîtreſſe ;
Libre enfin par la paix, je hâte mon retour ;
J'ai ſatisfait l'honneur, il me rend à l'amour.
Me livrant tout entier au deſir qui me guide,
Je te ferai rougir de m'avoir cru perfide.
Aux climats que j'habite, eh ! qui pourrois-je aimer ?
Vas, mon premier beſoin eſt celui d'eſtimer.
Vas, je connois trop bien nos volages maîtreſſes ;
Malheur au mortel vrai qui croit à leurs promeſſes !..
Qui, moi, te préférer ces objets dangereux,
Changeant vingt fois d'amans, ſans faire un ſeul heureux ?
Ah ! ce n'eſt pas à toi qu'on peut être infidele.
Avec plus de vertu, quelle amante eſt plus belle ?
Mes crimes apparens, mon ſilence odieux,
Etoient, je te l'avoue, un projet de mes feux.
De te revoir un jour n'ayant plus l'eſpérance,
Par les plus ſaints devoirs retenu dans la France,
Je voulois te guérir, &, par pitié de toi,
Je me donnois des torts pour t'armer contre moi...

Ils ne ſont plus . . . Mais ciel ! ſe croyant oubliée,
Par de coupables nœuds ſi ton ame liée. . .
J'en frémis... quels ſoupçons ! quels noirs preſſentimens !
S'il eſt ainſi, crains tout de mes emportemens.
J'irois te diſputer, dans ma douleur extrême,
A tes parens, à toi... que ſais-je ! à ton Dieu même...
Non, tu n'auras point mis de barriere entre nous ;
Je ſerai ton amant, je ſerai ton époux.
Si ta famille encor veut traverſer nos flames,
Par les plus forts ſermens nous unirons nos ames ;
Je mourrai ſur les bords où tu fais ton ſéjour. . .
La force de l'hymen eſt ſur-tout dans l'amour. . .
Adieu. J'attends les vents, & ta voix qui m'appelle.
Abyme redouté, mer profonde & cruelle,
Tu reſpectas mes jours quand ils m'étoient affreux,
Reſpecte-les encor lorſqu'ils vont être heureux.

MA PHILOSOPHIE.

C'EST trop! haïſſe qui voudra:
Pour moi, j'en ai ma ſuffiſance.
Vous tous, cerberes de la France,
Aboyez tant qu'il vous plaira,
Et mordez-vous à toute outrance:
Cette poétique licence
Jamais juſqu'à moi ne viendra,
Et la lice ſe fermera,
Avant que j'entre en concurrence.
Pauvres muſes, que je vous plains!
Les teintes ſombres de la haine
Ont noirci votre eau d'Hipocréne,
L'aconit croît dans vos jardins:
Votre art n'a plus rien qui me tente,
J'aime mieux un cultivateur,
Qui, près de ſa fille innocente,
Suit de ſes bœufs la marche lente,
Et me nourrit par ſon labeur,
Que cette engeance infortunée
De ſots, par d'autres enhardis,

Qui rimaillent dans leur taudis,
Et meurent, l'ame gangrenée
De fiel, de misere & d'ennuis,
En maudissant leur destinée!
Passons vite .. Ciel! que j'en veux
A ma janseniste de tante!
Emporté par mes premiers vœux,
Je méditois un vol heureux
Vers une gloire plus brillante.
Loin de me voir ensorcelé
Par un talent toujours funeste,
Que n'ai-je encor la soubreveste,
Et le coursier gris-pommelé!
Héros que Vénus favorise,
Et dont elle aime la valeur,
Parmi vous regnent la franchise,
La loyauté, la bonne humeur.
L'amitié, l'amour & l'honneur,
Du corps, je crois, sont la devise:
Ma vieille tante s'en moqua;
Ces noms lui causoient la migraine:
Elle eût donné, sans nulle peine,
Toute la gloire de Turenne,
Pour un grain de caffé-moka.
Après mainte & mainte neuvaine,
De par *Quesnel* on me damna,

Comme

Comme *Escobar* & *Molina*;
Et, qui pis est, on m'ennuya.
Je me dépitois dans ma chaîne;
Je n'y tins point.... Avec regrets
Je quittai l'école guerriere.
Adieu mes belliqueux projets!
Adieu la palme militaire,
Et mes combats & mes succès!
Force invisible! ô providence!
Quels sont tes decrets absolus?
Peut-être, sans Jansénius,
J'eusse été maréchal de France.
Tous mes beaux rêves disparus,
L'ame vuide & désoccupée,
Je reportois un œil confus
Sur toute ma gloire échappée.
Mes vœux flottoient irrésolus.
L'amour, sous les traits de Glicere,
Cherchoit en vain à m'enrôler
Dans la milice de sa mere;
Je voulois une autre chimere,
Qui mieux que lui fût consoler.
Des camps transfuge involontaire,
L'honneur encor me rappelloit;
Le myrte ne me flattoit guere,
C'est un laurier qu'il me falloit.

Tout-à-coup, ſous un ciel perfide,
D'où jailliſſent mille rayons,
Je vois reſplendir les beaux noms
Et de *Sophocle* & d'*Euripide :*
Gravés par le burin d'un dieu,
Dans un cadre qui s'illumine,
Je vois briller en traits de feu,
Ceux de *Corneille* & de *Racine.*
La tranquille immortalité,
Au-deſſus de ces noms célebres,
Planoit avec ſérénité,
Et, verſant des flots de clarté,
Chaſſoit les auguſtes ténebres
Qui couvrent la poſtérité.
Tout poëte eſt viſionnaire,
Et ſur-tout s'il n'a que vingt ans ;
Age heureux des ſonges rians !
Ah ! c'eſt toujours à nos dépens,
Que la ſageſſe nous éclaire.
Les jours d'été ſont trop ardens :
Mon œil délicat leur préfere
Les douces vapeurs du printems.
Entouré de tous les preſtiges,
Eclos d'un eſprit enflammé,
Je reſſens les premiers vertiges ;
D'un poignard mon bras eſt armé,

Ma tête enfante des prodiges,
Et voilà mon cœur allumé.
Dans mon cabinet solitaire,
Je soupire en sons cadencés,
J'évoque des mânes glacés,
Et je leur donne un caractere.
J'habille un spectre de lambeaux;
Il perce une longue enfilade
De voûtes sombres, de flambeaux,
Et vient tout exprès des tombeaux,
Pour debiter une tirade,
Et faire peur à mon héros.
J'ordonne, un ouragan s'éleve,
Les vents font bouillonner les eaux,
L'éclair part, le nuage creve,
L'abyme engloutit les vaisseaux.
Hélas! rien n'échappe à l'orage,
Si ce n'est un prince charmant,
Qui, plein d'amour & de courage,
Traverse l'humide élément,
Et, tout transi, vient à la nage,
Pour réchauffer mon dénoûment.
On affiche le phénomene,
Et c'est alors que par degrés
La raison au vrai me ramene
Et parle à mes sens égarés.

A mes yeux que la foudre éclaire,
Déjà ſe couvre d'un brouillard
Cette éblouiſſante athmoſphere,
Ce pur océan de lumiere,
D'où les maîtres fameux de l'art
Lancent leurs rayons ſur la terre.
Au lieu de jardins couronnés
Par des palmes toujours fleuries,
Je vois des bords abandonnés,
Où mille ſerpens déchaînés
Siffient à travers des orties;
Je vois des guirlandes flétries,
Quelques lauriers infortunés,
Que ſe diſputent des furies,
Et de leur ſouffle empoiſonnés.
Frappé de cette horrible image,
Battu des flots, triſte & rêveur,
J'errois ſeul le long du rivage.
Soudain, s'échappant d'un nuage,
Une muſe, au ton ſéducteur,
Se préſente ſur mon paſſage.
„ Fuis, me dit-elle: pour jamais
„ Quitte les hauteurs du Parnaſſe;
„ Mais prends la clef de ces boſquets,
„ Que je fis planter pour Horace.
Je crus la muſe, & m'enfonçai

Sous ces myſtérieux ombrages,
Où l'on revoit encor tracé
Le nom des plus aimables ſages.
Cherchant dans ce paiſible lieu
La route la plus détournée,
Sous les regards même du dieu,
Je ramaſſois, de ſon aveu,
Quelque fleurette abandonnée
Ou par Chapelle, ou par Chaulieu.
Se mélant aux jeunes naïades,
Des faunes près de moi ſautoient.
Soupirois-je pour des dryades?
Tous les arbres m'en préſentoient.
Rien ne troubloit mes chanſonnettes
Que le bruit lointain des échos,
Les caſcades de cent ruiſſeaux
Qui murmuroient dans ces retraites,
Et le chant des doctes fauvettes,
Les ſirenes de ces berceaux.
Ce calme, hélas! ne dura gueres.
Jaloux de ma ſécurité,
Bientôt on vint de tout côté
Flétrir les roſes éphémeres,
Dont je couronnois la beauté.
Au lieu des nimphes bocageres,
Compagnes de ma liberté,

Je vis mon asyle infesté
Par les bacchantes littéraires.
Flûtes, pipeaux & pannetieres
Pendoient au myrte déserté,
Témoin de ma felicité,
De mes offrandes solitaires
En l'honneur de la volupté,
Et de ces folâtres mysteres
Du dieu charmant que j'ai chanté.
Gonflé d'un poison qui le mine,
L'un, dans son courroux enfantin,
De son mieux par fois me lutine,
Et va de son dard clandestin,
Me picotant à la sourdine.
J'en réchappe.... Dieu soit béni!
Cet avorton de la satire,
Hait toujours, ne peut jamais nuire:
Le malheureux est trop puni!
Dans la carriere polémique,
L'autre élancé du premier bond,
Vient se ruer en furibond,
Contre mon œuvre didactique.
Brûlé d'une bile caustique,
Et d'une fievre archicritique,
Cet Attila ravage tout;
Mais c'est en l'honneur du bon goût,

Qu'à ce joli genre il s'applique.
Dans ſes jugemens vrais ou faux,
Il ſabre, mutile, eſtropie,
Prend, pour fureter les défauts,
Un verre qui les multiplie :
Le bien, il le tait à propos,
Ou très-volontiers il l'oublie.
Une lettre miſe à l'envers,
Fournit un prétexte à ſa gloſe ;
Et ce monſieur que j'indiſpoſe,
Ferraillant à tort à travers,
Me dit des injures en proſe,
Parce qu'il en veut à mes vers.
Moins ſenſible, on devient plus ſage.
Las d'être ainſi perſécuté,
Je me ſauvai par la gaité,
Et je repris tout mon courage.
Plus ces meſſieurs montroient de rage,
Moins je paroiſſois agité.
Dans les frivolités d'uſage,
J'égarai mes vœux étourdis :
Je fus amoureux & volage,
On me trompa ; je le rendis.
De mes critiques aguerris,
Dont je ne ſentois plus l'outrage,
Je me vengeai ſur les maris,

Et je les ſifflai davantage
Qu'on ne ſiffle les beaux-eſprits,
Quand ils ont fait quelque naufrage.
Des amateurs les plus hupés
Je bravai les ligues ſecrettes,
Et la juſtice des toilettes,
Et l'anathême des ſoupés.
Boudant mon ſiecle & mon génie,
Au haſard promenant ma foi,
Je fis ſonner autour de moi
Tous les grelots de la folie.
Ma muſe alloit à travers champs,
Cueillant d'une main libertine
La roſe auſſi bien que l'épine,
Et ſe piquoit de tems en tems.
Je fis des drames lamentables,
Des vers malins, des madrigaux,
Et des épitres fort coupables,
Où j'ôtois le maſque à des ſots,
Aſſurément très-reſpectables.
Nouvelles amours, vers nouveaux:
De mes jours c'étoit le ſyſtême,
Et j'avois un plaiſir extrême
A me moquer de mes travaux.
Qu'il eſt inſenſé, qu'il eſt dupe,
Celui qu'attriſte ſon talent!

Tant qu'il amuſe, il eſt charmant :
Il perd ſon prix, dès qu'il occupe.
Quels attraits a donc ce vain bruit
Que l'on appelle renommée ?
Ah ! trop ſouvent cette fumée
Etouffe ceux qu'elle ſéduit.
Comment ſe peut-il qu'on ſe livre
A l'eſpoir lointain & confus
De reſſuſciter dans un livre,
Et de ne commencer à vivre,
Que du moment qu'on ne vit plus ?
Un citoyen époux & pere,
Diſoit un jour avec regret :
Juſqu'à préſent je n'ai rien fait,
Et j'avance dans ma carriere ;
Mon ſiecle à peine me connaît.
Tu n'as rien fait ? lui dit un ſage,
Qui ne l'étoit point à demi :
Quoi ! n'as-tu point dans ſon naufrage
Aidé quelquefois ton ami,
Et cultivé ton héritage ?
N'as-tu point joui de tes ſens,
Du témoignage de ton ame,
Vu le ſourire de ta femme,
Et le bonheur de tes enfans ?
Eh ! vis, ſavoure l'exiſtence ;

Sois bon, ſenſible, généreux;
Apprends ſur-tout l'art d'être heureux:
Voilà de l'homme la ſcience,
Tu n'as rien à faire de mieux.
En effet, écrivains fameux,
A quoi bon ces fruits de vos veilles,
Toutes ces pompeuſes merveilles
Que vous léguez à nos neveux?
Eh! mes amis, eh! la comete
Prédite par le grand Newton,
Qui dans quatre ſiecles, dit-on,
Avoiſinant notre planete,
Doit balayer ce tourbillon
Illuminé par Epictete,
Socrate & le divin Platon,
Qu'en penſez-vous? Un tel déſaſtre
Ne peut encor vous étonner,
Et vous bravez ce vilain aſtre
Qui viendra tout exterminer!
A peine de ſa chevelure
Il fraulera cet univers;
Adieu le ſoleil & les mers;
Adieu l'ordre de la nature!
Hélas! dans ſon cours orageux
Il brûlera les deux tropiques,
Cette voûte immenſe des cieux,

La terre fumante ſous eux,
Et les drames tragi-comiques!...
Dans ce funebre événement,
Voilà votre gloire abſorbée;
Et je vois, en un ſeul moment,
Votre immortalité flambée,
Auſſi bien que le firmament.
Trois ou quatre ſiecles de vie,
Parmi des deſcendans jaloux,
C'eſt une belle minutie
Pour des écrivains tels que vous,
Les flambeaux de votre patrie!
Grands hommes, croyez-moi, briſez
Et vos pinceaux & vos paletes;
Sages, orateurs & poëtes,
Demeurez tous les bras croiſés....
Et narguez ainſi les cometes.
« Quel profane! tout eſt perdu!
» Vont à l'envi crier nos maîtres!
» Eh, quoi, dans l'échelle des êtres
» On ſouffre un tel individu!
Ma confuſion eſt extrême:
Mais, j'en conviens naïvement,
Rebelle à leur pouvoir ſuprême,
Et frivole profondément,
J'ai mérité cet anathême.

Car enfin, tout bien calculé,
Eſt-il démontré que je penſe?
Ai-je, économiſte zélé,
Et ruſtique avec importance,
D'écrits ſolides ſur le blé
Alimenté toute la France?
Le vent, de Montmartre à Pantin,
Grace à mon art ſcientifique,
Fait-il tourner un ſeul moulin
Qui ſoit ſorti de ma fabrique?
Qu'eſt-ce qu'on m'a vu concevoir
Pour les progrès de la culture?
Ai-je inventé quelque ſemoir?
Et qu'ai je dit ſur la mouture?
Malgré ce ſilence inſultant,
Je révere les agronomes;
Ils écrivent très-doctement:
Mais j'aime mieux, j'en fais ſerment,
Être exilé parmi les gnomes,
Que de jamais en faire autant.
Ai-je, plein d'une noble audace,
Commenté le texte des loix,
Et donné des leçons aux rois,
Qui n'aiment pas qu'on leur en faſſe?
J'interdis à mon Apollon
Le dédale diplomatique:

Je laiſſe le corps politique
Vaciller dans ſon tourbillon ;
Et je le trouve trop étique,
Pour eſpérer ſa guériſon.
Je ne connois point cette emphaſe
Qui met les têtes à l'envers,
L'art d'enfermer dans une phraſe
La morale de l'univers.
Dans ſes folles métamorphoſes,
Mon eſprit, toujours au-dehors,
Ne ſait point ſaiſir les rapports,
L'enſemble harmonique des choſes,
Et leurs inviſibles accords :
Mais je fais rire en récompenſe,
Et même rire à mes dépens ;
Tous les matins, dans le ſilence,
Je vais brûler un grain d'encens
Sur l'autel de la tolérance :
Je perſifle avec aſſurance,
Ces égoïſtes ſourcilleux
Qui ne permettent pas qu'on penſe,
A moins qu'on ne penſe comme eux.
Trop fier pour deſcendre à l'intrigue,
Je fuis les ſentiers tortueux :
La palme qu'emporte la brigue,
Ceſſe d'en être une à mes yeux.

L'ombre du crédit m'importune :
Loin de courtiſer la faveur,
Si je veux rencontrer un cœur,
Je le cherche dans l'infortune :
Je ne me laiſſe point charmer
A l'éclat d'un luxe ſtérile ;
Plus mon ami peut m'être utile,
Moins j'ai de plaiſir à l'aimer.
J'honore les rangs & les titres,
Mais ſans jamais m'en étayer :
Au coin de mon humble foyer,
Mes ſentimens ſont mes arbitres,
Et je m'appartiens tout entier.
Ma gauloiſe philoſophie
Borne là ſes modeſtes vœux ;
Et dans mon délire joyeux,
Je tiens à ma ſuperficie,
Pourvu qu'elle cache un heureux.
Quant à cette vertu ſecrete,
A ce mécaniſme caché
Qui fait rouler notre planete,
Je n'en ſais rien, la choſe eſt nete,
Et n'en ſuis point du tout fâché :
Ma raiſon, qui de ſoi diſpoſe
Sans tous ces calculs imparfaits,
Sur l'ordre établi ſe repoſe,

Et je profite des effets,
Sans trop analyſer la cauſe.
Penſeurs célebres, pauvres gens,
Qui ſur le ſyſtême du monde,
Balbutiez vos argumens,
Et dont l'ignorance profonde,
Depuis plus de quatre mille ans,
Des mêmes rébus nous inonde,
Sous mille titres différens!
Vous m'amuſez bien, je vous jure,
Et j'aime votre férieux,
Lorſque, rêvant à l'aventure,
Chacun de vous, à qui mieux, mieux,
Croit deviner la contexture
De ce globe myſtérieux,
De cet édifice pompeux,
De ce grand corps de la nature,
Dont le moteur eſt dans les cieux:
Cette ame par-tout répandue,
L'un dans le feu croit la trouver;
L'autre ſoutient & croit prouver
Que c'eſt l'eau qui la diſtribue.
Cet autre bavard éternel
Adopte l'air qui l'environne,
Pour le mobile univerſel,
Et s'en nourrit, quand il raiſonne.

Celui-ci ſe bat pour le plein ;
Celui-là ſe perd dans le vuide.
Au grand tout, chef-d'œuvre divin,
L'un veut que le haſard préſide ;
L'autre y ſoupçonne du deſſein.
Tantôt la matiere engourdie
Eſt brute, oiſive & ſans reſſort ;
Et tantôt, pleine d'énergie,
L'univers lui doit ſon accord.
Eh ! de cet embarras extrême
Qui vous empêche de ſortir ?
Adorez un être ſuprême,
Sans chercher à le définir.
Qu'il ſoit de tout cauſe premiere ;
Qu'il anime les élémens,
Seme dans les airs tranſparens
Les globules de la lumiere,
Et nous la jette par torrens ;
Qu'il ait une puiſſance entiere
Sur la mort, la vie & le tems ;
Dès-lors, raiſonneurs inutiles,
Si par lui tout eſt dirigé,
Repoſez-vous, dormez tranquiles ;
Voilà votre globe arrangé.
Ce pur flambeau, cet œil du monde,
Etincelant au haut des cieux,

Seroit-il

Seroit-il donc l'effet heureux
D'une matiere vagabonde?
Eſt-ce elle qui regle le cours
De ces milliers d'aſtres nocturnes,
Qui, dans leurs phaſes taciturnes,
Réparent l'abſence des jours?
Eſt-ce elle qui donne à la terre
Son majeſtueux appareil,
Et cette marche circulaire,
Préſentant ſa mobile ſphere
A tous les aſpects du ſoleil?
Autour de cette active maſſe,
Quelle main répandit les mers,
Et fit dans un fluide eſpace
Ondoyer ce voile des airs,
Qui la balance, & qui l'embraſſe?
Sont-ce des atomes errans
Qui, de la plus foible ſemence,
Ont élevé ce chêne immenſe,
Vainqueur de la foudre & des ans?
Eh quoi, ſophiſtes déſolans,
Un concours ſans intelligence
Fait bruire l'haleine des vents,
Allume l'âtre des volcans,
Sur nos têtes fixe & condenſe
Ces eaux, ces nuages brillans,

Dépositaires bienfaisans
Et des promesses du printems,
Et des trésors que l'abondance
Verse en automne sur nos champs?
Eh bien, soit: ces objets peut-être,
Ne parlent point à votre cœur:
Mais l'homme seul a dans son être,
Ce qui décele son auteur.
Ce souffle éthéré qui m'anime,
Cette soif d'immortalité,
Cette inquiétude sublime,
Qui, des profondeurs d'un abyme,
Me pousse vers la vérité;
Ces intervalles de lumiere
Et ce rayon intercepté
Qui cherche à percer la barriere
Où le corps le tient arrêté;
Les arts étalant tous leurs charmes
Pour le mortel industrieux;
Le plaisir si délicieux
Qu'il trouve à répandre des larmes;
L'effroi dont il se sent presser,
Quand sous la vieillesse il succombe,
Et qu'il est prêt à s'enfoncer
Dans les ténebres de la tombe;
Du hasard sont-ce les effets?

Ne connoît-on point à ces traits
Le ſceau d'une cauſe éternelle ?
Toi, dont l'ame eſt encor rebelle,
Dont les yeux ſont encor diſtraits,
Cherche cet auguſte modele
Dans les grands hommes qu'il a faits :
Henri fut un de ſes bienfaits ;
Il s'étoit peint dans Marc-Aurele.
Plus que l'eſpace illimité,
Où ſa main ſema la clarté
Et l'étincelle de la vie ;
Plus que la céleſte harmonie,
C'eſt la vertu, c'eſt le génie
Qui prouvent la divinité.
Tu la crois, & ments à toi-même.
L'orgueil enfanta ton ſyſtême,
Et t'en cache l'abſurdité ;
Martyr d'une folle chimere,
Tu cherches le bruit & l'éclat :
C'eſt ton eſprit qui ſe débat
Quand ta conſcience t'éclaire.
Ta raiſon eſt ton châtiment.
Va, s'il eſt un ſincere athée,
Il ignore ce mouvement,
Ces combats d'une ame agitée ;
Il ſe laiſſe aller mollement

Au courant des choſes humaines,
Et n'eſt touché que foiblement
Par les plaiſirs ou par les peines.
Par quel délire inconſéquent
Voudroit-il régenter des ombres,
Qui ſur un globe extravagant,
A travers quelques lueurs ſombres,
Viendroient apparoître un moment?
Dans ſes rêves mélancoliques
Il ſe complaît à végéter,
Et ne va point les débiter
Du ton de certains empiriques,
Jaloux de ſe faire écouter
Par tous ces petits fanatiques
Qu'on nous enjoint de reſpecter.
Il voit avec indifférence
Et l'audace de notre eſprit,
Et les terreurs de l'ignorance,
Et tout l'orgueil de la ſcience,
Et les vertus que l'on punit,
Et les crimes qu'on récompenſe.
Le nœud de la moralité
Ne l'enchaîne point à la terre.
Il n'a, dans ſa tranquillité,
Rien qu'il redoute, ou qu'il eſpère;
Il ſupporte nonchalamment

L'exiſtence qu'il apprécie,
Et las d'une vaine féerie
Dont la jeuneſſe évanouie
Emporte tout l'enchantement,
Il ſe ſauve dans le néant,
Sans un ſeul regret vers la vie
Qu'il abandonne en ſommeillant.
Mais que fais-tu, muſe perfide,
Muſe rebelle à mes leçons?
Arrête à la voix de ton guide;
Crains le ſouffle des aquilons.
Laiſſe, laiſſe l'aigle intrépide
S'élancer au ſommet des monts,
Et raſe, hirondelle timide,
L'étang qui dort dans nos vallons.
Malgré le zele qui t'inſpire,
Tes efforts ſont foibles & vains:
Satisfaits d'aimer les humains,
N'aſpirons point à les inſtruire.
Déiſte, athée, ou bon chrétien,
Je chéris toujours mon ſemblable,
Et je ne vois de vrai païen
Qu'un mortel qui n'eſt point aimable.
Revenez vite, revenez
Amour, ſéduction, folie!
Les liens dont vous m'enchaînez,

Font tout le charme de ma vie.
Vous que j'adore, êtres charmans,
Dont l'image seule intéresse,
Qui jouez avec le printems,
Réchauffez l'automne des ans,
Et ressuscitez la vieillesse;
Disposez de mes sens troublés,
Belles Circés, tendres sirenes,
Ah! commandez en souveraines,
Et trompez-moi, si vous voulez.
Vous savez changer en délices
Les peines dont nous soupirons:
Malheurs aux trop prudens Ulysses
Qui ferment l'oreille à vos sons!
Parez de fleurs mes avirons,
Et qu'au sein des plaines profondes,
Bercé par vos illusions,
Mon vaisseau glisse sur les ondes,
Au bruit flatteur de vos chansons!
D'une rêverie inquiette
Ne suivons point l'égarement.
Dans l'avenir dès qu'on se jette,
On fait un larcin au présent.
Songeons, lorsque le jour commence,
à l'embellir jusqu'à la fin:
Gardons toujours une espérance,

Pour l'oppoſer au noir chagrin,
Pour les revers un front ſerein,
Pour l'inſtant une jouiſſance,
Un deſir pour le lendemain.
Mais, quoi! déjà la nuit s'avance,
Tenant les graces par la main;
Le bon Comus vient en cadence,
Couronner l'autel du feſtin.
Amis, dans ces rians myſteres,
Ne voyons le ſombre avenir,
Qu'à travers les cryſtaux des verres,
Les étincelles des lumieres,
Et les feux légers du plaiſir.
L'interprete de la nature,
Des atomes docte inventeur,
Raiſonna, dit-on, ſon bonheur:
Sa volupté ſeroit plus pure,
S'il n'eût conſulté que ſon cœur.
Affranchis de toute impoſture,
A l'inſtinct laiſſons-nous mener;
Soyons heureux ſans raiſonner:
C'eſt aller plus loin qu'Epicure.

PERSONNAGES.

Mademoiselle DE BOMBELLES prononça un compliment.

AGLAÉ, Mlle DE LASTIC.
EUPHRASIE, Mlle DE SINÉTY.
MÉLANIE, Mlle DE CRECY.
SIDONIE, Mlle DE MONTALEMBERT.
EUDOXE, Mlle D'HAUDRECY.
ÉGLÉ, Mlle DE DURFORT.
AUSONIE, Mlle DE VILLEFORT.
ROSALIE, Mlle DE VILLEPAILLE.

Ces deux petits ouvrages sont attribués à M. Dorat ; on a cru faire plaisir au public en les recueillant, pour en enrichir sa collection.

IDYLLES

DE SAINT-CYR,

OU

L'HOMMAGE DU CŒUR.

A l'occaſion des mariages de Monſeigneur LE DAUPHIN *avec* MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, *Archiducheſſe ; & de Monſeigneur* LE COMTE DE PROVENCE *avec* JOSEPHINE, *princeſſe de Savoye.*

PREMIERE IDYLLE.

SCENE PREMIERE.

AGLAÉ.

Ariette.

AQUILONS, fuyez nos aſyles,
Gazons, couronnez-vous de fleurs,
Et que ces ombrages tranquiles

Imitent la paix de nos cœurs :
Flore languit abandonnée,
Une autre regne dans nos champs ;
C'eſt ANTOINETTE, cette année,
Qui nous ramene le printems.

Comme ſa préſence a changé ces lieux ! la verdure eſt plus fraîche ; les nuages ont diſparu.

SCENE II.

AGLAÉ, EUPHRASIE, MÉLANIE.

EUPHRASIE.

HE bien, Aglaé, pourquoi nous avez-vous quittées ? Que faiſiez-vous ſeule & loin de nous ?

AGLAÉ.

Je chantois la beauté, la vertu, les graces : je chantois le bonheur de la France, le nôtre.... J'étois l'écho de vos cœurs.

MÉLANIE.

Ne vaut-il pas mieux en être la confidente ?

EUPHRASIE.

Tant d'avantages réunis valent bien que nous

les chantions en chœur.... Voyez un peu le caprice d'aller ainſi s'applaudir ſeule de ce qui fait la joie de toutes!

AGLAÉ.

Pourvu que ce ſoit le même ſentiment qui nous occupe, qu'importe la maniere dont on l'exprime?

MÉLANIE

Ecoutez.

EUPHRASIE.

Il faut que vous ſoyez juge entre nous.

AGLAÉ.

Moi?

MÉLANIE.

Il s'agit de deux couplets de chanſon.

AGLAÉ.

J'en devine le ſujet.

EUPHRASIE.

Décidez qui de nous l'a mieux rempli.

AGLAÉ *à Mélanie.*

Commencez.

EUPHRASIE *en l'interrompant.*

Voici le mien.

Ariette.

Lorſque la fleur eſt fraîche écloſe,
C'eſt ANTOINETTE qu'elle peint;
On ne diſtingue point ſon teint
D'avec les couleurs de la roſe.
Si l'on tombe aux pieds des amours,
C'eſt ANTOINETTE qu'on encenſe.
Notre aurore, c'eſt ſa préſence,
Et ſes regards ſont les beaux jours.

AGLAÉ *à Mélanie.*

A merveille. Et le vôtre?

MÉLANIE.

Ariette.

L'aigle épouvantoit la terre,
Quelquefois ſur nos climats
Il fit gronder le tonnerre,
Les jeux ne l'approchoient pas.
Aujourd'hui l'hymen l'enchaîne,
Il joue à l'ombre des lys,
Sur les fleurs il ſe promene
Environné par les ris.

AGLAÉ.

Je ne juge point. J'applaudis.

EUPHRASIE.

Et vous, Aglaé?

AGLAÉ.

J'entends nos compagnes qui viennent ſe joindre à nos tranſports.

SCENE III.

AGLAÉ, EUPHRASIE, MÉLANIE, SIDONIE, LES CHOEURS.

AGLAÉ *ſeule.*

CHANTONS toutes à la fois
Ce que nous ſentons enſemble.
Imitons les hôtes des bois
Que le même arbriſſeau raſſemble.

Le chœur répete.

Chantons toutes à la fois, &c.

MÉLANIE *ſeule.*

La jeune fauvette ſouvent,
Retient ſa voix qui chancèlle;
Mais qu'une autre y mêle ſon chant,
Elle s'enhardit avec elle.

Le chœur répete.

Chantons toutes à la fois, &c.

SIDONIE *ſeule.*

Célébrons l'héritier des lys.

Comme il sourit à notre ivresse!
Il sait déjà mêler des fruits
Aux fleurs qui parent la jeunesse;
Et dans l'âge brillant des ris
Il est Nestor par la sagesse.
Le chœur répete.
Chantons toutes à la fois, &c.

SCENE IV.

AGLAÉ, MÉLANIE, EUPHRASIE, SIDONIE, EUDOXE, ÉGLÉ, LES CHOEURS.

ÉGLÉ *à Aglaé.*

Ah! je vous y prends; c'est donc ainsi que vous nous laissez, parce que nous ne sommes pas aussi grandes que vous: comme s'il falloit tant d'années pour être bien aise de voir ici notre auguste Dauphine, pour lui offrir son cœur, pour l'adorer, & lui chanter une chanson!

EUPHRASIE.

Vous en avez donc fait une?

ÉGLÉ.

Oui, vraiment.

AGLAÉ *à Mélanie.*

On voit bien que le sentiment n'a point d'âge.

MÉLANIE.

Il faut l'entendre.

EUPHRASIE.

Chantez, Églé, chantez.

ÉGLÉ.

Romance.

Sur le myrte qu'on m'a donné,
J'ai gravé le nom d'ANTOINETTE:
Ce beau nom que l'écho répete,
Orne l'arbriſſeau fortuné;
Et nul autre dans le bocage
N'aura déſormais l'avantage
Sur le myrte qu'on m'a donné.

EUDOXE *ſeule.*

Que l'écho de ces lieux réponde
Au tendre concert de nos voix:
Sur l'hymen des enfans des rois
Eſt fondé le bonheur du monde.

Le chœur répete.

Que l'écho, &c.

EUPHRASIE *ſeule.*

Pour fêter un couple charmant,
Tous les cœurs ſont d'intelligence;
L'époux eſt l'eſpoir de la France,
Et l'épouſe en eſt l'ornement.

Le chœur répete.

Que l'écho, &c.

PERSONNAGES.

ÉGLÉ.
NAÏS.
AGLAÉ.
CHOEUR *de jeunes filles.*

La scene eſt dans un boſquet, & commence au lever du jour.

SECONDE IDYLLE.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ *seule, assise sur un lit de gazon, & dessinant d'après une médaille. Elle a une corbeille vuide à ses côtés.*

ÉGLÉ.

QUE mon crayon est infidele
Pour tracer ce portrait charmant!
Plus l'œil est épris du modele,
Plus la main tremble en l'imitant.
Je vois une grace nouvelle
Eclorre à chaque trait nouveau:
Amour, toi qui formas Apelle,
Viens m'éclairer de ton flambeau.

SCENE II.

NAÏS *accourant, avec une corbeille de fleurs sous son bras.* ÉGLÉ.

NAÏS.

QUE fais-tu donc seule ici, tandis que nos compagnes sont dans les jardins, qu'elles dé-

pouillent de toutes leurs fleurs ? Tiens, vois combien j'en ai cueilli pour ma part ! Tu fais trop l'uſage que nous en voulons faire, pour négliger d'emplir auſſi ton panier ; il falloit nous voir, au lever de l'aurore, voltiger de myrte en myrte, de roſier en roſier.

Pas une fleur n'eſt échappée :
La roſe invite notre main ;
La violette fuit en vain
Sous les gazons enveloppée ;
Son parfum la trahit ſoudain,
Et ſa modeſtie eſt trompée ;
A chaque pas, nouveau larcin....
Pas une fleur n'eſt échappée.

Toute cette moiſſon eſt réſervée pour l'aimable princeſſe dont la préſence doit honorer nos aſyles..... *à Eglé.* Tu ne m'écoutes pas.

ÉGLÉ *ſe levant.*

Ce qui m'occupe eſt trop agréable, pour que je n'y ſois pas toute entiere. Approche : (*elle lui montre ſon deſſin & la médaille.*) reconnois-tu quelques traits de la protectrice nouvelle que nous attendons ? Mes yeux ne ſont pas contens de mon ouvrage ; mon cœur l'eſt encore moins.

(Examinant la médaille seule.)

Regarde avec moi : puis-je rendre
Cette douce sérénité,
Cet œil qu'anime un feu si tendre,
Ce sourire plein de bonté ?

NAÏS.

Il tempere la majesté :
Cette jeune divinité
Jusques à nous veut bien descendre.

ÉGLÉ.

Elle aime nos humbles vallons.
L'astre heureux, dont elle est l'image,
Souvent cache ainsi ses rayons,
Et brille à travers un nuage,
De peur de brûler les moissons.

NAÏS.

Regarde avec moi : peux-tu rendre
Cette douce sérénité,
Cet œil qu'anime un feu si tendre,
Ce sourire plein de bonté ?

ÉGLÉ.

Il tempere la majesté :
Cette jeune divinité
Jusques à nous veut bien descendre.

NAÏS.

Abandonne ton entrepriſe : elle eſt au-deſſus de tes forces.

Jette là crayons & pinceaux :
Crois-en le zele qui m'enflame,
Églé, c'eſt au fond de notre ame
Qu'il faut graver des traits ſi beaux.
Vas, le cœur ſeul plaît aux déeſſes :
L'art ébauche en vain leurs attraits ;
Et s'il apperçoit leurs fineſſes,
Il ne les imite jamais.

ÉGLÉ.

Je briſe crayons & pinceaux,
Je crois le zele qui t'enflame ;
Naïs, c'eſt au fond de notre ame
Qu'il faut graver des traits ſi beaux.

SCENE III.

On entend derriere le théatre un chœur de jeunes filles.... Elles accourent tenant chacune une corbeille de fleurs, & une guirlande.

L'une des jeunes filles.

DÉJA l'aurore avoit brillé,
Zéphir dormoit dans ſa retraite ;

Nous chantons, écho nous répete,
Et voilà Zéphir éveillé.

Une autre.

Son aile a rafraichi les roſes
Que devoit cueillir notre main.
Flore, aux paupieres demi cloſes,
Soupire, le rappelle en vain,
Et près de lui, ſous le feuillage,
Voyant folâtrer notre eſſain,
Reproche à cet époux volage,
De l'abandonner ſi matin.

Toutes enſemble.

Déjà l'aurore avoit brillé,
Zéphir dormoit dans ſa retraite;
Nous chantons, écho nous répete,
Et voilà Zéphir éveillé.

L'une des jeunes filles.

Mes cheres compagnes, le beau jour! Elle doit bientôt paroître en ces lieux. Ombres, que votre ombrage ſoit plus frais; fleurs, exhalez vos parfums; ô cieux! épurez-vous.

SCENE IV.

On apporte un buſte qui repréſente la ducheſſe de Bourgogne, mere du Roi, en habit religieux, tel que les dames de Saint-Cyr le portent. Le buſte eſt accompagné par une penſionnaire plus grande que les autres.

AGLAÉ. *Les mêmes.*

AGLAÉ.

ORNONS de fleurs ces traits chéris;
Ils méritent bien notre hommage.
La mere auguſte de LOUIS
Reſpire encor dans cette image.
De ſes bontés elle eſt un gage;
Quel don pour nos cœurs attendris!
Notre bonheur eſt ſon ouvrage;
Et ſous nos modeſtes habits,
Elle ſe plaiſoit davantage
Que ſous la pourpre & les rubis.

Toutes enſemble.

Ornons de fleurs ces traits chéris:
Ils méritent bien notre hommage.
La mere auguſte de LOUIS
Reſpire encor dans cette image.

AGLAÉ.

Que chacune de nous vienne y attacher ſa guirlande.

Une princeſſe de ſon ſang,
Vient, comme elle, embellir la France:
Elle naquit au même rang,
Avec la même bienfaiſance.
C'eſt un aſtre pur & ſerein,
Qui, de la cime des montagnes,
Se leve, luit ſur nos campagnes,
Et d'un BOURBON fait le deſtin.

ÉGLÉ.

Célébrons ce monarque ſage,
Humain, ſenſible, généreux,
Qui, pour rendre ſon peuple heureux,
Joint la politique au courage;
Ce digne émule des Titus,
Que les mêmes honneurs attendent,
Ce roi, que les Alpes défendent,
Mais moins encor que ſes vertus.

NAÏS.

L'Éridan promene ſon onde,
Orgueilleux d'un tel ſouverain;
Au creux de leur grotte profonde,
Les belles nymphes de Turin

Que la gloire en riant ſeconde,
Pour ſon front treſſent de leur main,
Les couronnes que le deſtin
Réſerve aux bienfaiteurs du monde.

AGLAÉ.

Que n'eſt-il le témoin de nos fêtes & de nos tranſports!

L'hymen peut-il former de plus beaux nœuds? Que d'attraits & de vertus vont être unis enſemble! Comment célébrer la nymphe charmante qui occupe nos cœurs, ſans ſe rappelpeller tout ce que la France eſpere de ſon auguſte époux? Que de raiſon! que d'eſprit! Heureux le Mentor de ce Télémaque!

Ψ.

Par l'emploi de tous ſes inſtans
Il nous inſtruit, il nous étonne;
Il joint à l'éclat du printems
La maturité de l'automne;
L'amour ſourit à ſa beauté,
Minerve admire ſon langage,
Et ſon œil peint l'humanité
Qui de ſon cœur eſt le partage.

Célébrons l'hymen & LOUIS
Que l'eſſain des jeux environne ;
Chantons les trois princes chéris,
Dignes ſoutiens de la couronne.
On croit voir trois tiges de lys
S'entrelacer autour du trône.

TOUS ENSEMBLE.

Célébrons, &c.

LETTRE

D'UN PHILOSOPHE.

INCONSÉQUENS que nous ſommes! oui, Baron, & toi tout le premier. Je t'ai vu tranſplanté dans cette ville bruyante que j'habite, bâiller aux balcons de nos ſpectacles, t'ennuyer de nos plaiſirs, fronder nos mœurs avec ce flegme qui vaut, dis-tu, notre perſifflage; & aujourd'hui que te voilà tapi dans ton déſert, tu t'informes avec une impatience curieuſe de tout ce qui ſe paſſe dans notre tourbillon! Paris t'excédoit, quand tu étois dans ſes murs; à préſent que tu en es loin, il t'intéreſſe; ſemblable à ces courtiſannes adroites, contre qui l'on murmure tant qu'on vit avec elles, & qu'on idolâtre plus que jamais dès qu'elles viennent à nous quitter. Il y a trois ans, ſi je veux t'en croire, que tu n'as entendu parler de moi; rien n'arrive juſqu'à ta ſolitude; c'eſt pour te punir de nous avoir abandonnés. Viens me vanter

encore ta solidité, & cette tête soi-disant raisonnable qui a besoin, pour être en action, d'avoir des fous en perspective. Eh! mon pauvre hermite, laisse-nous tels que nous sommes. Chacun végete à sa maniere sur ce globe burlesque, qu'on appelle le monde. Les uns le voient à travers des brouillards; nous le voyons, comme le prétendent nos heureux imaginaires, à travers un prisme éclatant: il est vrai que pour eux la vie est de toutes couleurs. Elles se succedent, se croisent, se divisent, forment un faisceau mobile qui les enchante & les promene de bluettes en bluettes, que souvent ils ont le bon esprit de prendre pour des vérités. Les ridicules de la veille sont effacés par ceux du jour, qui le sont par ceux du lendemain. Voilà comme nous vivons depuis deux siecles, au grand étonnement de toute l'Europe, qui ne peut concevoir qu'on extravague avec autant de suite & de succès. Nous tenons la baguette. Amusés & distraits par la magie du bonheur, nous nous soucions fort peu d'en avoir la réalité. Ou je me trompe fort, ou voilà de la philosophie. Il n'y a pas jusqu'à nos dames qui ne s'en mêlent! elle a pris chez elles la place des mœurs. Elles

trouvent cela moins gênant ; elles ſont philoſophes pour leur commodité. Il y a tel boudoir où l'on differte à perte de vue, & il m'eſt arrivé de voir réunis *Euclide* & le *Sopha* ſur la *chiffonniere* d'une jolie femme. Avoue que nous ſommes charmans.

J'ai aujourd'hui l'imagination riante. Profite du moment ; car ma gaîté, ſi tu t'en ſouviens, n'eſt preſque toujours qu'une mélancolie qui fermente, & le mouvement d'une bile toute prête à s'allumer. Revenons. Que veux-tu que je te diſe ? Je vais laiſſer errer ma plume ; elle écrira au haſard, & je ne réponds plus des folies qui vont lui échapper.

Le vauxhall, que nous avons imité des Anglois, car nous ſommes un peu ſinges de notre nature ; ce célebre vauxhall eſt tombé ; c'eſt maintenant une vaſte ſolitude. On s'eſt laſſé de ſe promener en long & en large, ou plutôt d'être coudoyé en tout ſens dans un ſallon, & ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique baroque. Je ne ſais trop pourquoi ce caprice a duré ſi peu ; car il étoit de la force des autres.

L'hiver, l'impitoyable hiver a interrompu

les *joûtes*, autrement dites les *fêtes pléiennes*. Voilà, Baron, ce qui s'appelle un ſpectacle! Quel dommage que tu n'en aies pas été le témoin! Il t'auroit réconcilié avec la nation; tu aurois vu que le goût du beau a encore des droits ſur elle, & qu'elle n'eſt pas tout-à-fait déſeſpérée. Qu'on nous cite après cela les tournois, les courſes de bague, les combats de gladiateurs, les jeux du cirque, de l'amphithéatre, & les fameuſes *naumachies* des Romains (*).

Imagine-toi une enceinte de quelques toiſes, ſur un bras de la riviere de Seine, où les nautonniers de nos galiotes s'avançant, une gaule en arrêt, ſur des bateaux barbouillés de rouge & de bleu, luttoient majeſtueuſement à qui ſe renverſeroit, au milieu des cris de joie des aſſiſtans; joins à cela les ſingeries de quelques hiſtrions aquatiques, formant des ſcenes burleſques d'intervalle en intervalle. Une querelle s'élevoit, un commiſſaire étoit appellé, il procédoit, verbaliſoit, & on le jetoit à l'eau, comme de raiſon, pour terminer la diſpute. Bientôt il étoit ſuivi par des abbés & autres animaux

(*) Eſpece de batailles navales. Quel peuple que ces Romains! Il étoit grand même dans ſes plaiſirs.

amphibies qui nageoient en maniere de tritons autour d'un soi-disant char de Neptune, traîné par quatre marsouins ou quatre chevaux. Grace à l'art du peintre, cela est encore indécis. Une clameur universelle s'élevoit dans l'auguste assemblée ; quelquefois on prenoit aux lutteurs un intérêt si vif, qu'il étoit marqué par un silence imposant qu'interrompoient l'adresse du vainqueur & la culbute du vaincu. Je ne te fais là qu'une foible esquisse : ce sont de ces choses qu'il faut voir, & qu'on ne peut décrire ; nous acquérons de jour en jour. Les grandes idées se multiplient ; notre frivolité inventive assujettit les élémens, les rend ses tributaires, & nos mascarades sur l'eau valent toutes les forces maritimes de nos voisins. Qu'est-ce après tout que la flotte la mieux équipée ? Il n'y a point là le mot pour rire, & c'est en riant que nous décidons notre supériorité sur tous les peuples du monde.

Ce n'est rien encore ; tu vas t'extasier si je poursuis. Il s'est établi parmi nous une troupe nouvelle avec le titre modeste de *comédiens de bois*. Nous raffolons de ces *marionnettes* ; nous avons senti la nécessité d'un pareil spectacle pour

les progrès du goût & de la raiſon. On s'y tue; les loges ſont toujours louées d'avance. Il y a entr'autres un petit arlequin, qui eſt bien la créature la plus ſpirituelle, la plus intéreſſante, la plus achevée! ce ſont les graces en maſque noir; il vient d'avoir un rhume dont les papiers publics ont dû informer l'Europe; l'alarme étoit générale, & j'ai vu avec attendriſſement que les vrais talens ſont encore en honneur dans ma patrie.

Le moyen après cela de parler de la ſcene françoiſe! *Athalie*, *Cinna*, *Rhadamiſte*, tout cela eſt inſipide, après les grands objets dont je viens de t'entretenir; & puis, quelques acteurs de ce théatre (très-bons d'ailleurs) ſont des perſonnages ambulans, ſur leſquels on ne peut plus compter. Les uns ſont malades ſix mois de l'année, & voyagent les ſix autres mois pour égayer leur convaleſcence; d'autres prennent alternativement les eaux, le lait, & preſque toujours l'air de la campagne: ce qui eſt très-ſain pour eux, & fort ennuyeux pour le public; mais il leur fait toujours un gré infini, quand ils veulent bien interrompre leur régime, & compromettre leur ſanté pour s'occuper de ſes plaiſirs.

On danſe encore à l'opéra ; mais depuis la retraite de *Geliote*, on n'y chante plus, ou cela eſt ſi rare, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Tu as vu travailler à la nouvelle ſalle? Elle eſt enfin conſtruite : il ne nous manque que des acteurs. On dit que le miniſtere en a commandé une demi douzaine à notre meilleur machiniſte : c'eſt la ville qui en paiera la façon.

Les autres parties de la littérature ne ſont ni moins fécondes, ni moins amuſantes pour un original qui penſe que le ſort des choſes humaines eſt d'aller mal, & qui trouve ce mal là le mieux poſſible. Nous voyons éclorre tous les jours de gros ouvrages économiques, qu'on ne lit point, vu leur utilité ; des traités ſur la culture des champs par des ſybarites de la ville ; des obſervations ſur le bien public, faites par de bons patriotes & de mauvais écrivains ; de petites brochures impies & ſatyriques, miſes au jour pour l'inſtruction de la jeuneſſe & la propagation de l'athéiſme en France ; d'innombrables romans qui, en naiſſant, cinglent vers les isles, & forment des pacotilles d'ennui pour le nouveau monde. Tu vois que tout parmi nous fleurit au même degré, & que tu perds infiniment

infiniment à t'enterrer dans ton châtel barbare.

A travers toutes les folies que je viens de paſſer en revue, il ſe gliſſe quelquefois de vraies jouiſſances pour l'homme de goût. Telle eſt la production qu'on m'apporte à l'inſtant. C'eſt le poëme de la peinture (*) par M. *le Mierre*, l'un des écrivains qui fait le plus d'honneur aux lettres par ſes talens & ſes qualités perſonnelles. Tu l'as rencontré pendant ton ſéjour en cette ville ; tu as vu par toi-même combien il eſt vrai, ſenſible & honnête. Que de raiſons pour qu'on déchire ſon ouvrage, qui d'ailleurs eſt plein de beautés !

Je connois mes chers concitoyens : quand ils ne peuvent refuſer leur encens, ils l'empoiſonnent. Ce ſont les plus drôles de gens ! Ils ſe proſternent tant qu'on veut devant les pagodes titrées qui les dégradent, & s'arment contre le philoſophe bienfaiteur qui enchante leurs loiſirs, répand autour d'eux la lumiere des arts, & ne leur demande rien que de n'être point perſécuté ; en pareil cas ils ſont inexorables. Les ſangliers de tes forêts en feroient autant, s'ils vivoient en ſociété, & il ne leur manque

(*) Il venoit de paroître.

qu'un peu de culture pour être auſſi féroces que nous!

Avant de fermer ma lettre, j'attendrai la ſenſation qu'aura faite le poëme que je t'annonce; je t'en rendrai compte, & j'y joindrai mes réflexions; car encore faut-il bien réfléchir de tems en tems. L'extravagance monotone eſt auſſi ennuyeuſe que la raiſon même. La variété, la variété! voilà le cri de rallîment pour les eſprits vraiment françois; ſi nous pouvions parvenir à changer tous les jours de principes, de modes, de plaiſirs, de philoſophie, nous toucherions enfin à cette perfection que nous cherchons en vain depuis pluſieurs ſiecles. L'art d'être ſans ceſſe nouveaux, ſeroit pour nous la monarchie univerſelle. . . . . .

Eh bien, ne voilà-t-il pas ce que j'avois prévu? Grande rumeur! Critique amere! Déchaînement preſque général!... Le poëme a réuſſi: car tels ſont dans ce pays-ci les caracteres aimables du ſuccès. L'émeute a été ſi forte que l'envie a cru un inſtant qu'elle avoit fait tomber un bon ouvrage. Le peuple des *dénigrans* s'eſt ſurpaſſé. Il falloit entendre la diverſité des opinions. Cela prouve bien le peu d'importance qu'on doit

mettre aux premiers cris de cette hydre qu'on appelle public. Il reſſemble aſſez à ces animaux ſtupides, qui rugiſſent dès qu'on leur préſente de l'écarlate ou de la pourpre. Les productions éclatantes l'effarouchent, le mettent en fureur, & la moitié de Paris a des convulſions toutes les fois qu'il s'agit d'admirer. Au fauxbourg *S. Germain* l'ordonnance du poëme a été trouvée belle ; pitoyable au fauxbourg *S. Honoré ;* on s'extaſioit ſur les vers au *Marais ;* dans le quartier du *Palais* c'étoit de la proſe rimée. D'un côté les artiſtes murmuroient, de l'autre ils crioient merveille ; & quand tous ces juges d'avis différent venoient à ſe rencontrer, c'étoit un tapage, une cacophonie, une confuſion tout-à-fait réjouiſſante. J'en ai vu qui écumoient de rage, faute d'avoir pu prouver le vice d'un hémiſtiche.

Sais-tu quels ſont aujourd'hui les arbitres du génie? De jeunes ſeigneurs bien confians, qui radotent ſur le goût, comme les invalides ſur la gloire, manient des chevaux le matin, déchirent le ſoir quelques hommes de mérite, s'imaginent qu'ils prononcent quand ils dédaignent, & ſont parmi les gens de lettres ce que

ſont les *hannetons* parmi les oiſeaux. Des femmes d'une intégrité incorruptible, qui ſe ſont emparées de la balance des réputations, tiennent en leſſe la philoſophie moderne, menent le ſiecle du fond de leurs boudoirs, & ne tranchent jamais plus hardiment que ſur les ouvrages qu'elles n'ont pas lus : ce qui fait que, malgré leurs lumieres, la délicateſſe de leur tact, & la prépondérance de leur ſentiment, elles ſont quelquefois ſujettes à ſe tromper.

Les gens de lettres ſont aſſez volontiers du parti qui opprime, *la Fontaine l'a dit*,

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.

& les gens de lettres ont la plus grande déférence pour tout ce qu'a dit *la Fontaine*.

Il en eſt pourtant quelques-uns qui ſe ſont ſingulariſés par beaucoup d'honnêteté, & ont défendu M. *le Mierre* contre la foule de ſes agreſſeurs. M. *Vatelet*, par exemple, à qui nous devons un poëme très-eſtimable ſur la peinture, a loué avec une franchiſe noble l'ouvrage de ſon concurrent. L'auteur a diſparu, pour laiſſer agir l'homme impartial & vrai, qui n'eſt pas toujours enveloppé dans ſon propre mérite, que

la gloire d'autrui n'offuſque pas, & qui augmente la ſienne en préparant de ſes mains les couronnes de ſes rivaux. Voilà de ces traits qu'il faut conſacrer. Un beau poëme & un beau procédé ! ce ſont deux époques rares dans la littérature.

Ce qui m'amuſe encore beaucoup dans tout ceci, c'eſt que ce public bizarre eſt en contradiction avec lui-même. Tout Paris connoiſſoit, avant qu'il parût, l'ouvrage qui nous occupe, & tout Paris en parloit avec enthouſiaſme. Sans compter les lectures particulieres, il avoit ſubi l'épreuve la plus délicate, dans une lecture faite à l'académie même de peinture. Jamais ſenſation n'a été plus vive, ni ſuccès plus décidé. Voilà ce que l'auteur expie. Ses critiques ſe vengent de la ſituation violente où il les a réduits, & de la néceſſité où ils ont été de l'applaudir. Ils prétendent que c'eſt un guet-à-pens; qu'il n'eſt ni décent ni honnête d'aſſembler ainſi les gens pour leur faire entendre de beaux vers, avant qu'ils aient eu le tems de ſe mettre en garde, & de ſe précautionner contre leur plaiſir.

De là cet acharnement, cette mauvaiſe foi, cette effervescence paſſagere de quelques jaloux

ſubalternes. Les jours d'été enfantent des eſſains de moucherons qui piquent, bourdonnent, & meurent....

Ce qui doit tranquilliſer l'auteur ſur l'infaillibilité de ſes juges, c'eſt le cours prodigieux que vient d'avoir dans nos cercles une certaine épître à *Nicolet*. Elle eſt ſur toutes les cheminées, ſur toutes les toilettes, dans tous les porte-feuilles; on la copie, on la colporte, on ſe paſſionne pour cette charmante production. Tu vas croire peut-être qu'on y trouve des graces, du ſentiment, de la philoſophie, ou une peinture délicate & fine de nos ridicules. Point du tout: c'eſt une ſatyre (qui n'eſt qu'amere), où trente citoyens eſtimables ſont outragés. Quelle jouiſſance pour Paris!

Une frivolité cruelle devient plus que jamais le caractere national. On tolere l'honnêteté par un reſte de pudeur, & pour le *decorum*. On protege, on accueille, on porte aux nues les méchans. Ce ſont eux qui ſont légiſlateurs dans nos ſociétés, & que nos femmes trouvent *divins*. *Rouſſeau*, dont l'eſprit eſt ſingulier, mais dont ſûrement le cœur eſt bon; *Rouſſeau* eſt calomnié, méconnu; ſes détracteurs proſperent,

jouiſſent & nuiſent avec privilege. Ce qui devroit être une flétriſſure, eſt parmi nous devenu un état, grace aux agrémens de la ſociabilité. La plupart de ceux qui compoſent le grand monde, ſont des eſpeces de dieux *Teutatès;* il leur faut des victimes humaines. L'éloge endort; la ſatyre éveille. C'eſt un ſel piquant, qui réjouit le goût uſé de ces automates. Ils ſont heureux quand ils s'endorment ſur les débris d'une réputation. Il paient un zoïle auſſi cher qu'une courtiſanne. Qu'importe qu'on les dégrade, pourvu qu'on les amuſe, & qu'on leur arrache ce rire convulſif qui expire ſur leurs levres, & n'effleure point l'ennui radical qui les mine & nous venge? Oui, j'aimerois preſqu'autant ces ſpectacles où les Romains s'aſſembloient publiquement pour voir s'entr'égorger des hommes, que ces petits *comités*, ces tribunaux clandeſtins, où le poignard de la ſatyre eſt l'arme de tous les adeptes, la fauſſeté leur caractere; où l'on reçoit les ſots en bonne fortune, pour déclamer contre le talent; où la baſſeſſe brûle un encens ſouillé ſur l'autel des *Lucullus*, & verſe gaîment la ciguë dans la coupe qui doit empoiſonner *Socrate.*

Le ſeul moyen, Baron, de chaſſer les idées

triſtes dont j'ai noirci mon imagination, c'eſt de la repoſer ſur quelques tableaux de la galerie intéreſſante que M. *le Mierre* vient d'ouvrir aux artiſtes & aux amateurs.

Apollon dans nos dédicaces a quelquefois été ſupplanté par le commis d'un financier. Il faut que le trépied ſoit d'or, pour que nos ſibylles y rendent leurs oracles. M. *le Mierre*, plein du feu des anciens, en a conſervé les mœurs & l'indépendance. Le titre de ſon livre n'eſt point déshonoré par le nom d'un protecteur.

Il conſacre ſes vers ſur la peinture à Dibutade, cette jeune Grecque, dont la main conduite par l'amour, crayonna, d'après l'ombre de ſon amant, les premiers traits de cet art enchanteur qui a fait depuis les délices de l'univers. L'eſquiſſe de Dibutade fut le germe heureux d'où ſont éclos *Titien*, *Rubens* & *Raphaël*.

L'auteur diviſe ſon poëme en trois chants: le deſſin, le coloris & l'invention. Je me diſpenſerai de l'analyſe; j'écris une lettre, & non pas un journal; je citerai ſans ordre ce qui m'aura frappé.

Dans le morceau que je vais mettre ſous tes yeux, le beau idéal eſt exprimé avec grace.

Spectacle raviſſant, dans la Grece étalé!
Sous ce vaſte portique Apelle a raſſemblé
Un eſſain de beautés, doux & brillans modeles:
L'amour vole, incertain où repoſer ſes ailes:
Mon œil croit voir en cercle, Hélene, Flore, Hébé,
Thétis, Pſyché, Diane & Vénus & Thisbé.
Déeſſes, pardonnez, je vous mêle aux mortelles,
C'eſt être égale à vous que d'être au rang des belles.
Sur les divers appas de ces jeunes objets,
Le peintre laiſſe errer ſes regards ſatisfaits;
Il préfere ce bras, c'eſt ce pied qui l'attire,
Cet œil l'a plus ſéduit, il choiſit ce ſourire,
De lys plus éclatans ce cou paroit ſemé,
Ce front eſt plus uni, ce buſte eſt mieux formé;
Plus beau dans ſes contours, ce ſein qu'il idolâtre,
S'éleve & ſe ſépare en deux globes d'albâtre.
En raſſemblant ces traits, Apelle tranſporté,
N'a peint aucune belle, il a peint la beauté.

Le ſecond chant qui traite du coloris, débute par des vers au ſoleil, ce pere brillant de la couleur. Ils ont toute la pompe & la magnificence que demande une pareille invocation; ils étincelent en quelque ſorte, & rendent palpables à la penſée les rayons de l'aſtre qu'on veut peindre.

Globe resplendissant, océan de lumiere,
De vie & de chaleur source immense & premiere,
Qui lances tes rayons par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matiere pure,
Cette seve de feu qui nourrit la nature;
Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé,
Devant toi s'embellit de lumiere inondé;
Le mouvement renaît, les distances, l'espace;
Tu te leves, tout luit, tout nous fuit, tout s'efface;
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui même n'est plus.

Voilà comme on caractérise *Berghem.*

Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton ame libre & pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature.
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor, si le cœur n'est touché.
Eh! d'où vient que Berghem est au rang de tes maitres?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front?
Il connut, il peignit ce sentiment profond;
Il l'épancha par-tout sous ses touches divines.
Il eut pour attelier le sommet des collines;

Épris de la nature & plein de ſes attraits,
C'étoit là qu'il traçoit de ſes pinceaux ſi vrais
Les mobiles aſpects des nuances céleſtes,
Le repos d'un beau ſoir ſur des ſites agreſtes,
La monture du pâtre & les bélans troupeaux,
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce ſilence heureux d'un vaſte payſage,
Des premiers jours du monde attendriſſante image.

Recueilli, ſolitaire, & plus rapproché que nous des beautés ſimples de la nature, tu dois goûter ces vers qui la peignent ſi bien; fais-en retentir tes forêts, tes collines & les échos de tes montagnes; grave-les ſur l'écorce de tes chênes, & plains la ſéchereſſe de nos ames algébriques, qui ſont ſourdes à leur douce harmonie. Ah! mon ami, dans ce pays de ſauvages, ſoi-diſant policés, on analyſe le ſentiment, on meſure les fleurs au compas; le calcul meurtrier a tout éteint; on nous interdira bientôt ce plaiſir ſubit & trop délicieux pour être réfléchi, que nous cauſent la vue d'une belle femme, un beau payſage, de beaux vers, & en général toutes ces ſenſations vives, confuſes & rapides, que l'Auteur de notre être nous a données pour nous dédommager des tourmens de la raiſon.

Je finis mes citations par un tableau digne du *Correge* & de *l'Albane*.

Eſt-ce une illuſion ? Quelle douce magie,
Quel charme me tranſporte aux boſquets d'Idalie,
Dans la troupe enfantine & des ris & des jeux,
Aux autels de Vénus près des amans heureux !
La foule des amours de tous côtés aſſiege
L'attelier de l'Albane & celui du Correge ;
Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur,
D'autres ſur la palette étendent la couleur.
Celui-ci, d'un genou qu'avec peine il avance,
Veut placer à lui ſeul un chevalet immenſe :
Il ſue, il ſe dépite, il ſouleve à moitié ;
Par ſon adreſſe enfin la machine eſt ſur pié.
Celui-là, pour tracer un portrait de ſa mere,
Du peintre gravement conduit la main légere :
Plus il eſt ſérieux, plus ſon air eſt charmant ;
Cet autre plus badin va, vient étourdiment,
De ſon léger flambeau tire des étincelles,
De crayons plus aigus fait des fleches nouvelles,
Touche, dérange tout par ſes folâtres jeux :
Il a diſtrait l'artiſte, & l'ouvrage en eſt mieux.

Tel eſt le ſtyle de M. *le Mierre*, qu'on accuſe d'écrire d'une maniere dure, incorrecte & *barbare* ; peut-être l'habitude qu'il a de courir

après la penſée, lui fait-elle négliger quelquefois la mignardiſe de l'expreſſion ; ſon pinceau en général eſt nerveux, précis, rapide ; les teintes douces en reſſortent davantage. La ſymmétrie élégante d'un parterre ne plaît pas autant que ces ſites incultes, où la nature ſe déploie avec toute ſa force & ſa majeſté. Si *Crébillon* avoit écrit comme *Racine*, nous aurions un auteur original de moins ; il ne faut point altérer le trait primitif du génie. Les fruits & les fleurs n'ont jamais ſur un ſol étranger le goût & l'éclat qui leur eſt naturel ; de même vos productions perdront en quelque ſorte leur ſaveur, ſi vous ne leur tranſmettez pas l'empreinte & la vie de votre caractere : c'eſt l'ame qu'il faut conſulter ; le goût polit, & ne crée jamais. Les poëtes ont leur *faire* comme les peintres. Emprunter la douceur & la molleſſe d'un autre, quand on plaît par ſon auſtérité, c'eſt orner de roſes le buſte de *Brutus*, & habiller *Hercule* de taffetas.

Un autre reproche qu'on a fait à M. *le Mierre*, c'eſt d'avoir imité l'abbé *de Marſy*, qui a compoſé un poëme latin ſur la peinture. Qu'importe, ſi l'imitateur ſe rend propre ce qu'il emprunte, ou ſait du moins embellir ſes larcins ? D'ailleurs,

l'abbé françois, grand poëte en langue morte, n'a rien à réclamer sur ce que j'ai mis sous tes yeux : son poëme, où l'on trouve de la fraîcheur & de l'harmonie, est aussi trop stérile en connoissances. Je lui préférerois encore le laborieux *Dufresnoy :* c'est un sillon qu'il trace ; mais il y dépose des germes utiles. La poésie de l'autre ressemble à ces sables colorés & stériles dont on décore les terrasses de nos jardins.

Au reste, j'ai une vieille critique (*) faite dans l'autre siecle sur un des ouvrages les plus estimés même par celui-ci, qui prouveroit à M. *le Mierre* combien il faut mettre peu de prix à toutes ces diatribes du moment. Cette brochure qui jouit de tous les agrémens de la vétusté, s'est trouvée sous ma main dans un de ces tas d'esprit décrédité qu'on étale sur nos parapets. Je l'ouvris ; & je lus à la premiere page : *Examen impartial de l'art poétique de M. Despréaux.* Le titre me piqua, & je fus curieux de voir ce critique célebre aux prises avec un journaliste. Il lui reproche de manquer d'enthousiasme & d'une certaine délicatesse qui tient à la sensibilité, de nous avoir donné plutôt l'art du rimeur que

(*) *Imprimée chez Serci, au Griffon couronné.*

l'art du poëte ; de délayer quelquefois dans cinq ou ſix vers les penſées qu'*Horace* ſon modele renferme dans un ſeul ; de ſacrifier les graces à l'âpreté d'une humeur trop mordante ; de porter quelquefois des jugemens faux, comme dans les vers où il exalte *Voiture* & déprime *Quinault* ; d'être flatteur des grands, ce qui eſt pis que ſatyrique ; de ſe permettre des plaiſanteries de mauvais ton ; ſur-tout d'avilir trop ſouvent ſon art, en jetant de l'opprobre ſur ceux qui le cultivent.

Horace a bu ſon ſaoul, quand il voit les Ménades ;
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le ſuccès d'un ſonnet. (*)

Conçois-tu qu'on ait traité avec cette hardieſſe celui qui a fixé la langue & le goût, a donné la leçon & l'exemple de la clarté, de la pureté, de la correction dans les écrits ; ce peintre chez qui la raiſon n'eſt jamais froide, & l'image jamais déraiſonnable ; ce légiſlateur, en un mot,

(*) En cela le journaliſte a raiſon. Il falloit, dans le mauvais poëte, reſpecter l'homme indigent & même le ſoulager. Entre dire du mal, & faire du bien, je ne crois pas qu'il y ait à heſiter.

de la poéſie françoiſe, qui, pour me ſervir de ſes termes, a laiſſé un long ſouvenir de ſes productions ?

Le grand écrivain ne jouit qu'après ſa mort des travaux qui ont affligé ſa vie. Tant qu'il tient à la ſociété par le plus foible lien, il eſt le jouet des miſérables intérêts qui la diviſent. La haine, l'amour-propre bleſſé, toutes les furies littéraires le tourmentent juſqu'au dernier ſoupir. Meurt-il ? on commence à traiter avec lui ; & l'envie acharnée à ſon ombre lui diſputeroit encore un honneur infructueux & tardif, ſi elle n'avoit des vivans à pourſuivre ; elle va toujours au plus preſſé.

Quoi qu'il en ſoit, la critique que je reſſuſcite pour un inſtant, va retomber dans un éternel oubli, & l'art poétique vivra autant que la langue dans laquelle il eſt écrit. Voilà pourquoi il eſt bon quelquefois de fermer l'oreille à toutes ces clameurs contemporaines, d'anticiper un peu ſur ſa gloire future, & de prendre quelqu'à-compte ſur ſon immortalité, dont on eſt averti par un inſtinct ſecret, & ſur-tout par le déchaînement de ſes rivaux.

Quelle lettre ! elle eſt éternelle ; pardonne.

Le

Le plaisir de causer avec toi, & le besoin de soulager mon cœur m'ont emporté; j'imaginois, en t'écrivant, défendre mon ami devant tout le public; j'ai oublié que mon apologie alloit expirer dans ton désert. Tu verras au moins qu'on peut être juste, quoiqu'on soit *homme de lettres*; car le succès de quelques bagatelles m'a valu ce titre, dont je m'honore (*). Puissent tous ceux qui le portent en soutenir mieux la dignité, se créer par leurs mœurs un état qu'on dispute à leurs talens, reprendre ces droits méconnus que doivent leur donner des travaux utiles aux hommes, être les organes de la vérité, ses martyrs s'il le faut, préférer une pauvreté libre à un brillant esclavage, ne point se livrer sur-tout à ces inimitiés basses qui retardent le génie, attristent l'ame & corrompent le

(*) Il est tels de nos merveilleux, à peine gentilshommes, êtres ébauchés & fiers d'une existence de la veille, à qui l'on fait accroire qu'ils dérogeroient s'ils cessoient d'être des sots, s'ils exerçoient leur ame & leur esprit, s'ils daignoient se livrer aux lettres, que n'ont point rougi de cultiver les *Nevers*, les *Dumaine*, les *Bouillon*, les *Condé*, les *Lafare*, les *d'Aguesseau*, les *Montesquieu*, & qui sont encore aujourd'hui l'amusement d'un grand roi. O *Moliere*, où es-tu!

bonheur ! Puiſſent-ils reſſembler enfin à ce fameux bataillon de Lacédémoniens, à ce corps de héros & d'amis, que leur union rendoit invincibles !

Toi, ſi tu aimes le calme, & une exiſtence ſans témoins ; ſi, comme je le crois, tu es aſſez vertueux pour vivre avec toi-même, reſte dans tes bois. Nous ne pouvons te donner en échange de ces biens paiſibles, que du tumulte, des cabales, des inconſéquences, des vices, des noirceurs, & l'opéra-comique.

ÉPITRE

D'UN CURÉ

A L'AUTEUR DE MÉLANIE (*).

Permettez qu'un ſimple paſteur,
Humble habitant d'un presbytere,
Qui vous admire, vous révere,
Comme le digne ſucceſſeur
Et de Corneille, & de Voltaire,
Leve ſes regards éblouis
Juſqu'à cette vive lumiere
Etincelante en vos écrits.
Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes prélats,
Dont l'indolence ſe promene
Sous la moire & le taffetas;
De ces financiers en rabats,
Qui, dans leurs coupables largeſſes,

(*) M. Dorat n'a point avoué cette épître, où l'on rend juſtice à l'un des plus grands hommes du ſiecle; mais comme quelques perſonnes la lui ont attribuée, on a cru pouvoir l'inférer dans ſa collection.

De nos dogmes faiſant un jeu,
Dépouillent le temple de Dieu
Pour le tempé de leurs maîtreſſes.
Tapi dans l'ombre d'un camail,
Je ſuis un bon diable de prêtre,
Qui conduit ſon petit bercail,
Et qui ſe borne à ſe connoître.
Selon moi, la religion
Eſt pour le peuple un frein utile.
J'eſpere en la ſainte Sion,
Et, pour mieux croire à l'évangile,
J'impoſe un frein à ma raiſon;
Mais comme j'aime le beau ſtyle,
Quelquefois ſous mon capuchon,
Je me délaſſe avec Virgile,
Des fatigues de l'oraiſon.
J'ai lu votre drame ſublime,
Et je n'ai pas été ſurpris
Que les femmes, les beaux eſprits,
Qui du Pinde aſſiegent la cime,
Et qui régentent tout Paris,
De l'art vous décernent le prix
Avec un tranſport unanime.
Mais comme on pourſuit les talens!
Et combien de cenſeurs iniques!....
Aguerris à fronder les gens,

Ces enſorcelés de critiques
Diſent que les vers ſont traînans,
Et les ſcenes ſoporifiques;
Que l'intérêt eſt diviſé;
Que l'action jamais n'avance;
Qu'on dialogue à toute outrance,
Sans aller au but propoſé;
Qu'aux jeux de mots on s'abandonne,
Quand la paſſion doit agir;
Que l'écrivain toujours raiſonne
Au moment qu'il faudroit ſentir;
Qu'en un mot, ce chef-d'œuvre ennuie;
Et qu'en dépit des *merveilleux*,
La veſtale vaut cent fois mieux
Que la bavarde Mélanie.
O crime! ô race de pervers!
Miſéricorde! quel blaſphême!
Moi, je prononce par moi-même,
Et non par ces échos divers,
Sur qui je lance l'anathême.
J'ai trouvé beau le plan, les vers,
Tout juſqu'aux diſcours de la fille;
Prête à quitter cet univers,
Il faut du moins qu'elle babille;
C'eſt le coſtume de la grille,
Et les mourans ſont fort diſerts,

Quand ils expirent en famille.
Mais dans cet ouvrage enchanteur,
Ce qui me frappe & m'intéreſſe,
C'eſt ce miniſtre du Seigneur,
Cet apôtre conſolateur,
Qui de l'amoureuſe foibleſſe
Eſt le ſenſible protecteur,
Et prend, pour défendre l'erreur,
Le langage de la ſageſſe;
Qui parle toujours ſavamment,
Et vient, lorſque la mort approche,
Avec ſes huiles dans ſa poche
Pour figurer au dénoûment.
Je n'y ſuis plus, je m'extaſie,
Lorſque je vois un ſaint curé
Qui fait, par le ciel inſpiré,
Les honneurs d'une tragédie.
Comme un autre j'en puis juger.
Quelquefois en petite loge
Je mets mon ſalut en danger.
J'entends la ſatyre ou l'éloge,
J'y vais ou rire, ou m'affliger.
Ma paroiſſienne favorite
Commet là ſes péchés d'élite,
Et m'engage à les partager.
J'ai vu, malgré la canicule,

Mourir de froid Timoléon;
J'ai vu le public ſans ſcrupule
Bâiller au nez de Pharamon;
Et par le don de prophétie,
Je m'écriai dès ce jour-là:
Ce jeune homme proſpérera;
C'eſt le ciel qui le mortifie.
Il ſera ſifflé dans ſa vie;
Mais l'avenir le vengera
Et du parterre & de l'envie,
Et dans mille ans il jouira
Des récompenſes du génie.
Déjà, dit-on, vos partiſans
Dans les boudoirs criant merveille,
Sur votre autel portent l'encens
Dont ils ſevrent le bon Corneille.
Ces ariſtarques ſouverains,
Que toujours le goût illumine,
Qui tiennent l'urne des deſtins,
Ont comparé vos vers divins
Aux vers ſonores de Racine;
Sa lyre a paſſé dans vos mains:
C'eſt mon avis; je penſe même,
Au riſque de faire un affront
A ces maîtres du bouble mont,
Que l'avenir, juge ſuprême,

Leur ôtera le diadême,
Pour le poſer ſur votre front.
Sans doute ils ont quelque génie.
L'un peignit l'ame des héros,
Et de la poudre des tombeaux
Fit ſortir l'antique Italie.
A tout il ſait donner la vie;
La politique eſt embellie
Et s'échauffe ſous ſes pinceaux;
Il fut un dieu pour ſa patrie,
Et créa même ſes rivaux.
L'autre, éloquent, ſenſible & tendre,
Peignit les orages du cœur,
L'amour qui mêle la fureur
Aux ſoupirs qu'il nous fait entendre,
Qui s'agite, marche au haſard,
Attendrit juſques dans ſes crimes,
Et qui pleure ſur le poignard
Dont il va frapper ſes victimes.
Dans Cinna, dans Britannicus,
Phedre, le Cid, Iphigénie,
Mithridate, Sertorius,
Et Bajazet & Pulcherie, (*)
Je vois des moyens bien tiſſus,
Les reſſorts de la tragédie

(*) Dans Héraclius.

Déployés ſans être apperçus,
Des paſſions & des vertus
Contraſtant avec énergie ;
Un goût délicat, éclairé,
Qui m'entraîne par ſa magie :
Mais dans tout cela je défie
Qu'on me faſſe voir un curé.....
C'eſt du curé que je rafole.
Si le reſte eſt moins éclatant,
Le curé bientôt me conſole,
Et je me pâme en l'écoutant....
Je me paſſionne & me damne,
Voulant imiter votre feu :
C'eſt la main du prêtre de Dieu
Qui vous ceint du feſton profane.
Mes vœux ne ſeront pas trompés,
Oui, vous ſerez, malgré la haine,
Ou le Sophocle de la ſcene,
Ou le lecteur de nos ſoupés.
S'il vous prend par fois fantaiſie
D'aller entendre mes ſermons,
Et de me voir quand j'officie,
Je ſais ce que nous vous devons ;
En mémoire d'un tel chef-d'œuvre
Je veux que vous & vos lauriers
Vous ſoyez inſtallés dans l'œuvre,

Près du moins sot des marguilliers.
Ce qui tient à mon ministere,
Pain de vie, exhortation,
Conseil paternel, oraison,
Je vous promets le tout en frere;
Et si jamais l'attrition
Vous invite à rentrer en grace,
Si dans vous l'Esprit-saint remplace
La tragique démangeaison,
Et que d'un illustre renom
Vous cessiez enfin d'être esclave,
Fissiez-vous un autre Gustave,
Comptez sur l'absolution.

RÉFLEXIONS

SUR

LE POËME ÉROTIQUE.

UN chat, pendant une nuit d'orage, ſe gliſſe dans une voliere & emporte une tourterelle ; voilà tout le ſujet de ce poëme. Le fond de Ververd, le plus ingénieux badinage qu'aucune langue ait jamais produit, n'eſt peut-être pas plus riche ; mais le fond le plus aride s'étend, ſe féconde, s'embellit ſous la main d'un peintre habile qui a le ſecret des couleurs ; & malheureuſement, l'aimable & pareſſeux auteur de la Chartreuſe, en renonçant à peindre, a juſqu'ici gardé ſon ſecret & ſes pinceaux. La molle facilité, la mélancolie douce, ces graces que leur négligence ne rend que plus intéreſſantes, ſe ſont avec lui refugiées dans ſa retraite ; & il ne nous a laiſſé que de froids imitateurs, à qui un remord de conſcience ſieroit beaucoup mieux qu'à lui. Cependant, en rendant juſtice à ſes maîtres, il ne faut jamais perdre

l'eſpérance de marcher ſur leurs traces. L'admiration excluſive eſt le tribut de la foibleſſe, & l'art a des reſſources qui ſe multiplient à meſure qu'elles ſemblent s'épuiſer. La poéſie eſt un champ vaſte, où l'on moiſſonne dans tous les tems ; & qui veut battre la plaine, rencontre des réduits moins fréquentés, des eſpeces de réſerves où les fleurs ſont plus fraîches, plus abondantes & plus nouvelles. Le poëme érotique, par exemple, me paroît offrir des beautés, ſinon tout-à-fait neuves, du moins beaucoup plus rares dans notre langue. Nous avons eu, pendant quelque tems, la fureur de l'épopée : de là ſont nés la Moyſiade, Childebrand, la Magdeleine, la Pucelle de Chapelain, & tous ces monſtres épiques qui font rougir le goût & la raiſon. La légéreté de notre caractere, notre religion auguſte, mais triſte, ſur-tout la monotonie faſtidieuſe de notre rime, peuvent ne pas convenir à cette ſorte de production ; & il falloit l'heureuſe hardieſſe de l'auteur de la Henriade, pour lutter contre tant d'obſtacles, qu'il avoue lui-même n'avoir pas tous ſurmontés.

Malherbe & Rouſſeau ont élevé l'ode à ſon plus haut degré de perfection : la Motte, après

eux, n'a réuſſi qu'à être médiocre. Segrais mit l'éclogue à la mode : les madrigaux champêtres de M. de Fontenelle nous en ont dégoûtés. Madame Deshoulieres a réuſſi dans l'idylle ; & il n'eſt plus poſſible de chanter, après elle, les fleurs, les ruiſſeaux & les moutons. Pour la fable & le conte, la Fontaine ne laiſſe preſque plus rien à faire. Boileau nous a enrichis de tous les tréſors de la poéſie didactique : heureux, s'il n'avoit pas eu le ſuccès déshonorant de la ſatyre ! Regnier, Grécourt, Vergier, & quelques écrivains de nos jours, ont porté auſſi loin qu'il pouvoit aller, le ciniſme de la poéſie libertine. M. de Voltaire, ce compoſé de tous les eſprits, & ſi l'on peut le dire, le ſublimé de toutes les imaginations qui l'ont précédé, a été & eſt encore tout ce qu'il veut être. Enfin, nous avons des richeſſes innombrables dans tous les genres, excepté la poéſie érotique ou voluptueuſe ; pour vingt Clinchtiel, à peine pourrions-nous citer un l'Albane. Qu'on ne m'oppoſe point la foule de nos chanſons & de nos poéſies légeres, brillantes effervescences du génie françois, en général plus badines que délicates, plus galantes que tendres, & plus penſées que ſenties.

Chaulieu, sans doute, a connu la volupté; mais il ne l'a chantée que par saillies; il en eut toujours la chaleur, jamais le recueillement : ses ouvrages sont des éclairs; & les émotions qu'il donne sont si promptes, que l'ame n'a pas le tems de les rassembler, & d'en former ce sentiment, ce tact intérieur & délicat, qui seul constitue le plaisir. Cela n'empêche pas que Chaulieu ne soit un poëte charmant, plein de graces, de naturel, & quelquefois de philosophie.

Par la sorte de poëme que j'examine ici, j'entends un ouvrage divisé par chants, dont l'intérêt seroit gradué & continu, où l'on trouveroit tour-à-tour de la gaité sans emportement, de la mélancolie sans tristesse; dont les couleurs seroient toujours fraiches & animées; où les passions n'auroient qu'une flamme insinuante & douce, & qui reproduiroit à nos yeux toutes les teintes riantes du tableau de la nature. La cause de notre disette à cet égard, vient certainement du fond même de nos mœurs. Toujours distraits, toujours emportés par des courans étrangers, nous ne sommes point assez maitres de notre ame, pour y recevoir ces sensations

paiſibles dont je viens de parler. Tout gliſſe ſur nous : à force de voir, nous ne voyons rien : notre imagination eſt trop occupée, pour que notre cœur le ſoit. Tous les objets ſucceſſifs, que notre tourbillon promene ſous nos yeux, nous ſommes prompts à les ſaiſir, & ſûrs de les bien peindre ; mais le plaiſir, qui n'eſt guere parmi nous qu'un délire de convention, les peintures qui s'en rencontrent dans nos écrits, ſont, en général, factices, comme ce plaiſir même : c'eſt un verre terne, à travers lequel on cherche à entrevoir les rayons du jour : le tems que nous conſumons à être amuſés eſt autant de pris ſur le tems que nous devrions employer à être heureux ; & nous ne connoiſſons pas l'expreſſion du bonheur, parce que nous en avons rarement la réalité.

Je crois que plus un peuple eſt corrompu, moins il doit être voluptueux : c'eſt que la volupté vraie tient à la naïveté de l'innocence, au calme d'un cœur que la vertu tranquilliſe, & au petit nombre des beſoins. Les jouiſſances trop multipliées ſont néceſſairement trop rapides : & qu'eſt-ce qu'un plaiſir auquel ne ſurvit pas le charme de la réflexion, & qui meurt

dans l'ame, sans y laisser de traces, si ce n'est un vuide immense que d'autres plaisirs ne rempliront pas mieux ? Tels sont les objets que nos écrivains ont sous les yeux, & la froideur du modele doit naturellement se communiquer à la copie. Les Allemands, ces esprits tardifs, à qui nous avons appris lentement à devenir nos maîtres, les Anglois si sombres & si durs en apparence, sont plus voluptueux que nous dans leurs écrits. Les poésies des Haller, des Viéland, des Gesner, chez les uns ; chez les autres, celles des Chaucer, des Spenser, des le Prior, des Pope, respirent ce caractere de tendresse, de douceur & de vérité, que nous desirons dans les nôtres. A trente poëmes qu'ils ont dans ce genre, nous ne pouvons guere opposer que l'Adonis de la Fontaine, & le rajeunissement inutile : je ne parle point du lutrin ; c'est un poëme satyrique. Verdverd lui-même n'est qu'une critique légere & badine des vétilles du cloître. Je ne m'appuierai pas non plus de quelques (*) poëmes charmans que les graces ont dictés, & que la modestie renferme : ce sont

(*) L'Art d'aimer de M. B. Les Saisons, de M. de S. L.

des

des fleurs qui n'ont encore paru qu'aux yeux de l'amitié, & qui gagneroient sans doute à s'épanouir au grand jour du public ; mais on ne peut se vanter des richesses dont on ne jouit pas ; & d'ailleurs elles ne sont pas tout-à-fait dans le genre dont il est question.

D'où vient donc que, dans ce même genre, les deux nations que je viens de citer sont infiniment plus créatrices & plus fertiles que nous ? C'est que chez elles les hommes sont plus concentrés, & vivent davantage avec eux-mêmes, nourrissent dans le silence cette sensibilité qui s'évapore dans nos cercles, & vont chercher la nature dans le sanctuaire de la solitude ; c'est qu'ayant beaucoup moins de distractions, ils se reposent avec complaisance sur toutes les émotions douces qu'ils éprouvent, & prolongent les plaisirs de l'ame par l'exercice de la pensée. Voilà ce qui donne à leurs ouvrages, même agréables, cette profondeur de sentiment & cette chaleur pénétrante, dont nous n'avons le plus souvent que la grimace & la prétention.

Quoi qu'il en soit, le poëme érotique, comme on vient de le voir, offre, à qui voudroit ou

pourroit la courir, une carriere beaucoup moins rebattue que les autres: c'eſt un rameau de la poéſie, qui a toute ſa ſeve, toute ſa force, & ſa fraîcheur.

Mais nous ſommes dans un ſiecle où ces branches nouvelles doivent être négligées, indépendamment même des raiſons que je viens de rapporter. L'eſprit de recherche & de combinaiſon, qui a produit d'autres biens, a nui au progrès de la poéſie; de celle ſur-tout qui ne ſe rapproche pas de cette influence philoſophique, répandue ſur toutes les parties de la littérature.

A tous ces obſtacles ſe joint le goût excluſif que, depuis quelques années, nous avons montré pour la carriere dramatique; c'eſt aſſurément la plus ſéduiſante, la plus flatteuſe, celle où les ſuccès doivent enivrer davantage; mais n'eſt-il pas pitoyable que toutes nos jeunes muſes pourſuivent indiſcrétement ce météore brillant qui leur échappe preſque toujours, & ne laiſſe à ſa place que l'éclat du ridicule? Tel fut prédeſtiné à faire de jolies chanſons, qui a l'intrépidité d'écrire une tragédie; & je crois que ſi Scarron revenoit parmi nous, on lui conſeilleroit de travailler dans le genre pathétique

(car on ſe donne bien de garde de déroger juſqu'à la comédie). A cet égard la folie du public me paroît toute ſimple : il entend ſes intérêts : le théatre lui offre cent plaiſirs réunis, auxquels rien ne peut ſuppléer : c'eſt là qu'il eſt tyran ou protecteur ; qu'il diſtribue la gloire ou le ridicule, & qu'il forme un corps redoutable, hériſſé de tous les traits de la malignité : c'eſt là qu'on le flatte, qu'on le careſſe, & qu'il s'éleve un trophée des amours-propres qu'il humilie, & des réputations qu'il fait : il jouit en préſence, & des craintes du poëte, & des ſoumiſſions de l'acteur : il ſatisfait ſes haines aveugles, ſes prédilections qui ne le ſont pas moins ; en un mot, c'eſt un monarque entouré d'eſclaves, dont il affranchit quelques-uns, & dont il immole le plus grand nombre. La gloire que l'on acquiert ſourdement loin de ce tribunal, eſt un larcin que l'on fait à ce public jaloux, dont les traits ſont bien moins à craindre, quand ils ſont éparpillés. Cette gloire eſt cependant la ſeule que la plupart de nos écrivains devroient ambitionner : tous les efforts qu'ils font pour atteindre à la palme du théatre, ne ſervent qu'à les épuiſer, & les rendre incapables

de cueillir même un laurier plus facile. Pourquoi ne pas consulter ses forces, sur-tout cet attrait que l'on a reçu de la nature? Lui seul applanit les difficultés, dépouille le travail de ce qu'il a d'épineux, & abrege le chemin qui mene à la considération. Mais on diroit aujourd'hui que tous les esprits se ressemblent, & qu'ils ont perdu cette empreinte originale qui distinguoit chacun d'eux, dans les beaux siecles de la littérature. Un succès dans un genre entraîne tout le troupeau servile des imitateurs; ils ne voient que le prix, sans mesurer l'intervalle qui les en sépare. Cela n'annonceroit-il pas un relâchement réel dans les ressorts de l'esprit humain? La variété de la nature prouve sa force & ses ressources; elle s'appauvrit, selon moi, dès qu'elle devient uniforme.

Au reste, je soumets ces réflexions nées sous une plume sans prétention & sans projet, à des juges plus éclairés. J'ai le desir de m'instruire, & non l'orgueil de décider.

La bagatelle que je présente au public, a donné lieu à mes idées; mais, de bonne foi, je suis loin de penser qu'elle en rempliſſe l'étendue. Je demande, avant de finir, qu'on me

permette un mot de juſtification pour les héroïnes de l'ouvrage. Ce que c'eſt que l'eſprit philoſophique ! Il ne reſpecte rien : religion, gouvernement, & le profane & le ſacré, tout eſt ſoumis à la cenſure de ce ſiecle frondeur & inſtruit ; mais, à coup ſûr, un de ſes plus grands attentats eſt d'avoir attaqué la fidélité des tourterelles. En vain les poëtes toujours ſi véridiques, les avoient miſes en poſſeſſion de cette vertu ; en vain les amans les en ont félicitées cent fois, dans leurs langoureuſes complaintes : il exiſte, dit-on, une diſſertation ſcandaleuſe & fulminante, qui leur diſpute ce précieux avantage, & les range dans la claſſe des oiſeaux volages & libertins. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit ?

. . . . . La tourterelle,
Qu'on a cru fauſſement des amans le modele.

Peut-on déshonorer les gens avec cette légéreté ? Voilà comment, d'un trait de plume, on flétrit les réputations les mieux établies. Pour moi, à des autorités ſi graves, je ne veux oppoſer que mon expérience. Je ſuis à portée de juger des mœurs de celles qu'on accuſe ; j'ai

ſous mes yeux leur amour, l'union de leur ménage, leurs tendres careſſes; & je dois la vérité à l'innocence qu'on opprime.

A l'égard de ce poëme, c'eſt un badinage que ſa frivolité met à l'abri de la critique; & je ne réclame point l'indulgence de ceux qui me liront, parce que je n'imagine pas qu'ils puiſſent ſe donner la peine d'être ſéveres. D'ailleurs, je ſuis parvenu à badiner avec le foible talent que la nature m'a donné: ne l'appréciant que ce qu'il vaut, j'ai éludé ſa tyrannie, & n'en ai fait que l'inſtrument de mon plaiſir. Malheur à ces écrivains ſuſceptibles, à ces martyrs littéraires, dont l'amour-propre chatouilleux prête le flanc de tous côtés; qu'un rien affecte, qu'un rien aigrit; qui n'aiment ou ne haïſſent qu'à proportion du prix qu'on attache à leurs ouvrages; infortunés toujours mécontens des autres à force d'être contens d'eux-mêmes; qui ſubordonnent leur bonheur à l'art puérile d'accumuler des rimes, & ſe repaiſſent triſtement du petit orgueil de tranſmettre leurs rêves à la poſtérité! De tous les fous ſemés ſur ce globe, ce ſont les plus mornes & les plus inſupportables. La gloire eſt ſans doute une chimere éblouiſ-

ſante que l'homme né ſenſible & ſuperbe ne ſauroit dédaigner ; mais il faut la traiter comme ces maîtreſſes capricieuſes & coquettes, dont on n'obtient les faveurs qu'en paroiſſant ne les pas trop deſirer. Ce que la poéſie a de réel pour un philoſophe, c'eſt qu'elle nourrit la ſenſibilité, étend l'imagination, & fixe pour quelques inſtans une ame qui s'évite, & un eſprit qui ſe redoute : c'eſt que dans ces momens, où tout eſt ſombre autour de nous, elle devient un priſme heureux qui colore & embellit l'univers : c'eſt qu'elle nous aide enfin à charmer l'ennui, qui eſt, après le crime, le plus horrible fléau de l'humanité.

LES TOURTERELLES
DE ZELMIS,
POËME.

CHANT PREMIER.

L'HIVER ceſſoit d'attriſter la nature,
L'oiſeau déjà chantoit ſous la verdure,
Et méditoit de nouvelles ardeurs;
L'air exhaloit les plus douces odeurs.
Sur l'univers l'amour battant des ailes,
De ſon flambeau ſemoit les étincelles;
Arrondiſſant la voûte des berceaux,
De frais jaſmins enlaçoit leurs rameaux;
Rioit de voir la rêveuſe Egérie,
En ſoupirant errer dans la prairie,
Cueillir des fleurs, &, le ſein agité,
Sans le ſavoir, chercher la volupté.
Dans ces inſtans que faire dans les villes?
J'abandonnai nos faſtueux aſyles,

Et m'envolai vers ces ſimples réduits,
Voiſins des lieux habités par Zelmis.
O nom ſacré que je redis ſans ceſſe!
O nom ſi beau de ma belle maitreſſe!
Toi qui me peins des ſouvenirs ſi chers,
A tout moment, reviens orner mes vers.
Je n'allois point porter dans ma retraite
D'un cœur uſé la froideur inquiete;
Ces froids dégoûts & ces longs repentirs,
Preſque toujours nés du ſein des plaiſirs;
Des ſens perdus, un eſprit ſans foupleſſe,
Un foible corps, vieilli par la molleſſe.
J'avois ſouſtrait à l'haleine des vents,
Tout ce qu'il faut pour jouir au printems.
L'œil enflammé, l'ame encor neuve & pure,
J'allois chercher Zelmis & la nature.
Libre de crainte, exempt d'ambition,
Ivre d'amour, amant de la raiſon,
Je m'occupois de ces ſimples ouvrages,
Paiſibles ſoins, premiers travaux des ſages.
Le bras armé de flexibles ciſeaux,
Je dirigeois mes jeunes arbriſſeaux.
Je ramenois les branches égarées,
Calmois la ſoif des plantes altérées:
Ma main toujours du matin juſqu'au ſoir
Tenoit la ſerpe ou penchoit l'arroſoir.

Là j'oubliois tout ce peuple frivole,
Peuple d'enfans courbés devant l'idole:
Il faut un monde aux vœux d'un conquérant;
Mais un jardin remplit ceux d'un amant.
Sous des tilleuls qui, mêlant leur feuillage,
Aux feux du jour oppoſoient leur ombrage,
Une voliere, en ces réduits charmans,
Empriſonnoit mille oiſeaux différens.
Des fils dorés entouroient cette enceinte,
Où l'on chantoit, où l'on aimoit ſans crainte.
De toutes parts mille arbuſtes ſemés
En couronnoient les lambris parfumés.
Du ſein des fleurs une eau riante & pure,
En jets brillans atteignoit la verdure.
Pour les élus, dans ce lieu réunis,
L'amour par-tout avoit poſé des nids.
On y voyoit la linotte étourdie,
Allant, venant, toujours vive & hardie,
Et la premiere à ſaluer le jour,
Rendre gaîment ſon hommage à l'amour;
A ſes côtés, le ſerin plus tranquille,
Amant plus tendre & chantre plus habile,
Qui ſe taiſoit, pour écouter la voix,
Les ſons plaintifs de l'Amphion des bois.
Fuyant la foule & les plaiſirs vulgaires,
Des tourtereaux, amans plus ſolitaires,

Bornés au ſoin d'être toujours heureux,
Chantant moins bien, ne s'en aimoient que mieux.
J'en reçus deux, puis-je compter leurs charmes,
Puis-je en parler, ſans répandre des larmes?
J'en reçus deux de la main de Zelmis,
Qui dès long-tems m'avoient été promis.
Tendre Nitor, ô Blandule plus tendre,
Oiſeaux plus chers que tous ceux du Méandre!
Leur col d'albâtre en blancheur ſurpaſſa
Le cigne heureux qui ſéduiſit Léda.
Peindrois-je bien leurs graces immortelles?
Leurs pieds de roſe & l'argent de leurs ailes?
Leurs doux ſoupirs, leur amoureuſe ardeur,
Leur beau plumage auſſi pur que leur cœur?
Zelmis voulut, ô ſouvenir que j'aime!
Dans leur priſon les conduire elle-même,
Et de ſa main à mes yeux les plaçant,
Multiplier & parer ſon préſent.
Lorſque Zelmis entr'ouvrit le treillage,
Que vis-je, ô dieux! quelle riante image!
Tous les oiſeaux, qu'elle enchanta ſoudain,
L'environnoient de leur folâtre eſſain.
A ſon aſpect, aucun n'étoit farouche:
Leurs becs ardens s'humectoient ſur ſa bouche.
L'un voltigeoit autour de ſes cheveux:
De ſes rubans l'autre agitoit les nœuds.

Mais ceux, hélas! qui l'aimoient dès l'enfance,
Et qu'elle alloit priver de sa présence,
Ceux-là sur-tout ne peuvent la quitter:
A les reprendre ils semblent l'inviter;
Semblent lui dire, implorant sa tendresse:
Qu'avons-nous fait, ô charmante maîtresse?
Ils se sauvoient, se cachoient dans son sein;
Ils connoissoient un aussi doux chemin.
En vain chassés par une main si belle,
Toujours, toujours ils revoloient près d'elle,
Et, redoublant leurs accens douloureux,
Lui roucouloient les plus tristes adieux.
Nos doux captifs peu faits à l'esclavage,
En longs regrets consumoient leur bel âge;
L'amour ordonne; ils vont être soumis:
Lui seul pouvoit consoler de Zelmis.
Jeune Blandule, il est tems d'être mere,
Et que Nitor sente l'orgueil d'un pere.
Je vois déjà ton plumage argenté,
Auprès de lui frémir de volupté.
Pour l'attirer, tu le fuis avec grace:
Son bec déjà dans le tien s'entrelace:
En lui cédant, tu caches tes desirs;
Et ta pudeur a doublé ses plaisirs.
Ce couple ainsi rappellant son courage,
Se renfermoit dans les soins du ménage,

S'entre-baiſoit, réchauffoit tour-à-tour
Ses tendres œufs, doux fruits de ſon amour.
De la voliere il étoit le modele.
On leur laiſſoit la branche la plus belle.
Par les attraits & ſur-tout par les mœurs,
De jour en jour ils conquéroient des cœurs;
On les citoit; & leur conſtance extrême
En impoſoit au moineau-franc lui-même.
Ah! laiſſons-les paiſiblement jouir
De ce bonheur, qui va s'évanouir.
Tout ici-bas eſt mêlé d'amertume:
La roſe naît; le ſoleil la conſume,
Et les humains comme les tourtereaux,
Dans les plaiſirs ont le germe des maux.

CHANT SECOND.

QUELS doux parfums, & que l'air eſt tranquille!
Des arbriſſeaux la tige eſt immobile;
Le ciel plus pur: dois-je en être ſurpris?
C'eſt aujourd'hui la fête de Zelmis.
Humbles gazons, vous ſervirez de trônes;
Flore, Zéphirs, préparons des couronnes:
Que ces boſquets ſoient peints de vos couleurs;
Que ces rameaux ſoient des branches de fleurs,

Que l'art ici, l'art par qui tout s'altere,
Ne mêle point ſa parure étrangere.
Qu'ai-je beſoin de ces dais faſtueux,
Où l'or ſemé vient fatiguer mes yeux?
De ces tapis, où l'adroite impoſture
Péniblement contrefait la nature?
Seule elle doit embellir ce ſéjour,
Et former ſeule un temple pour l'amour.
Toi qu'elle anime & que ſon ſouffle éveille,
Dieu du printems, prête-lui ta corbeille;
Sous ces berceaux, par vous-même arrondis,
Uniſſez-vous pour recevoir Zelmis.
Elle va donc, ſous ce naiſſant ombrage,
Se repoſer, ſourire à mon ouvrage!
L'air, le même air qu'ici j'ai reſpiré,
Pénétrera dans ſon ſein épuré!
L'arbre odorant que j'ai planté pour elle,
Sera touché par la main la plus belle!
Elle va donc, ſur ce riant ſéjour,
Lever ſes yeux, pour me faire un beau jour!
Plaiſir ſacré que le ciel nous diſpenſe,
O ſentiment, charme de l'exiſtence,
Toi, par qui ſeul je goûte le bonheur,
Et ne crains plus de rentrer dans mon cœur;
Toi, dont l'heureuſe & touchante magie
Change en inſtans le ſiecle de la vie;

O tact brûlant, dans l'ame renfermé,
Toujours actif & jamais consumé,
Qui doubles tout, nous fais chérir nos chaînes,
Et nous appris la volupté des peines,
Combien, hélas, me semble infortuné,
Et qui t'ignore & qui t'a profané!...
Qu'ai-je entendu! c'est Zelmis!.. oui, c'est elle..
Elle paroit, & tout se renouvelle.
Roses & lys, prêts à s'épanouir,
Tout dans ces lieux l'attendoit pour fleurir.
Ses longs cheveux flottent à l'aventure:
Elle est parée & n'a point de parure.
Sa robe vole en replis ondoyans:
Son sein se cache à l'ombre des rubans.
Elle intéresse, elle amuse, elle enchante:
Toujours folâtre, elle est toujours décente;
Elle connoît ce rire précieux,
Qui part du cœur, quand le cœur est heureux.
Phébus déjà, du plus haut de son trône,
Lance les feux qui forment sa couronne.
On se rassemble; on s'est déjà placé
Près de l'autel que Comus a dressé.
Elle s'assied: un pavillon de roses,
Jeunes comme elle, avec l'aurore écloses,
Parfume l'air & tient lieu de lambris:
L'amour y plane; il sourit à Zelmis,

Et ſur ſon front balance un diadême
De myrtes frais qu'il a cueillis lui-même.
Des inſtrumens les accords les plus doux,
Par intervalle arrivent juſqu'à nous.
L'œil de Zelmis & s'anime & s'enflame :
Tout ſon eſprit eſt puiſé dans ſon ame.
Sa belle main verſe dans les cryſtaux
Ce jus ambré, mûri ſur les côteaux.
De ſa vapeur, l'éclair de la ſaillie
Naît ſans effort, brille & ſe multiplie.
Chaque convive en ces momens heureux,
Boit le plaiſir dans la coupe des dieux.
L'air eſt plus frais : le folâtre Zéphire,
Sous la verdure exerçant ſon empire,
Diſperſe au loin les plus douces odeurs,
Qu'il vient d'extraire, en careſſant les fleurs.
Zelmis s'échappe, & court à la voliere,
Que ſon préſent doit lui rendre plus chere.
Elle y revoit ſes jeunes tourtereaux,
Bien moins heureux, mais toujours auſſi beaux.
A peine ils ont apperçu leur maîtreſſe ;
Dieux ! qui peindroit leurs tranſports, leur ivreſſe !
En cris de joie ils changent leurs ſoupirs ;
Ils quittent tout, leurs nids & leurs plaiſirs.
Il faut les voir lui porter leur hommage,
Paſſer leurs becs à travers le treillage,

Battre de l'aile, & tous deux s'élancer
Vers cette main qui vient les careſſer.
Ingrats humains, ſuivez de tels modeles:
Toujours heureux, & jamais infideles,
Ils ſont bien plus; on ne les voit jamais,
Ainſi que vous, oublier les bienfaits.
A ces amans un fils venoit d'éclore,
Gage chéri qui les unit encore:
Vers ſon berceau rappellés par ſes cris,
Ils ſemblent fiers de l'offrir à Zelmis.
Veillez ſur eux; gardez bien, me dit-elle,
Un ſi beau couple, un couple ſi fidelle.
Pendant ce tems, tous les autres oiſeaux
Par mille jeux font plier les rameaux.
Tout s'attendrit, tout brûle en ces aſyles:
On n'y voit point de cœurs froids & tranquilles:
La jouiſſance eſt un nouvel attrait;
L'amour renait de l'amour ſatisfait.
L'affreux dégoût, enfant de la foibleſſe,
N'y corrompt point cette immortelle ivreſſe.
Ce ne ſont point de paſſagers deſirs:
C'eſt le bonheur fixé par les plaiſirs.
Que de ſoupirs! que d'ardens ſacrifices!
Que de baiſers, de feux & de délices!
Chaque panier, dans ce ſéjour charmant,
Renferme un pere ou renferme un amant.

Triſtes mortels, cœurs glacés & paiſibles,
Ah! malheureux, qui n'êtes point ſenſibles;
Vous, ſages vains, qui raiſonnant toujours,
Effarouchez l'enfance des amours;
Et vous ſur-tout, innombrables coquettes,
Qui de nos feux égayez vos toilettes,
Dont le ſourire annonce nos tourmens,
Qui par orgueil commandez à vos ſens,
Accourez tous autour de ma voliere:
Que ce tableau vous frappe & vous éclaire.
Venez y voir l'image du bonheur,
L'amour ſans voile & ſans maſque trompeur;
Les deſirs vrais & la volupté pure,
Qu'à chaque inſtant reproduit la nature;
D'un peuple ailé ce délire éternel;
Ces œufs cachés ſous le ſein maternel;
Les doux refus de l'amante embellie,
L'art innocent de la coquetterie.
Venez apprendre avec mes tourtereaux
Tout ce qui ſeul pourroit charmer vos maux.
Apprenez d'eux le prix de la conſtance,
Et des baiſers la profonde ſcience;
Tous les ſecrets des tranſports amoureux,
L'art de jouir, & celui d'être heureux.
Sur ces objets, renouvellés ſans ceſſe,
L'œil de Zelmis ſe fixe avec tendreſſe.

Son front ſe voile; une douce langueur
Vient s'y répandre & parler à mon cœur.
Sa main ſur moi tombe avec négligence.
Zelmis ſe tait: voluptueux ſilence!
Bien plus ému, ſon ſein dans ce moment,
Reſſemble au lys agité par le vent.
Près de ces lieux par l'inſtinct enchaînée,
De ſon déſordre elle ſemble étonnée;
Pour le cacher accroît ſon embarras,
Veut fuir, revient, & tombe entre mes bras...
Pardonne, amour; amour, qu'elle étoit belle!
Tu m'enivrois; j'étois ſeul avec elle.
Son voile errant avoit quitté ſon ſein;
Son cœur battoit ſous ma tremblante main.
J'oſai, grands dieux! pouvois-je m'en défendre?
J'oſai cueillir le baiſer le plus tendre.
Oui, ſur ſa bouche, où reſpirent les fleurs,
J'oſai cueillir les premieres faveurs.
Premier baiſer, que vous avez de charmes!
Mais quelquefois vous coûtez bien des larmes.
Vous arracher, c'eſt vouloir vous ternir;
Pour vous goûter, il faut vous obtenir.
Qu'ai-je entendu? Précurſeur de l'orage,
Un vent affreux fait gémir le feuillage.
L'aſtre des nuits, dans ſon cours emporté,
Ne verſe plus qu'une pâle clarté.

La foudre gronde, & déchirant la nue,
Me laiſſe voir une ſphere inconnue;
Et dans les cieux ouverts & refermés,
L'éclair s'échappe en ſillons enflammés.
Dieux! voulez-vous, dans cette nuit obſcure,
Pour un baiſer, conſterner la nature?
Zelmis s'enfuit, peut-être ſans retour;
J'ai troublé ſeul le ſoir d'un ſi beau jour.
Le vent redouble, & pour dernier ravage,
De la voliere il briſe le treillage.
Un épervier, ô déſaſtre! ô douleur!
D'un vol bruyant y tombe avec fureur.
Figurez-vous l'alarme univerſelle!
J'entends gémir ſous la ſerre cruelle,
Ce peuple doux, paiſible & déſarmé,
Fait pour aimer, & fait pour être aimé.
Le raviſſeur enſanglante l'aſyle
De l'innocence & du ſommeil tranquille.
De toutes parts les nids ſont renverſés;
Les tendres œufs, amour, ſont fracaſſés.
Blandule, hélas! mere trop malheureuſe,
Couvroit ſon fils de ſon aile amoureuſe;
Et réſolue à lui ſervir d'appui,
En s'oubliant, ne tremboit que pour lui.
Le monſtre approche, à ſes yeux le dévore;
Teint de ſon ſang, il la pourſuit encore.

Nitor en vain déploie en ſon courroux,
L'ame d'un pere & le cœur d'un époux.
Nitor bleſſé ne ſauroit la défendre.
On la ravit à l'époux le plus tendre;
Et l'épervier, s'élevant dans les airs,
Porte ſa proie au fond de ſes déſerts.
Malheur affreux! ô nuit épouvantable!
Oui, telle fut cette nuit lamentable
Qui précéda les horribles deſtins
Et le trépas du plus grand des Romains.

CHANT TROISIEME.

SUR les rameaux abattus par l'orage,
Au frais matin l'oiſeau vient rendre hommage.
Déjà l'aurore, au front pur & riant,
De ſon écharpe embraſſe l'orient;
De ſon éclat déjà le ciel ſe dore,
Et par degrés l'univers ſe colore;
Elle s'étonne, & cherche en vain des fleurs,
Pour y verſer le tréſor de ſes pleurs.
Roſes & lys ſont tombés de leur trône;
Flore gémit de ſe voir ſans couronne.
Vertumne, en vain rappellant les zéphirs,
N'étale plus ſa robe de ſaphirs;

Et le ſoleil, perçant la nue obſcure,
Pourra lui ſeul réchauffer la nature.
Plein de Zelmis, occupé de mes feux,
Je ſavourois mes ennuis amoureux;
Et ce baiſer, qui l'avoit offenſée,
Venoit toujours s'offrir à ma penſée;
Douces langueurs, aimable ſouvenir,
Où ſe confond la peine & le plaiſir!
Je quitte enfin la retraite obſcurcie,
Où l'homme meurt, la moitié de ſa vie;
Aſyle ſombre, & qui ſert, tour-à-tour,
D'antre aux ſoucis, & de dais à l'amour.
Sous ces berceaux quelle horreur répandue?
Dieux! quels objets préſentés à ma vue!
Que je te plains, époux abandonné,
Des tourtereaux le plus infortuné!
De ſes ennuis rien ne peut le diſtraire;
Rien n'interrompt ſa douleur ſolitaire;
Il redemande aux échos attendris
Sa jeune amante, & ſon unique fils.
Tel autrefois le chantre de la Thrace
Aux antres ſourds apprenoit ſa diſgrace;
La rediſoit de réduit en réduit,
A la nuit ſombre, à l'aſtre qui la ſuit;
Du ciel barbare accuſoit l'injuſtice,
Et répétoit le beau nom d'Euridice.

Amour, amour, ſi mon cœur t'eſt ſoumis,
Rends-moi l'oiſeau que m'a donné Zelmis.
Tu ſais, amour, combien Zelmis eſt belle:
Tu la formas; tu dois agir pour elle.
L'amour alors arrêté dans Paris,
Cachoit les pleurs ſous le voile des ris;
De nos Laïs dirigeoit les caprices,
Formoit leur cœur, fertile en artifices;
Sur leurs habits & ſur leurs chars brillans
Répandoit l'or de nos ſots opulens;
De cent milords réglant les deſtinées,
Dans nos boudoirs il ſemoit leurs guinées;
D'un ſein fané relevoit les débris,
Récrépiſſoit de vieux attraits flétris,
Et triomphoit de voir l'adroite Hortenſe
Plaire, à trente ans, par un air d'innocence.
Enfin ce dieu, de ruſes excédé,
L'aile trainante & le carquois vuidé,
Las & content, s'en alloit à Cythere,
Se repoſer ſur le ſein de ſa mere.
Sous mes tilleuls il s'arrête un moment;
Sous ces tilleuls, où Nitor gémiſſant
Faiſoit entendre une voix ſi touchante,
Et rappelloit ſa malheureuſe amante.
L'amour, avant de retourner aux cieux,
Veut s'égayer par quelques nouveaux jeux.
Toujours léger, dangereux & frivole,

Il eſt cruel, même alors qu'il s'envole;
Et lorſqu'à nuire il vient de s'occuper,
Le dieu malin ſe délaſſe à tromper.
Point de repos; ſignalons ma puiſſance,
Et de Nitor éprouvons la conſtance,
Dit-il, voyons s'il mérite le prix
Que je lui garde, & les ſoins de Zelmis.
Lorſque tout vole à des ardeurs nouvelles,
Les tourtereaux ſont-ils les ſeuls fidelles?
Puis-je le croire? Il dit; & de ſa main,
Dans la voliere il introduit ſoudain
Un autre oiſeau, l'image de Blandule;
C'eſt elle-même, ou du moins ſon émule.
A cet aſpect Nitor eſt enchanté:
Déjà près d'elle il s'eſt précipité:
Ivre de joie, heureux par l'impoſture,
L'amant charmé ne ſent plus ſa bleſſure;
Mais s'élançant vers l'ombre du bonheur,
Il eſt bientôt averti par ſon cœur.
Tous les oiſeaux autour d'elle s'empreſſent:
Leurs becs unis à l'envi la careſſent;
C'eſt leur Blandule échappée au trépas.
Tous ſont trompés; Nitor ſeul ne l'eſt pas.
Le même inſtant voit éteindre ſa flame;
L'erreur des yeux ne va point juſqu'à l'ame.
Il eſt, il eſt d'inviſibles attraits,
Dont le cœur ſeul a connu les ſecrets.

Tendre Blandule, oui, c'eſt ta reſſemblance,
C'eſt ta beauté, mais non ton innocence.
Sous ces boſquets où la belle Cypris
Sourit aux jeux de ſes oiſeaux chéris,
Son fils lui-même éleva cette Hélene,
Au milieu d'eux prenant des airs de reine.
Elle attiroit cent jeunes tourtereaux,
Et leur donnoit cent pigeons pour rivaux.
Combien hélas, furent quittés par elle?
Toujours charmante, & toujours infidelle,
Elle amuſoit les loiſirs de l'amour,
Qui la forma pour briller à ſa cour.
Comme ſon maître, elle eſt légere & vive,
Toujours enchaîne & n'eſt jamais captive.
Ce dieu ſouvent la poſoit ſur ſon ſein,
Lui ſourioit, careſſoit de la main
Les lys mouvans de ſon aile badine,
Mouilloit ſon bec ſur ſa levre enfantine,
Et lui ſouffloit les folâtres deſirs,
Et l'inconſtance, & le goût des plaiſirs.
Ton ennemie eſt déjà ſous les armes.
Nitor, Nitor, vaincras-tu tant de charmes?
Lorſqu'à ſes yeux le plaiſir a brillé,
L'amour ſéduit eſt bientôt conſolé.
Près de Nitor, déjà l'enchantereſſe,
Pour mieux lui plaire, imite ſa triſteſſe.
Il faut la voir avec empreſſement

Suivre les pas de ſon nouvel amant,
Le prévenir par mille ſoins perfides,
Riſquer ſouvent des careſſes timides,
Ne point quitter le rameau qu'il choiſit,
Renouveller le duvet de ſon lit,
Et ſous les ſoins de l'amante inquiette
Cacher la fraude & l'art de la coquette.
Nitor réſiſte : on s'arme de courroux ;
On veut le vaincre en le rendant jaloux.
A cent oiſeaux elle affecte de plaire ;
Corrompt, hélas ! les mœurs de la voliere ;
Aux tourtereaux ſi conſtans, ſi vantés,
Elle apprend l'art des infidélités,
L'art de trahir ! elle entraîne, elle amuſe :
Des cœurs gâtés le plaiſir eſt l'excuſe.
A peine écios, l'œuf périt ſans chaleur :
L'épouſe en vain fait parler ſa douleur :
L'épouſe ennuie, & n'eſt point écoutée :
La courtiſanne eſt ſeule reſpectée,
Diviſe tout, briſe les plus ſaints nœuds,
Et s'embellit, en faiſant des heureux.
Telle autrefois on vit la jeune Armide,
Cachant ſes vœux ſous un maintien perfide,
De notre foi ſéduire les ſoutiens,
Et diviſer tout le camp des chrétiens.

Parmi ces feux, ce trouble, cette ivreſſe,
Nitor commence à craindre ſa foibleſſe :

Il interrompt ſes lugubres accens ;
Et le deſir vient effleurer ſes ſens.
Plus ſage alors, l'adroite tourterelle
Prend un maintien, & lui paroit plus belle,
Vole avec lui de rameaux en rameaux,
Avec dédain éconduit ſes rivaux,
Et ſous l'abri d'un tranquille feuillage,
Va pour lui ſeul déployer ſon plumage.
La voyez-vous ſuivre le beau Nitor,
Le béqueter, le béqueter encor,
Développer mille graces nouvelles,
Éparpiller l'albâtre de ſes ailes,
Et s'agiter, & peindre le deſir,
Et roucouler le ſignal du plaiſir ?
Nitor ſoupire ; il combat, il balance.
Quel doux chemin nous mene à l'inconſtance !
Déjà leurs becs viennent ſe careſſer :
Leurs cols déjà ſont prêts à s'enlacer ;
Voici l'inſtant... ô courage ! ô prodige !
Nitor ſoudain reconnoit le preſtige.
Nitor s'envole ; il fuit, il eſt vainqueur ;
Blandule encor va régner ſur ſon cœur.
Triomphe enfin ; ta Blandule eſt ſauvée.
Zelmis l'aimoit ; l'amour l'a conſervée.

Dans ces momens, ſur un rameau voiſin,
Elle attendoit quel ſeroit ſon deſtin.
Son cœur flottant, lorſque Nitor balance,

S'ouvre à la crainte & s'ouvre à l'eſpérance.
Elle retient ſes tendres mouvemens,
Et ſes ſoupirs, & ſes roucoulemens.
Voyant, hélas! ſa rivale ſi belle,
Elle a tremblé d'aimer un infidelle.
Mais ſûre enfin des feux de ſon époux,
Elle ſe livre aux tranſports les plus doux,
Se précipite, & d'une aile légere,
Paſſe, repaſſe autour de la voliere.
Nitor la voit; ce n'eſt plus une erreur.
Il croit ſes yeux; il en croit plus ſon cœur.
Dans ſes regards que d'amour ſe déploie!
Il meurt, renaît, & ſe pâme de joie.
Que de baiſers, par ces tendres oiſeaux,
Donnés, reçus, en dépit des barreaux!
Zelmis accourt, par moi-même conduite.
Dieux! quel tableau! comme ſon cœur palpite!
Déjà Blandule a volé ſur nos pas,
Nous reconnoît, & tombe entre nos bras.
Combien Zelmis la flatte & la careſſe!
Combien Nitor lui prouve ſa tendreſſe!
Tous deux enfin, par l'amour réunis,
Vont être heureux ſur le ſein de Zelmis.
Dans leur réduit la paix eſt revenue;
La corruptrice eſt déjà diſparue;
Et dans ce jour, à jamais fortuné,
Juſqu'au baiſer, tout me fut pardonné.

ÉPITRE

A CATHERINE II,

IMPERATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

De tous les objets qui nous environnent, & de tous ceux que peut créer l'imagination, rien n'eſt étranger à la poéſie. Auſſi variée que la nature, elle lui rend en fictions tout ce qu'elle en reçoit en réalité. Elles ſe prêtent des ſecours mutuels, & les ornemens de l'une compoſent toujours la parure de l'autre.

Telle eſt l'idée que je me ſuis faite de l'art des Miltons, & des Voltaires : des eſprits froids voudroient en vain lui donner pour limites, les limites même de leur génie ; a poéſie étend ſes ailes, & plane au-deſſus deux. Elle deſcend quelquefois de cette ſphere brillante,

& ſe montre ſous des traits moins fiers ; la flamme qui brûloit ſur ſon front, fait place à des rayons plus doux. La déeſſe impoſante devient une mortelle aimable, qui retrouve en ſéduction ce qu'elle vient de perdre en majeſté. Le monde phyſique, le monde moral, les plis les plus ſecrets du cœur humain, l'éclair de la penſée, tout lui eſt aſſujetti, tout s'anime & ſe reproduit par elle.

Mais, parmi les ſujets innombrables qu'elle embellit de ſes couleurs, elle doit préférer ſans doute ceux qui la ramenent à la nobleſſe de ſon origine. Le berceau de la poéſie étoit entouré de vertus. Les premiers poëtes furent les premiers légiſlateurs, les premiers pontifes ; ils ne célébroient que la divinité, & les belles actions des hommes qui lui reſſemblent. Ils éterniſoient la gloire des bienfaiteurs du monde, & l'opprobre de ſes tyrans. Quel art ſublime ! & combien ſont coupables ceux qui l'ont dégradé !

Qu'on ne diſe point que ſon appauvriſſement vient de la diſette des modeles. Le bien & le mal ſont repartis ſur chaque ſiecle dans une égale meſure. Il n'y a de différence que dans la forme. La même alternative de vices & de

vertus ramene naturellement les mêmes satyres & les mêmes éloges. Depuis que ce globe existe, tous les peuples unis en corps de nation, se sont ressemblés, si l'on en excepte les habits, le langage, & quelques usages ridicules que l'on confond trop souvent avec les mœurs générales.

Ces fous mélancoliques, qu'on appelle moralistes, & qui perdent la morale, ont prononcé que ce siecle-ci est plus corrompu qu'un autre; je ne crois ni à leur délire, ni à leur décision. Chaque jour fournit de grands exemples, & des actes de bienfaisance, dignes des âges les plus épurés, & qui n'attendent que des panégyristes.

Parmi ces actions qui méritent une place dans les fastes de l'humanité, on ne doit point oublier ce que vient de faire l'impératrice de Russie pour un homme de lettres célebre, mais qu'une considération infructueuse ne mettoit point à l'abri de l'infortune. M. Diderot, par une de ces circonstances que le génie dédaigne de prévoir, se trouvoit réduit à se défaire de sa bibliotheque. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis, qui bientôt le rendi-

rent public. Le bruit en parvint jusqu'au trône d'une souveraine qui protege à cinq cents lieues de nous les arts & la philosophie.

Voici la lettre qu'elle a fait écrire à ce sujet à un de ses correspondans, homme de lettres lui-même, & ami de M. Diderot.

A Pétersbourg, ce 5-16 mars 1765.

" LA protection généreuse, monsieur, que
„ notre auguste souveraine ne cesse d'accorder
„ à tout ce qui a rapport aux sciences, & son
„ estime particuliere pour les savans, m'ont
„ déterminé à lui faire un fidele rapport des
„ motifs qui, suivant votre lettre du 10 février
„ dernier, engagent M. Diderot à se défaire de
„ sa bibliotheque. Son cœur compatissant n'a
„ pu voir sans émotion que ce philosophe si
„ célebre dans la république des lettres, se
„ trouve dans le cas de sacrifier à la tendresse
„ paternelle l'objet de ses délices, la source de
„ ses travaux & les compagnons de ses loisirs.
„ Aussi Sa Majesté Impériale, pour lui donner
„ quelques marques de sa bienveillance, &
„ l'encourager à suivre sa carriere, m'a chargé
„ de

„ de ne faire pour elle l'acquiſition de cette
„ bibliotheque au prix de quinze mille livres
„ que vous propoſez, qu'à cette ſeule condi-
„ tion, que M. Diderot, pour ſon uſage, en
„ ſera le dépoſitaire juſqu'à ce qu'il plaiſe à
„ Sa Majeſté de la faire demander. Les ordres
„ pour le paiement de ſeize mille livres ſont
„ déjà expédiés au prince Galitzin, ſon miniſ-
„ tre à Paris. L'excédant du prix, & toutes
„ les années autant, eſt encore une nouvelle
„ preuve des bontés de ma ſouveraine pour
„ les ſoins & peines qu'il ſe donnera à for-
„ mer cette bibliotheque. Ainſi c'eſt une affaire
„ terminée.

„ Témoignez, je vous prie, à M. Diderot
„ combien je ſuis flatté de l'occaſion d'avoir
„ pu lui être bon à quelque choſe. J'ai l'hon-
„ neur d'être, monſieur, &c.

Signé, J. BETZKY.

Peut-on ſe défendre, en liſant cette lettre, de cette émotion délicieuſe, de cet épanouiſſement de l'ame, que produit toujours le ſpectacle ou le récit d'une belle action? Que de ménagemens & de délicateſſe! Combien la re-

connoiſſance eſt douce, quand la main du bienfaiteur ſe cache, & ne laiſſe voir que le bienfait! L'art d'obliger ainſi, eſt un art vraiment digne du trône. Il ſemble au vulgaire, que les ſouverains, ces êtres privilégiés, ſi peu faits à ſe croire nos égaux, pourroient ſe diſpenſer, lorſqu'ils répandent leurs graces, de ces égards ingénieux qui ſont des devoirs pour les particuliers.

Mais les grandes ames dépouillent tous ces préjugés brillans, cette féerie des rangs & des honneurs, ce triſte ſentiment de ſupériorité qui briſe tous les liens, détruit tous les rapports, & corrompt la ſource même de la bienfaiſance. Elles réduiſent le monarque au titre primitif, au titre ſacré d'homme, obligé de ſecourir ſon ſemblable.

Tels ont été ſans doute les motifs ſublimes qui ont conduit l'Impératrice dans le bel exemple qu'elle vient de donner aux ſouverains. Quelle leçon ſur-tout pour ces protecteurs ſubalternes, qui ne ſont que vains, & ſe vantent d'être ſenſibles, qui rendent vil le malheureux qu'ils obligent, lui font boire la lie du bienfait, paient des flatteurs, penſionnent

des eſclaves, achetent des victimes, & juſtifieroient preſque les ingrats qu'ils font, ſi le plus bas des vices pouvoit trouver une excuſe. Entre la plus affreuſe indigence & la protection d'un ſot, il ne faut pas balancer un moment. Le malheur n'eſt rien auprès de l'humiliation. L'aviliſſement eſt une mort lente qui ne laiſſe pas même à l'ame le droit conſolant de ſe croire immortelle ; & l'orgueil, ce vice de la proſpérité, eſt ou doit être la vertu de l'infortune.

Mais n'altérons point par ces triſtes réflexions le plaiſir pur que doit laiſſer dans tous les cœurs ſenſibles, le trait que j'ai oſé célébrer pour l'honneur du trône, l'émulation des rois, & le bien de l'humanité.

ÉPITRE
A CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

BRILLANTE encor des fleurs de l'âge,
Tu ceignis le bandeau des rois;
Le Soli-kam te rend hommage;
La Nœva, fiere de ſes droits,
Aime à réfléchir ton image,
Et ſans envier l'or du Tage,
Roule ſes glaçons ſous tes loix.
Tu régis cet empire immenſe,
Dont la nuit couvre l'orient,
A l'inſtant que des feux qu'il lance
Le jour embraſe l'occident.
Un vaſte & merveilleux ouvrage, (*)
Ce lien de deux grands états,
Te fait toucher à ces climats
Où, reſpectable ſans combats,
On eſt ſoumis ſans eſclavage;
A ces rivages floriſſans,

(*) *La grande muraille.*

Habités par ce peuple antique,
Qui depuis près de cinq mille ans,
Dans un calme philoſophique,
Echappe au ravage des tems;
Sous le voile de ſes pagodes
Adore un Être protecteur;
Trafique avec nous de ſes modes,
Et garde pour lui ſon bonheur.
Mais tout ce brillant apanage,
Ces titres ſuperbes & vains,
Et ce dangereux avantage
De gouverner quelques humains,
Ne ſont rien aux regards du ſage.
Il vient, la balance à la main,
S'aſſeoir ſur les marches du trône.
Ses yeux, fermés ſur la couronne,
Ne fixent que le ſouverain.
Le cri d'une injuſte victoire,
Qui ſe mêle au cri des mourans,
Egorgés des mains de la gloire,
Pour l'affreux plaiſir des tyrans;
Tout pouvoir qui nuit & qui bleſſe,
Tout ſceptre lâchement porté,
Et tout laurier enſanglanté,
Sont vils aux yeux de la ſageſſe.
Quand elle oſe élever ſa voix,

C'eſt pour ceux que le ciel fit naître
Puiſſans & juſtes à la fois ;
A qui l'on permet d'être rois,
Parce qu'ils ſont dignes de l'être ;
Pour qui l'auguſte vérité
N'a point encor perdu ſes charmes ;
Qui, comme toi, ſechent les larmes
De la plaintive humanité ;
Dont l'inquiete bienfaiſance
Adoucit les ſecrets tourmens
De la courageuſe indigence ;
Des muſes ranime les chants,
Et va répandre l'abondance
Dans l'aſyle obſcur des talens.
Combien il faut que l'on t'admire,
Et qu'on répete à l'univers,
Qu'une ſouveraine reſpire,
Dont les yeux ſont toujours ouverts
Sur l'infortuné qui ſoupire,
Qui prévient ſes timides vœux,
Du bienfait tremble de l'inſtruire,
Et dans un tranſport généreux,
Loin des bornes de ſon empire,
Cherche à faire encor des heureux !
Ainſi ce globe de lumiere,
Qui, ſous un ciel brillant & pur,

Pourſuivant ſa vaſte carriere,
Roule des flots d'or & d'azur,
D'un ſeul point luit ſur tous les mondes,
Eclaire le noir Africain,
Blanchit la perle au ſein des ondes,
Et dans ſes cavernes profondes,
Va mûrir l'or du Mexicain.
Par tes ſoins il va donc renaître
Ce philoſophe reſpecté,
Et qui fut malheureux, peut-être
Pour trop aimer la vérité.
Déſormais, vainqueur de l'envie,
Dans ſon heureuſe obſcurité,
Il peut, ſans redouter la vie,
Aller à l'immortalité.
Homere, Virgile, Pindare,
Vous ne lui ſerez point ravis.
Une faveur ſublime & rare
Lui rend ſes dieux & ſes amis;
Ses vrais amis, les ſeuls fidelles,
Les ſeuls que l'on retrouve, hélas!
Au ſein des diſgraces cruelles;
Les ſeuls qui ne ſoient point ingrats.
Dans le cours de ces doctes veilles,
De ces laborieuſes nuits,
Qui font éclorre les merveilles

Dont nous allons être enrichis,
D'un esprit actif & paisible
Il poursuivra ses longs travaux,
Sans craindre le retour horrible
Des soucis, pires que les maux.
Il aura du plaisir encore
A voir, dans son humble séjour,
Poindre la clarté de l'aurore
Et les premiers feux d'un beau jour.
Alors, si tu viens à paroître,
Toi, sa fille, objet de ses vœux,
Des pleurs couleront de ses yeux.
Orgueilleux de t'avoir fait naître,
Il osera se croire heureux,
Dans l'espoir que tu pourras l'être;
Et, te soulevant dans ses bras,
Bénira la main tutélaire,
Qui par des secours délicats
Tranquillise le cœur d'un pere.
Quel grand exemple pour les rois!
Leur suprême magnificence
Brille moins dans la récompense,
Que dans l'équité de leur choix.
Poursuis, illustre CATHERINE!
Tu sens ces grandes vérités,
Par qui sont toujours cimentés

Les trônes que le ciel deſtine
A de hautes proſpérités.
PIERRE s'éleve ; la Ruſſie,
Pour naître, attendoit ce héros.
Sous les ailes de ſon génie
Il va féconder ce chaos ;
En vain ſon ſang brûle & bouillonne,
Il eſt toujours maître de ſoi ;
Il ſait deſcendre de ſon trône,
Pour y remonter en grand roi.
Il foule aux pieds ces vains fantômes,
Qui pouvoient retarder ſes vœux.
PIERRE a ſu te créer des hommes,
Et tu ſauras les rendre heureux.
Borné par toi dans ſa puiſſance,
Par toi reſſerré dans ſes biens,
L'oiſif clergé que tu retiens
Dans une paiſible indolence,
Ne dévore plus la ſubſtance
Des plus utiles citoyens.
Déjà dans une cour polie
Tout ſert & prévient tes deſirs ;
Ta voix excite l'induſtrie,
Le goût ennoblit tes plaiſirs.
L'eſſain des amours t'environne ;
Je les vois, jouant près du trône,

A la palme auguſte des arts
Enlacer les fleurs les plus vives,
Et réchauffés par tes regards,
Ne point envier d'autres rives.
Tu ne dois point le dédaigner,
Ce culte flatteur & ſincere;
Plus d'une femme a ſu régner;
Bien peu de reines ont ſu plaire.
Jouis de ces faveurs des cieux.
Pour moi, caché ſous un nuage,
Permets que j'échappe à tes yeux.
Content, à l'abri de l'orage,
Je ne demande rien aux dieux.
Si j'avois été malheureux,
Tu n'aurois point eu mon hommage.

LE POT-POURRI,

ÉPITRE

A QUI ON VOUDRA.

Ainsi donc, changeant de pinceau,
Ma muse docile & volage,
Va, pour toi, de notre voyage
Crayonner le léger tableau.
Mais laisse-moi, belle Émilie,
L'heureuse & douce liberté
De me livrer à ma folie.
La nature toujours varie;
D'objets en objets emporté,
Je veux imiter sa magie
Qui naît de la diversité.
Loin de moi le style apprêté,
Et la froide monotonie.
Tantôt disciple d'Hamilton,
Qu'à tous nos sages je préfere,
Je m'efforcerai, pour te plaire,
D'imiter son aimable ton;

Tantôt, ſérieux par prodige,
Et raiſonnable par accès,
Je ſortirai de mon vertige,
Je rembrunirai tous mes traits.
Sombre comme un docteur de Londre,
Je me guinderai vers les cieux,
Et je t'ennuirai de mon mieux:
C'eſt de quoi j'oſe te répondre.
Quelquefois même plus heureux,
Je t'arracherai quelques larmes.
Le ſentiment ſi plein de charmes,
Viendra ſe mêler à mes jeux.
Philoſophe dans mon délire,
Je m'applaudis de ſoupirer.
Celui qui ne ſait pas pleurer,
N'a pas acquis le droit de rire.
Me voilà prêt, allons, ſuis-moi.
Tu crains la longueur de la route?
Mille fleurs y naîtroient ſans doute,
Si je la faiſois avec toi.
Nos chevaux, pleins d'honneur & d'ame,
Nous traînent en grand appareil,
Et déjà reſpirent la flame,
Comme les courſiers du ſoleil.
Déjà dans notre courſe agile,
Nous voyons fuir ces beaux remparts,

Où s'endort un peuple futile
Au sein des plaisirs & des arts.
Déjà sur un côteau fertile
Nous laissons errer nos regards,
Lassés du faste de la ville,
Où l'ennui roule dans des chars.
Du zéphir l'haleine est plus pure;
D'un lieu tristement fortuné
Nous quittons l'air empoisonné,
Pour les parfums de la nature.
Et le plaisir, & le chagrin,
Tout est compensé dans le monde;
Oui, dans cet immense jardin
La rose avec l'épine abonde.
Dieu fit, je le crois volontiers,
Pour l'agrément de nos voyages,
Ces beaux vallons, ces payſages;
Mais, pour le supplice des sages,
Le diable a créé les rouliers.
Que peut une frêle voiture
Contre ces gros mondes roulans,
Traînés par six monstres pesans,
Aussi mal appris, je te jure,
Que leurs guides impertinens,
Toujours ivres, toujours jurans,
Aveugles, sourds, impitoyables,

Qu'il faut tuer de tems en tems,
Pour les rendre un peu plus traitables.
Grace aux chocs devenus fréquens,
Cent fois notre conque légere
Penſa ſe briſer comme un verre,
Et nous laiſſer, le long des champs,
Philoſopher ſur la pouſſiere.
A la fin un peu mécontens,
Appellant l'adreſſe à notre aide,
A ces petits déſagrémens
Nous fûmes chercher le remede,
Chez un armurier d'Orléans.
Nous prîmes chacun, ſans mot dire,
Un de ces tubes menaçans,
Qui, lorſqu'on les préſente aux gens,
Font que ſoudain on ſe retire.
Comme la frayeur rend polis!
Il falloit voir, humbles, ſoumis,
Tous nos animaux de la veille,
D'un certain éclat éblouis,
Se détourner, baiſſer l'oreille,
Et ſaluer nos deux fuſils.
Sans embarras & ſans contrainte,
En vainqueurs nous marchons enfin;
Et le ſpectacle de leur crainte
Charme les ennuis du chemin.

Que dis-je ! l'ennui, je t'assure,
Sous un ciel toujours varié,
Loin du bruit & de l'imposture,
N'approche point de l'amitié
Qui voit sourire la nature.
O lieux ! ô rivages chéris !
Fleuve fécond, superbe Loire,
Jamais, jamais tes bords fleuris,
Où Cérès, le front ceint d'épis,
Étale sa pompe & sa gloire,
Le cours paisible de tes eaux,
Ces prés, ces bois & ces côteaux
Ne sortiront de ma mémoire....
Quels feux colorent l'horizon !
O dieux ! quelle belle soirée !
Du soleil le dernier rayon,
Jouant sur la voûte azurée,
Ne peut quitter cette contrée,
Malgré l'ordre de la saison.
Son or & sa pourpre mobiles,
Au fond des flots sont réfléchis.
La présence de deux amis
L'a suspendu sur ces asyles.
Il voit en son immense cours
Cent mille amans & leurs maitresses,
Se jurant de fausses tendresses,

Gémir dans le ſein des amours.
Il voit des ames orgueilleuſes
Qui n'ont que leurs deſirs pour loix.
Il voit des vertus faſtueuſes,
Des rois malheureux d'être rois.
De toutes parts il voit le crime,
Sous cent formes multiplié,
Et preſque jamais l'amitié
Ne s'offre à ſon regard ſublime.
Cette noble fille des cieux,
Toujours plus riante & plus belle,
Quand elle vient frapper ſes yeux,
Vaut bien qu'il s'arrête pour elle.
Enfin ſon diſque éblouiſſant
Roule ſous un autre hémiſphere,
Et Phébé vient en rougiſſant
Nous prêter ſa douce lumiere.
Remplis de ces vaſtes objets,
Offerts par des plaines fécondes
Qu'entourent les plus belles ondes,
Où regne une touchante paix,
Nous nous diſions : que ce rivage
Du bonheur nous peint bien l'image!
Ici rien n'attriſte les yeux.
O ciel! dans un ſi court voyage
Aurions-nous trouvé des heureux?

Le payſan laborieux,
Recueillant le fruit de ſon zele,
N'a-t-il à craindre dans ces lieux,
Ni la taille ni la gabelle?
Ce pays, par-tout habité,
Eſt par-tout riant & tranquille.
N'eſt-il point encore infecté
Par l'avarice de la ville?
Inſpirés par l'humanité,
Nous chériſſions de ſi doux ſonges.
Au défaut de la vérité,
Il faut embraſſer des menſonges,
Du récit j'obſerve les loix;
Quand on conte, il faut aller vîte.
Je ne t'arrête point au gîte,
Et je touche aux remparts de Blois.
Déjà s'éleve dans la nue
Cet amphithéatre vanté,
Qui, par la Loire répété,
Satisfait doublement la vue.
On découvre ſur la hauteur
Ce palais vaſte & magnifique
Qu'habite, au ſein de la grandeur,
Avec un faſte canonique,
Dans le coſtume évangélique,
Un des apôtres du Seigneur.

Tu connois ce châtel antique
Que fit bâtir François Premier;
Mazure bizarre & gothique,
Mais qu'il ne faut point oublier.
Sur-tout ſon concierge fidele
Mérite bien d'être cité.
C'eſt un monſieur, tout plein de zele,
Et très-plaiſant en vérité.
Malgré la peſanteur de l'âge,
Et ſes deux aunes de viſage,
Il va grimpant, trottant, ſoufflant;
Vous indique chaque paſſage,
Et s'extaſie à tout inſtant.
Il voit de la magnificence
Où l'on ne voit que des débris;
Il n'eſt point de trou de ſouris,
Qui ne faſſe honneur à la France.
Dans les recoins les plus obſcurs
Très-gravement il vous promene;
Il vous fait admirer les murs
Comme les murs de porcelaine.
Souvent, pour vous inſtruire mieux,
Il s'arrête, ferme les yeux,
Met ſes deux mains ſur ſa bedaine,
Et puis, voilà mon gros menteur
Qui, ſans oſer reprendre haleine,

Vous dit tout ſon château par cœur.
Paſſons des diſcours ſi ſublimes.
Dans ce château, jadis fameux,
Où, parmi les ris & les jeux,
La haine marquoit ſes victimes,
Séjour brillant & dangereux,
Où logeoient les rois & les crimes,
Logent aujourd'hui la candeur,
Et la vérité ſans nuage,
La vertu ſans trop de rigueur,
Et le bon ton ſans étalage.
Par fois on y rencontre un ſage,
Juſqu'à plaire oſant s'abaiſſer;
Un bon humain, très-peu ſauvage,
Qui fait rire & qui fait penſer;
Savant ſans faſte & ſans rudeſſe;
Charmant, quoiqu'il diſe la meſſe:
Un ſimple, un fortuné mortel,
Qui ne rougit point d'être aimable,
Et fait quitter le ſaint autel,
Pour venir s'amuſer à table.
Qu'avec plaiſir j'ai contemplé
Ce ſéjour (*) reſpecté par l'âge,
Où l'on vit jadis aſſemblé
Un vénérable aréopage!

(*) *La ſalle où ſe tenoient autrefois les états.*

Dans ce vaſte aſyle autrefois
L'altiere & puiſſante nobleſſe,
Le clergé toujours plein d'adreſſe,
Et le peuple immolé ſans ceſſe,
Peſoient & défendoient leurs droits:
Aujourd'hui, c'eſt dans ce lieu même
Que, le jour penchant vers ſa fin,
Des Bléſoiſes le jeune eſſain
Vient rendre hommage au dieu ſuprême
Qui tient un flambeau dans ſa main.
L'obſcurité les favoriſe
Sous ces lambris majeſtueux.
Chaque colonne a ſa deviſe,
Ses vers & ſon chiffre amoureux.
Les meres en ſont exilées;
On n'entend que tendres ſoupirs,
Et ces voix inarticulées,
Organes confus des plaiſirs.
L'amour dans les airs s'y balance,
Applaudit à ces doux ébats,
Et rit de tenir ſes états,
Où ſe tenoient ceux de la France.
Dans ces effets, qui ſont des jeux,
Je reconnois la main des dieux.
Tout meurt, ſe diſſout & s'écoule;
Tout renaît ſous des traits divers.

Le torrent des âges qui roule
Uſe & reproduit l'univers.
Athenes n'eſt plus qu'un village;
Les arts fleuriſſent à Berlin.
Le François frivole & volage
Peut ceſſer de l'être demain.
Du midi le nord eſt l'école,
Le Ruſſe eſt devenu badin;
On dit la meſſe au capitole.
Prêtant le flanc de toutes parts,
Rome en proie aux eſprits crédules,
A des croix au lieu d'étendards;
Et c'eſt un vieux pontife en mules
Qui regne où régnoient les Céſars.
O tems! exerce ton ravage,
Et plane ſur les élémens.
De ce monde, où paſſe le ſage,
Sappe en ſecret les fondemens.
Que me fait ta faux vengereſſe,
Si je conſerve des deſirs,
Si l'ami, que le ciel me laiſſe,
Préſide à mes heureux loiſirs,
Si tu reſpectes mes plaiſirs,
Et les charmes de ma maitreſſe?
Mais de ces différens tableaux,
Qu'a tracés ma muſe légere,

Amante des objets nouveaux,
Venons à ceux que je préfere.
Ciel, quel ſpectacle attendriſſant!
Je vois, dans leur tranſport ſincere,
Une fille, un fils, une mere,
Rire & pleurer en s'embraſſant.
Tu partageas bien cette joie,
Toi, le témoin de leur bonheur,
Toi, dont le front ſerein déploie
Et la franchiſe & la candeur;
O toi! philoſophe ſenſible,
Qui, dans ta retraite paiſible,
Jouis du ciel & de ton cœur.
Réjouis-toi, ma tendre mere,
Toi, la mere de mon ami;
Tu n'es point heureuſe à demi,
On t'aime autant qu'on te révere.
Renais au ſein de tes enfans:
Que leur jeuneſſe te couronne,
Et que l'éclat de leur printems
Embelliſſe encor ton automne!
Ce ſont deux fleurs, tu le vois bien,
Que fit éclorre la nature,
Pour ſervir enfin de parure
A l'arbre qui fut leur ſoutien.
Notre compagne de voyages

Eſt plus aimable que jamais.
Compte qui voudra ſes attraits,
Je n'aime point les longs ouvrages.
Loin du tourbillon des amans,
Libre, ſatisfaite & tranquille,
Elle moiſſonne dans les champs
De nouveaux charmes pour la ville.
Fuyant les dieux & leurs lambris,
C'eſt Vénus qui ſe fait bergere.
Malheureuſement le pays
Eſt très-ſtérile en Adonis.
On prétend qu'il n'en fournit guere;
Et Mars, qui vaudroit encor mieux,
Mars, à vaincre toujours habile,
De Chambor a quitté l'aſyle,
Pour aller habiter les cieux.

On ne fait point feindre au village.
Une ſimple & champêtre cour
Vient offrir à mon jeune ſage
Des cœurs ſans fard, un pur hommage,
Payés du plus juſte retour.
Maître Colas & maître Pierre,
Bons Auvergnacs, remplis de ſens,
Très-peu verſés dans la grammaire,
Prononcent leurs lourds complimens,
Bien incultes, bien éloquens,

Bien au deſſus du fade encens
De la politeſſe ordinaire.
Oui, j'aime mieux ces vrais humains,
Ne toiſant jamais leur langage,
Que ces diſcoureurs enfantins,
Toujours enchaînés par l'uſage,
Qui vont diſtillant la fadeur,
Que rien n'attendrit & ne touche;
Qui vous diſent avec la bouche
Ce qu'il faut dire avec ſon cœur.
Ah! ſans ceſſe je me rappelle
Ce jour de fête & de bonheur,
Cette ſcene pour moi nouvelle,
Que dédaigneroit la grandeur,
Toujours froide & toujours cruelle.
Dès le matin, dans le château
On fit entrer tout le village.
Téniers, prête-moi ton pinceau,
Toi, la Fontaine, ton langage;
J'en ai beſoin pour ce tableau.
Déjà le flageolet gothique
A donné le ſignal des jeux;
Et de l'allégreſſe ruſtique
L'éclat brille dans tous les yeux.
On ſe mêle, on choiſit ſa place,
Par inſtinct on va s'embraſſer;

Déjà chaque main s'entrelace,
Et le grand rond va commencer.
De cris joyeux le ciel réſonne;
Colinette, pour refuſer
Ce que pourtant Liſe abandonne,
Vous attrape un bon gros baiſer,
Qu'en riant Mathurin lui donne.
Sans trop ſonger aux ſpectateurs,
On fait faire un ſaut à Pérette;
Zéphir, qui dans les airs la guette,
L'expoſe aux regards des railleurs.
Pérette ignore la décence,
Ne ſait point qu'il faut ſe fâcher,
Et croit n'avoir rien à cacher,
Parce qu'elle a ſon innocence.
Plus loin des grouppes de buveurs
Trinquent ſur une vaſte tonne,
Qu'une branche verte couronne;
Le vin ruiſſele ſur les fleurs.
Des vieillards aſſis ſous l'ombrage,
Semblent ranimer leur langueur.
Leur front, tout ſillonné par l'âge,
Reprend la vie & la couleur.
La joie a paſſé dans leur ame,
Ils ſe rappellent leur printems,
Et leur œil preſqu'éteint s'enflame

De la gaîté de leurs enfans.
Je vois des laboureurs naiſſans
Courir ſans guide & ſans liſieres.
Les plus jeunes, plus careſſans,
Reviennent, auprès de leurs meres,
Jouer avec les cheveux blancs
Et la barbe de leurs grands-peres,
Qui vont bientôt mourir contens.
Émilie, à ce bal ruſtique
Que je viens d'offrir à tes yeux,
Comparons nos bals faſtueux,
Notre danſe ſoporifique,
Nos quadrilles ſi langoureux,
Et notre ennui ſi magnifique,
Et notre effort pour être heureux.
Pourquoi d'un carton odieux
Charger les traits de l'allégreſſe?
Rougiſſons-nous de notre ivreſſe?
Le maſque eſt-il fait pour les jeux?
J'aime ces fronts où tout reſpire,
Où des cœurs ſe peint le délire,
Ces miroirs de la vérité,
Que nulles vapeurs ne terniſſent,
Où dans leur jour s'épanouiſſent
Tous les rayons de la gaîté.
Par-tout nous portons nos entraves,

De rien nous ne ſavons uſer :
Nous reſſemblons à des eſclaves,
Que l'on condamne à s'amuſer.
Perdu dans la foule bruyante
On ſe coudoie, on ſe pourſuit,
On bâille, on ment, on ſe tourmente,
Chacun ou ſe cherche, ou ſe fuit.
On voit des graces douairieres,
Allant, précipitant leurs pas,
Et reſſerrant leurs vieux appas
Dans des juſte-au-corps de bergeres;
Des ours chamarrés de rubans,
Des diables pleins de gentilleſſe;
Et ſur-tout des jeunes ſultans,
Qui n'ont pas même une maîtreſſe.
On s'échappe, on déſerte enfin.
L'ennui ſeul veille au fond des ames;
Et les nerfs de toutes nos femmes
Sont ébranlés le lendemain.
Je l'avoûrai, belle Émilie,
Je puiſe ici des goûts nouveaux;
J'aime la pente des côteaux,
D'où l'œil commande à la prairie,
Où ſerpentent mille ruiſſeaux.
Soit que l'aſtre du jour acheve
Le cours qu'il décrit dans les airs,

Ou ſoit que l'aurore ſouleve
Le grand rideau de l'univers;
Toujours ma rapide penſée
S'élance, & me fait des plaiſirs;
Mon ame ſans ceſſe exercée,
Forme ſans ceſſe des deſirs.
Je vois & j'entends la nature;
Elle vole avec les zéphirs:
Dans cette ſource elle murmure,
Et ſemble, ſous cette verdure,
Laiſſer échapper des ſoupirs.
Son empreinte eſt dans ces nuages,
Dont le voile obſcurcit les cieux:
Elle tonne avec les orages,
Elle étincele dans les feux.
Par-tout de ſa main bienfaiſante
Je reconnois les vaſtes dons:
Elle parle, ſa voix puiſſante
Fait rouler le char des ſaiſons,
Et c'eſt aux frimats qu'elle enfante
Qu'on doit l'or flottant des moiſſons.
Ici je penſe, je ſuis homme.
Philoſophes que l'on renomme,
Je vous ſurpaſſe en ce moment:
J'en atteſte la raiſon même,
Vous fûtes ſages par ſyſtême,

Et je le fuis par ſentiment.
En ces lieux au moins je puis rire
De tes prétendus beaux-eſprits,
Fameux dans l'art de la ſatyre,
Briguant à grands frais le mépris;
Sans-qu'un pareil choix leur déplaiſe,
J'y puis être ſot à mon aiſe,
Et me moquer de leurs écrits.
Pourvu qu'au ſoir je me repoſe
Après les plaiſirs d'un beau jour,
Et que ma main cueille une roſe
Sur les arbuſtes d'alentour,
Qui peut me nuire ou me diſtraire?
Que me font les vaines rumeurs,
Les libelles & leurs auteurs?
Cet aſyle eſt un ſanctuaire
D'où n'approchent point leurs fureurs.
Je voue à l'amitié fidelle
Mes inſtans, fortunés par elle.
Que dis-je! en cet heureux ſéjour,
Il en eſt auſſi pour l'amour.
Dans la retraite ſolitaire
Le cœur eſt prompt à s'enflammer;
A la ville on ne veut que plaire,
C'eſt dans les champs qu'on veut aimer.
Après les frivoles tendreſſes

De nos élégantes beautés,
Ce long commerce de foibleſſe,
D'ennuis & d'infidélités:
Après ce triſte perſifflage,
Que l'on appelle ſentiment,
La fatigue d'être volage,
Ou le dégoût d'être conſtant:
Combien il eſt doux pour le ſage
De s'envoler dans les forêts,
Et de chiffonner les attraits
De quelques nymphes de village!
Toi, l'unique objet de mes vœux,
Aline, ô toi que je préfere,
Sans ornemens tu ſais me plaire,
Sans art tu ſais me rendre heureux.
Va, ton art eſt d'être ſincere.
Pour moi, je n'oublirai jamais
Ce jour où, près d'une bruyere,
J'appris à ma jeune bergere
De l'amour les premiers ſecrets.
Quelle vérité! que d'attraits!
Dans ton ſein couloient quelques larmes:
Elles humectoient nos baiſers;
Et déjà tes voiles légers
Ceſſoient de m'envier tes charmes.
Heureux le mortel tranſporté,

Qui réaliſant l'eſpérance,
Saiſit le moment ſouhaité,
Triomphe de la réſiſtance,
Et fait ſentir à la beauté
La douloureuſe volupté,
Où meurt la timide innocence!
Bannis ſur-tout de vains regrets.
Pour un bien que l'amour moiſſonne,
Il en eſt mille qu'il nous donne,
Et ſes larcins ſont des bienfaits.
Ce dieu nous couvre de ſon aile.
Mon bonheur peut être ignoré;
Aime-moi bien, ſois-moi fidelle,
Et n'en dis rien à ton curé.

LE MALHEUR.

ODE.

COUVRE-TOI de voiles funebres,
Muſe, prends tes plus noirs pinceaux:
Que la douleur, de ſes ténebres,
Obſcurciſſe tous mes tableaux.
Loin de moi cette ardente ivreſſe
Qui peignoit tout à ma jeuneſſe
Sous les traits les plus ſéduiſans.
Soleil, dérobe ta lumiere;
Et toi, dirige ma carriere,
O nuit, préſide à mes accens.

Quels cris juſqu'à moi retentiſſent?
Quel deuil remplit tout l'univers?
Combien de malheureux gemiſſent
Sous le triſte poids de leurs fers?
Dieux! quelle illuſion touchante
D'un ſpectacle qui m'epouvante
Vient me retracer les horreurs?
Oui, de tous les mortels enſemble
Ma pitié ſous mes yeux raſſemble
Et l'infortune & les erreurs.

Je vois des êtres innombrables,

Éternels

Éternels jouets de la mort,
Et des arrêts irrévocables
Que contr'eux a lancés le ſort.
En vain leur raiſon enchaînée
A la ſévere deſtinée
Voudroit oppoſer ſon orgueil.
L'aſtre ſanglant qui les domine,
Les entraîne vers leur ruine,
Et les plonge dans le cercueil.

L'un, fier d'un courage ſtoïque,
Inacceſſible au ſentiment,
De ſa fermeté tyrannique
Se fait un éternel tourment.
L'autre, moins malheureux peut-être,
Au plaiſir immole ſon être,
Sous le joug des ſens abattu;
Et chacun, dans ſa folle ivreſſe,
Change ſon erreur en ſageſſe,
Et ſa paſſion en vertu.

Où ſuis-je? quels climats ſauvages!
Quels ſacrifices odieux!
Quoi, le meurtre ſur ces rivages
Eſt l'encens que l'on offre aux dieux!
Quels ſont ces monſtres exécrables,

Qui dans le sein de leurs semblables
Plongent leurs parricides mains ?
Ils se repaissent de carnage ;
Et je vois leur tranquille rage
S'abreuver du sang des humains.

Grand Dieu ! quelle ardeur de vengeance
Remplit mon cœur épouvanté !....
Mais non, plaignons leur ignorance,
En détestant leur cruauté.
Du préjugé qui les maîtrise,
De l'erreur qui les tyrannise,
Ils suivent l'ascendant affreux ;
Et souillés du sang des victimes,
Ils sont, au milieu de leurs crimes,
Moins coupables que malheureux.

Ah ! sur cette image sanglante
Jetons plutôt un voile épais.
Ma muse interdite & tremblante
Ne sait point chanter les forfaits.
Parcourons les peuples célebres,
Que de ses profondes ténebres
L'ignorance n'offusque pas ;
Et de leur raison infidelle
Voyons si la foible étincelle
Vers le bonheur conduit leurs pas.

De cette pompe fantaſtique
Que l'éclat eſt vain & trompeur!
Le dedans n'eſt qu'un corps étique
Que mine en ſecret le malheur.
Par le droit de nuire enhardie,
La ténébreuſe perfidie
Des loix y brave les efforts;
Et nos arts, de nos maux complices,
Sans borner le nombre des vices,
N'y font qu'augmenter nos remords.

Ainſi l'on voit dans une plaine
Brillante de mille couleurs,
Rouler les flots d'une fontaine
Dont le cours eſt ſemé de fleurs.
Brûlé d'une ſoif dévorante,
Vers l'onde pure & tranſparente
Vole un voyageur entraîné;
Mais par cette liqueur traîtreſſe,
Sur cette rive enchantereſſe,
Il tombe & meurt empoiſonné.

Vantez moins, villes floriſſantes,
Ce faux bonheur qui vous ſeduit.
La cauſe qui vous rend puiſſantes,
Inſenſiblement vous détruit.

Coloſſes qui touchez la nue,
Frappés d'une main inconnue,
Bientôt on vous verra tomber;
Un terme vient où tout expire;
Le plus grand, le plus vaſte empire,
Eſt le plus près de ſuccomber.

Quel démon, quel divin génie
Me tranſportera dans des lieux
D'où l'infortune ſoit bannie,
Climats favoriſés des cieux!
Souhaits impuiſſans & ſtériles!
Mortel, tes cris ſont inutiles!
Du deſtin reſpecte les loix:
Le malheur eſt ton apanage;
Il flétrit la vertu du ſage,
Et deſcend dans le cœur des rois.

Leur félicité n'eſt qu'un rêve
Dont un inſtant détruit le cours;
Un ſeul cheveu retient le glaive
Sans ceſſe étendu ſur leurs jours.
Du monde poſſédant l'empire,
Le vainqueur d'Arbelles ſoupire,
De pareſſe accuſe ſon bras.
Il part, vole, rien ne l'arrête;

Mais le malheur eſt ſa conquête,
Et ſon triomphe le trépas.

O toi, de qui la prévoyance
Connoît juſqu'à nos moindres maux,
Toi, qui fis ſortir l'exiſtence
De l'abyme obſcur du chaos:
Au ſein de ta gloire immobile,
Avec un œil ſec & tranquille,
Peux-tu voir ces triſtes mortels,
Dont l'obéiſſante foibleſſe,
Soumiſe à ta ſombre ſageſſe,
T'éleve en tremblant des autels?

Si ton inflexible juſtice
Exige un ſervile tribut,
Sans doute la bonté propice
Eſt ton plus ſublime attribut.
Du bonheur ſur notre hémiſphere
Répands un rayon ſalutaire,
Du haut du céleſte ſejour;
Et bientôt, offert ſans contrainte,
L'encens que tu dois à la crainte,
Tu le devras à notre amour.

Qu'avec plaiſir je t'enviſage

Abaiſſant tes yeux ſatisfaits
Sur des êtres de qui l'hommage
Seroit le prix de tes bienfaits !
Jouis d'un ſi beau privilege !
L'infortune qui nous aſſiege
Souille tes regards généreux.
On hait les tyrans redoutables ;
Et ſi les dieux ſont adorables,
C'eſt quand les mortels ſont heureux.

L' O R.

O D E.

DANS les flancs de la terre avare,
Voiſin du gouffre des enfers,
L'or, ce triſte enfant du Ténare,
Laiſſoit reſpirer l'univers.
En ce premier âge du monde,
On goûtoit une paix profonde,
Que ne troubloient point les forfaits:
Au ſein d'une volupté pure,
Nos cœurs ſoumis à la nature,
Étoient heureux par ſes bienfaits.

Alors on ignoroit encore
L'orgueil des titres & des rangs,
Et ces fléaux que l'homme honore
Du nom pompeux de conquérans.
Jouiſſant des droits de ſon être,
Il ne courboit point ſous un maître
Un front au joug accoutumé:
Libre à l'inſtant de ſa naiſſance,
Il ne devoit l'obéiſſance
Qu'aux dieux ſeuls qui l'avoient formé.

Quel fracas ! ô fureur ! ô crime !
Arrêtez, aveugles humains !...
Où courez-vous ? Ciel ! quel abyme
Creuſent leurs ſacrileges mains !
La clarté fait frémir les ombres :
Ils vont juſqu'aux cavernes ſombres
Braver les enfers étonnés :
L'erreur à cette race avide
Préſentant le métal perfide,
Irrite leurs vœux effrénés.

D'une main obſcure & brillante
Je les vois, ces ſpectres affreux,
Suivre la trace étincelante
Au fond des antres ténébreux.
L'avarice pâle & défaite,
Avec une joie inquiete,
Éclaire leurs ſombres travaux.
Que le ciel tombe, qu'ils périſſent,
Pourvu que leurs efforts raviſſent
Ce qui doit enfanter leurs maux !

Dieu puiſſant, lance ton tonnerre :
Punis ces mortels indiſcrets,
Qui juſqu'au centre de la terre
Vont te dérober tes ſecrets.

Mais non ; ſuſpends, ſuſpends ta foudre ;
C'eſt peu de les réduire en poudre ;
Laiſſe-les ſentir leurs malheurs ;
Et que ce monſtre, dont leur rage
Se fait une ſi belle image,
Te venge, en déchirant leurs cœurs.

Oui, je le vois, ce monſtre impie
Franchir les bords du Phlégéton,
Et ſous les traits d'une furie,
S'élancer du ſein de Pluton.
Des gémiſſemens moins funebres
Retentiſſent dans les ténebres
De ſes royaumes ſouterreins ;
Et loin de retenir ſa proie,
Tout l'enfer treſſaille de joie
Du préſent qu'il fait aux humains.

Couvert de vaiſſeaux innombrables,
Déjà l'océan courroucé
Sous l'effort des rames coupables
Frémit de ſe voir traverſé :
Parcourant les plaines profondes,
Quels nouveaux ſouverains des ondes
Semblent défier les revers ?
Le ciel en vain lance des flames :

L'ardeur qui dévore leurs ames,
N'a de bornes que l'univers.

Thémis s'enfuit épouvantée
Aux cris lugubres des mourans,
Et ſur la terre enſanglantée
Je vois naître les conquérans.
Sur leur tête gronde la foudre.
Leurs pieds écraſent dans la poudre
Le front avili des mortels;
Et déifiés par les crimes,
Leurs pontifes ſont leurs victimes,
Et des tombeaux ſont leurs autels.

Ils parlent; on conſtruit des villes:
Peuples dignes de vos malheurs,
Quoi, vous élevez des aſyles
Pour y recevoir vos vainqueurs?
Vous baiſez la main qui vous bleſſe?
Je vois, je vois votre baſſeſſe
De vos tyrans faire des rois:
Le vil intérêt les couronne,
L'injuſtice entoure leur trône;
La crainte éterniſe leurs droits.

Tandis qu'une lâche induſtrie
S'empreſſe à combler leurs deſirs;
Privés du ſoutien de la vie,
Vous gémiſſez de leurs plaiſirs.
Gagés pour encenſer des vices,
Leurs flatteurs de vos maux complices,
Recueillent ſeuls tous les bienfaits;
Et leur orgueilleuſe opulence
Semble inſulter à l'indigence
Des infortunés qu'ils ont faits.

Contraſte affreux! funeſte image!
O honte de l'humanité!
Eſt-ce là ce juſte partage
Preſcrit par la divinité?
Lorſque plus riante & plus belle
La terre active renouvelle
Le germe dans ſes flancs caché;
Le chêne, fier de ſon ombrage,
Voit-il l'arbriſſeau ſans feuillage
Près de lui mourir deſſéché?

De nos maux ſource enchantereſſe,
Du monde reſſort dangereux,
Ah, que ne reſtois-tu ſans ceſſe
Enſeveli loin de nos yeux!

Terre, reprends dans tes abymes,
Reprends tes tréfors & nos crimes.
Reviens, généreuſe équité,
Et parmi nous ramene encore
Les ſeuls biens que mon cœur implore,
Le bonheur & l'égalité.

FIN du Tome premier.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce premier volume,

Lettre de l'auteur.	page	5
Barnevelt.		9
Extrait des mémoires du comte de Comminges.		26
Lettre du comte de Comminges.		35
Lettre de Philomele à Progné.		50
*Lettre à madame de C**.*		62
Lettre de Zéila.		73
Lettre de l'auteur.		87
Réponſe de Valcour.		95
Apologie de l'héroïde.		109
Lettre de Valcour à ſon pere.		119
Octavie à Antoine.		129
Héro à Léandre.		143
Abailard à Héloïſe.		151
Épître à Corine.		164
Lettre de Julie.		166
Lettres d'une chanoineſſe de Lisbonne, à Melcour, officier françois.		177
Ma philoſophie.		271
Idylles de Saint-Cyr.		296
Lettre d'un philoſophe.		314

Épître d'un curé à l'auteur de Mélanie. 339
Réflexions sur le poëme érotique. 347
Les tourterelles de Zelmis, poëme. 360
Épître à Catherine II, impératrice de toutes les Russies. 381
Le pot-pourri, épître à qui on voudra. 395
Le malheur, ode. 416
L'or, ode. 423

FIN de la Table.

PQ
1981
D35
1775
t.1

Dorat, Claude Joseph
Collection complète des oeuvres de Dorat

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted in RBSC